



*Association de recherches
sociologiques et ethnologiques*

7 rue Lakanal
31 000 Toulouse (France)
Tel : + 33/ 05 61 21 57 99
Fax : +33/ 05 62 30 81 02



« Jeunes filles et garçons des quartiers » Une approche des injonctions de genre

Sous la direction de

Horia KEBABZA & Daniel WELZER-LANG

**Rapport réalisé avec le soutien de la Délégation Interministérielle à la Ville
et la Mission de Recherche Droit et Justice**

Septembre 2003

Fiche technique de l'étude

Direction :

Daniel Welzer-Lang, Maître de Conférence à l'Université Toulouse Le-Mirail, HDR, chercheur à l'Equipe Simone/SAGESSE (Savoirs, Genre et Rapport Sociaux de Sexe)

Horia Kebabza, Responsable de projet, coordinatrice de recherche, Association Les Traboules, étudiante en 3e cycle de sociologie à l'Université Toulouse Le-Mirail, rattachée à l'Equipe Simone/SAGESSE

Assistant-e-s de recherche et chargé-e-s d'étude :

Hedi Bouderbala
Saliha Bousseadra
Hasnia Moqran

Et :

Tatiana Clavier, Josiane Lacombe, Joe Maillard

Rapport réalisé avec le soutien de la Délégation Interministérielle à la Ville et la
Mission de Recherche Droit et Justice dans le cadre de l'appel d'offres :
« Analyse des phénomènes de regroupements de jeunes dans les quartiers populaires »

*« Tant que les lions n'auront pas leurs propres
historiens,
les histoires de chasse continueront
de glorifier le chasseur »*

proverbe africain

Nous remercions

**toutes les femmes, et les hommes qui nous ont aidé à réaliser cette étude,
une part de ce travail leur appartient...**

Sommaire

L'IDÉE...	p.6
Le Dispositif de recherche	p.9
Postulats théoriques	p.19
PREMIERE PARTIE : LA SPHERE PRIVEE : TRANSMISSIONS FAMILIALES, CONJUGALITE, SEXUALITE	p.28
« Pour eux, ça colle pas la fille et la liberté, ça colle pas ensemble »	p.31
La virginité	p.40
Les rapports sexuels et affectifs	p.45
Le mariage et la vision du couple : entre continuité et rupture	p.56
L'impasse de la vision duelle : tradition contre modernité	p.67
DEUXIEME PARTIE : LA SPHERE PUBLIQUE DU QUARTIER : REPERER, COMPRENDRE LES STRATEGIES INDIVIDUELLES OU COLLECTIVES	p.73
Les règles du quartier : rumeurs et réputations ou le village du « qu'en dira t-on »	p.75
Les phénomènes de regroupements	p.86
- Du côté des filles : la vie collective au quartier	p.89
- Du côté des garçons : mobilité, frontières et territoires	p.97
Les rapports filles-garçons : espaces différenciés, socialisations différenciées, sociabilités différenciées ?	p.110
- « Sérieuses, crapuleuses, salopes » : une catégorisation	p.110
- L'insécurité du côté des filles	p.118
Les rapports filles-garçons dans les quartiers : un paradigme de la domination masculine ?	p.130
TROISIEME PARTIE : RESISTER A LA DOMINATION...ET AUX INJONCTIONS : STRATEGIES AU FEMININ ET AU MASCULIN	p.133
Les stratégies de résistance	p.136
L'investissement dans la scolarisation et le rapport à l'emploi	p.147
La question du <i>hijab</i> comme mode de distinction égalitaire pour les filles ?	p.151
CONCLUSION	p.153
Bibliographie	p.158
Annexes	p.166

L'idée...

Comme toute recherche, celle-ci a une histoire. Elle s'est initiée dans une série de rencontres entre chercheur-e-s (ou aspirant-e-s chercheur-e-s), militant-e-s associatifs/ves, travailleurs/ses sociaux/ales et militant-e-s politiques lié-e-s à l'approche mouvementiste qui se développe en France depuis 1995 suite aux carences créées par le militantisme conventionnel (Corcuff, 2000).

Pourtant, cette étude n'est pas à proprement parler une étude militante. Ses responsables se sont connu-e-s à l'Université autour du pôle Genre et Rapports Sociaux de Sexe, retrouvé-e-s dans les mouvements sociaux, notamment *Motivé-e-s*, mais les questions que se sont posées Horia Kebabza et Daniel Welzer-Lang ont très vite dépassé les capacités explicatives que créent les luttes sociales.

Dès le départ, nous formulons l'hypothèse d'une « invisibilité » des filles dans les quartiers populaires. En effet, lorsque la question des jeunes urbaines, des « jeunes », terme soi-disant neutre et unisexué, est posée dans le sens commun ou en termes de politiques publiques, on pense souvent au masculin, et ce faisant la réalité des filles est occultée. Or, dans notre société encore structurée par la différence *hiérarchisée* des sexes – et si l'on accepte comme prémisse que la division des sexes est une caractéristique importante de la vie des « jeunes » dans les cités d'habitat social – cette « neutralité » masque le fait que l'appartenance à un genre comporte bien des conséquences sociales.

Il existe une forte sexuation des modèles masculins et féminins dans ces quartiers où, et l'on peut reprendre Pierre Bourdieu (1990) : « La domination masculine est assez assurée pour se passer de justification : elle peut se contenter d'être et de se dire dans des pratiques et des discours qui énoncent l'être sur le mode de l'évidence, concourant ainsi à le faire être conformément au dire. »

Entre l'étau de la culture familiale, qui survalorise les hommes et continue à exercer une contrainte sur les femmes, et les « règles » du quartier où le virilisme ambiant est de rigueur – auquel vient s'ajouter une stigmatisation du lieu de vie –, comment les jeunes femmes, les jeunes filles « s'arrangent » avec le poids de la domination masculine ?

Comment font ces « filles des quartiers » pour contourner, subvertir, dépasser, intégrer, les formes de violences sociales inhérentes à celles qui cumulent oppressions sociales, coloniales et de genre ?

Quel est le sens de l'accès au politique pour des personnes, femmes-et-filles-des-quartiers-populaires-et-souvent-d'origine-immigrée¹, qui par ailleurs subissent des formes particulières de la domination masculine ; ce que nous avons qualifié de virilisme² (Welzer-Lang, 2002).

¹ Nous avons, au départ de cette étude, eu beaucoup de mal à caractériser notre population

² Nous avons défini le virilisme comme l'exacerbation des attitudes, représentations et pratiques viriles, qui s'exprime au travers de pratiques ou comportements sexistes. Le virilisme s'exerce aux dépens des

Et ces questions, formulées dans un cadre informel mais liées aux luttes sociales actuelles, en ont entraîné d'autres : comment les femmes présentes dans les mouvements sociaux ont-elles négocié leur autonomie ? Leur chemin est-il significatif de certaines trajectoires féminines ? Comment s'organisent les différences générationnelles ? Qu'en est-il des hommes, des garçons, face ou à côté de ces femmes ?

Quelle est la place du travail social comme facilitateur des démarches citoyennes que donnent à voir les femmes et filles du quartier ? Quelle aide intellectuel-le-s et militant-e-s peuvent-ils/elles apporter à ces nouvelles expressions de la jeunesse des quartiers ? Le tout dans un contexte médiatique où les viols collectifs des jeunes filles sont étalés à longueur de pages.

Très vite, nous nous sommes confronté-e-s au décalage entre nos questions, essentielles pour les femmes d'origine migratoire avec qui nous discutons, et nos capacités de répondre, d'aider concrètement par nos savoirs les démarches d'autonomie que manifestaient de nombreuses femmes concernées.

Comment naît un chantier de recherche ?

Et nous écrivons chantier à dessein. En effet, si une étude qualitative semblait nécessaire pour répondre à nos questionnements, nous savions aussi que celle-ci se devait d'être longitudinale ; que nous devons dépasser la prise de photo instantanée que représente un survol rapide de la situation sociale des femmes des quartiers pour étudier *in vivo*, en temps réel, des itinéraires, repérer les balbutiements, les hésitations, prendre le temps d'entendre les paroles sur les choix en train de se faire. Les travaux sur la mémoire ont depuis longtemps montré les limites et la réduction de cette forme d'expression *a posteriori* (Halbwachs, 1925). Nous souhaitons être au plus près de la dynamique que vivent les femmes des quartiers en organisant un suivi à moyen terme.

A cette étape, la DIV (Délégation Interministérielle à la Ville) aidée par le Ministère de la Justice, a accepté notre projet dans le cadre de l'appel d'offres « Analyse des phénomènes de regroupements de jeunes dans les quartiers populaires ».

Nous considérons donc ce rapport comme la première pierre de notre chantier, qui devrait nous occuper encore quelques années, dans le but de produire une analyse compréhensive qui contourne les paradigmes habituellement retenus comme explicatifs, ou les paradigmes devenus inopérants pour comprendre le social.

hommes (les plus faibles, ceux qui n'arrivent pas à prouver leur force, leur virilité...) et de l'ensemble des femmes.

Dispositif de recherche

Notre souhait était de pouvoir rencontrer des « jeunes des quartiers » de toutes origines, cependant force est de constater que l'origine culturelle à dominante maghrébine est une réalité sociologique incontournable des cités d'habitat social que nous avons étudiées.

Certes, les chiffres du recensement fournissent des données différentes, mais ce comptage officiel des personnes de nationalité étrangère rend difficilement compte de la réalité des phénomènes de concentration des populations étrangères et/ou d'origine immigrée dans les quartiers³.

La réalité de notre terrain d'enquête donc, et notre dispositif de recherche ont influé sur les personnes rencontrées. Aussi, alors que nous souhaitions donner à cette étude une « représentativité » quasi statistique, notre corpus d'entretiens se compose pour une large part de jeunes filles et garçons issu-e-s de l'immigration maghrébine.

Par ailleurs, conscient-e-s de la diversité des quartiers d'habitat social à travers l'ensemble du territoire national, de l'hétérogénéité des « jeunes des quartiers » et de leurs trajectoires, comment échapper à la catégorisation d'un vocable un peu « fourre-tout » ? Aussi, ces deux notions de « jeunes » et « quartiers » seront toujours utilisées au pluriel pour éviter d'homogénéiser – et donc de renforcer une stigmatisation déjà fortement opérante – une population qui connaît une multiplicité de situations.

Néanmoins, il nous est apparu que certaines logiques sociales, et notamment les modes de sociabilité des adolescent-e-s et des jeunes adultes, dépassent parfois les spécificités locales. Les résultats de cette recherche peuvent donc participer à une réflexion plus vaste, même si elle n'est pas totalement généralisable.

Notre étude s'inscrit dans une démarche de « collaboration contractuelle » (Welzer-Lang et al, 1994). Elle vise à passer d'une problématique où les personnes sont « objets » de recherche, à une démarche où elles en sont les « sujets », les acteurs et actrices, en misant sur leurs richesses et leurs potentialités. Cela consiste à placer les jeunes garçons et filles en « sujets » de connaissance du groupe social auquel ils/elles appartiennent – ou s'identifient – avec un angle d'approche particulier : celui des rapports sociaux de sexe.

Cette attitude a abouti à mettre en place un dispositif qui affecte tout à la fois l'équipe de recherche et le cadre de la recherche. Elle n'est pas exempte de critiques, notamment sur les questions liées à l'engagement du/de la sociologue qui s'est

³ Cette question de l'origine est à présent fréquemment débattue dans les recherches en sociologie et en démographie, depuis l'enquête dirigée par Michèle Tribalat en 1995, *Mobilité géographique et insertion sociale (MGIS)*. Cette enquête fut la première à fournir des statistiques au sujet d'enfants d'origine immigrée, né-e-s en France et de nationalité française. La question ici posée, au-delà de la question de la nationalité, est celle de la variable origine comme élément explicatif de certains phénomènes sociaux. L'enjeu sous-jacent concerne les problématiques liées à l'ethnicité et au risque d'ethnisation de problèmes sociaux.

« rapproché-e du monde pour en comprendre le vécu » (Sainsaulieu, 1997), et sur l'objectivité/neutralité.

L'équipe de Recherche

Conformément à ces principes méthodologiques, nous souhaitons faciliter la production de connaissance par des personnes directement concernées par cette recherche.

Notre choix a été de favoriser une équipe de terrain dirigée par Horia Kebabza, composée de personnes issues des quartiers, puis de croiser les analyses avec nos partenaires des « apéros » inter-associatifs (voir plus loin).

Cette architecture de l'équipe de recherche s'est révélée extrêmement pertinente pour favoriser l'expression des personnes interviewées, et pour faire figurer dans notre étude une diversité de points de vue générationnels, d'origines géographiques et d'histoires migratoires. Quitte, comme nous tentons de le faire dans ce rapport, à objectiver la propre subjectivité des chercheur-e-s. Tout au long du rapport, quelques extraits⁴ des journaux de terrain de l'équipe de recherche, indicateurs de la subjectivité que nous venons d'évoquer, viendront illustrer des situations singulières.

6 décembre 2002 : [...] J'ai redit l'importance de leur expliquer qui nous sommes, qui je suis moi et quelle est ma place dans cette recherche, ce qu'il en est de mon implication personnelle et de celle de l'équipe de recherche sur ce projet. C'est notre histoire commune, c'est une part de notre identité collective qui se joue là, et ce rapport de proximité avec les personnes interrogées a du sens, doit avoir du sens pour ces jeunes gens et jeunes filles. S'il y a des choses à comprendre, à découvrir de ces phénomènes sociaux, c'est avant tout de l'intérieur, donc aussi bien par l'équipe, que par les personnes interviewées...

H.K

Dans les pays anglo-saxons, de nombreux travaux ont vu le jour qui traitent de l'articulation entre genre, classe et ethnicité. Pour la plupart, leurs auteur-e-s sont des femmes étrangères ou d'origines étrangères, qui valorisent ainsi leur capital culturel et/ou social et leur statut « d'entre-deux cultures ».

C'est aussi cette position originale, qui permet à la fois de conserver des liens avec la « communauté » d'origine et de pouvoir dialoguer avec ces deux « mondes », qu'il nous a semblé intéressant d'occuper.

⁴ Ces extraits sont repérables en encadré, avec une police de caractère différente. Bien entendu, les prénoms contenus dans ces extraits ont été modifiés afin de préserver l'anonymat des personnes.

8 décembre 2002 : On ne pourra pas taire, ni faire l'économie de l'exigence du terrain, du degré d'intimité éphémère nécessaire au bon déroulement des interactions dans ces situations sociales que nous observons et décrivons... Chacun d'où il vient, avec sa part d'altérité, d'entre deux ou trois... Être d'ici ou de là-bas, d'ici et de là-bas, ni d'ici, ni de là-bas, dans tous les cas on souffre un manque...

H.B

La place du sujet dans la recherche

29 avril 2003 : Une rencontre à Bellefontaine, un moment très intense, très dur, violent même parfois... Un groupe de six, sept hommes et moi, une femme... Des modes d'être, de parler très masculin, un lieu du masculin, une « maison des hommes » dans laquelle je m'introduis, dans laquelle ils m'acceptent l'espace d'une discussion de groupe... parce qu'ils y voient un intérêt ?

[...] Ils ne veulent pas parler d'eux, n'y arrivent pas, n'en comprennent pas l'intérêt, ce n'est pas ça la priorité, la priorité c'est sauver ce club sportif, auquel ils s'accrochent avec l'énergie du désespoir... seule cette association peut les sauver du piège des quartiers, de la délinquance, de la prison... à laquelle certains d'entre eux ont déjà goûté....

Et puis Magyd, un personnage haut en couleurs, marqué par la vie... Il dit tout haut sa misère, ses angoisses, ses difficultés à vivre, la misère affective, le poids des rumeurs dans le quartier, sa vision des filles !! Des « chiennes », des « garces qui les allument »... C'est le seul à parler personnellement, à prendre des risques, les autres restent tous sur leur quant à soi, ils sont méfiants, ne veulent pas casser le consensus du groupe.

La discrimination, le vécu de ces jeunes pèse sur la conversation. Et le poids du religieux, ils le convoquent pour expliquer certains comportements, ils s'adosent au fait religieux car il leur donne une identité face à des « eux », qualifiés de bourgeois, de gens qui n'habitent pas le quartier...

Je sors de là épuisée, au bord des larmes... Ils disent la misère, la précarité, le racisme, le stigmata, le manque de diplômes et de formation, la « haine » des travailleurs sociaux qui n'habitent pas les quartiers, ne le connaissent pas... et le sentiment de mise à l'écart permanent... je ressens tout ça cruellement, le poids du post-colonialisme, la situation de quasi-apartheid, je me sens à la fois proche et protégée de tout ça... et c'est l'histoire migratoire qui nous rattrape... qui me rattrape.

H.K

Dans cette recherche, le sujet et la subjectivité ont un rôle important à deux niveaux principalement.

En premier lieu, s'interroger sur le regard que nous portons (nous chercheur-e-s) sur des territoires stigmatisés, c'est comprendre ce qui passe dans la relation à l'autre, mais aussi ce qui se passe en soi. Cette subjectivité devient en outre un matériau supplémentaire pour la réflexion et prend une valeur heuristique si le/la chercheur-e porte également sur elle un regard critique.

En deuxième lieu, dans le rapport au terrain, le fait de considérer les personnes comme des acteurs/trices sociaux/ales vivant des expériences sociales et les réactualisant dans les interactions avec le/la chercheur-e, permet d'engager un dialogue avec des sujets actifs, en tout cas protagonistes de la réflexion et peut-être du changement.

Cette subjectivité peut devenir un enjeu fondamental dans la production de connaissances, notamment dans le cadre d'une recherche-action telle que nous avons voulu la mettre en place.

Méthodologie de recherche

Les récits de vie, les entretiens biographiques que nous avons réalisés s'inscrivent dans une perspective « ethnosociologique » (Bertaux, 1980, 1997) qui consiste à « traiter l'homme ordinaire non plus comme un objet à observer, à mesurer, mais comme un informateur, et par définition comme un informateur mieux informé que le sociologue qui l'interroge. » Il s'agissait pour nous de pouvoir recueillir « des récits de vie comme récits de pratiques en situation » pour en saisir la dimension sociale.

Les entretiens

Les conditions du déroulement nous ont confirmé dans l'idée que nous abordions un sujet difficile, mais nous avons également noté une satisfaction de pouvoir s'exprimer librement chez les personnes interrogées, satisfaction créée par la situation d'entretien. C'est ce que P. Bourdieu (1993) évoque quand il parle du « bonheur d'expression » de personnes heureuses d'être écoutées comme rarement elles en avaient eu l'occasion.

7 octobre 2002 : Nadia parle avec enthousiasme. Elle est vivante et elle est contente de pouvoir parler (avec quelqu'un d'extérieur au quartier qui connaît néanmoins les us et coutumes relatifs aux quartiers), surtout de la vie de quartier avec tout ce que ça renferme : la promiscuité, les garçons, les rapports qu'elle a avec eux, avec les filles, les rumeurs qui l'ont affectée. En tout cas, elle pense que les interviews de filles vont révéler beaucoup de choses, surtout qu'elles ont toujours été maintenues dans l'ombre. Celle des garçons, celle des parents, celle du quartier, celle des origines... il était temps qu'on leur donne la parole !

H.M

Le corpus utilisé pour ce rapport comporte vingt-quatre entretiens de jeunes femmes et quinze entretiens de jeunes hommes réalisés entre août 2002 et mai 2003⁵. Ils/elles sont âgé-e-s de seize à trente-six ans, et sont lycéen-ne-s, étudiant-e-s, sans emploi ou salarié-e-s plus ou moins précaires. Tous et toutes vivent ou ont vécu dans les quartiers populaires de Toulouse.

L'entretien a une valeur cathartique. Plusieurs jeunes filles l'ont exprimé au cours des interviews en expliquant qu'elles parlaient de certaines choses pour la première fois, et que cela leur faisait du bien de mettre des mots sur des situations vécues.

*9 août 2002 : J'ai commencé l'entretien de Samira, elle parle, parle, parle avec force détails, envie de raconter... alors que quelques jours avant elle hésitait encore, ne savait pas si elle voulait le faire, la peur de se livrer, une part de soi qu'on donne à l'autre... En fait, nous avons dû interrompre au bout d'environ une heure trente car l'émotion était trop forte pour elle. Elle a pleuré au moment où elle a commencé à me parler de sa mère et de sa difficulté à parler... des flots de larmes...
On a ensuite continué à parler d'elle, de moi, mais hors entretien, on a mangé ensemble et bu du vin... ça lui a fait du bien de parler d'elle... en fait, c'était la première fois qu'elle parlait d'elle véritablement à quelqu'une... elle me dit qu'elle se sent vidée... cette culture du silence encore et toujours...*

H.K

Les jeunes femmes ont répondu avec moins de réticences à la proposition d'entretien ; leur besoin de parler, de visibiliser leurs expériences est-il plus fort que celui des garçons ?

Des garçons moins coopératifs ?

Nous avons souvent expliqué les difficultés à enquêter les dominants, à connaître les mécanismes fins, contradictoires, paradoxaux, qui organisent, du côté des hommes, les rapports sociaux de sexe (Welzer-Lang, 1991, 2000), cette étude n'a pas fait exception à cette règle.

La rencontre avec des jeunes garçons s'est avérée plus difficile que celle avec les jeunes filles. Si le chercheur de l'équipe a pu nouer de nombreux échanges avec des jeunes hommes, ce fut plus rarement sous la forme d'un entretien formalisé, mais plutôt de façon spontanée, un peu au gré des circonstances. Cette moindre coopération peut, comme sur d'autres terrains, s'expliquer par un refus, une réticence à voir quelqu'un-e « mettre le nez dans ses affaires ». S'y ajoute ici le ras-le-bol de voir une énième fois des chercheur-e-s sur leur territoire, d'être considérés comme

⁵ Une brève présentation des personnes interviewées se trouve en annexe p. 166

« des animaux dans un zoo » que l'on vient observer. Certains nous ont fait remarquer à quel point le quartier du Mirail et ses habitant-e-s était devenu un laboratoire d'expérimentation pour l'université (étudiant-e-s, chercheur-e-s) toute proche.

Méfiance, rendez-vous non honorés, manque de rigueur, temporalités différentes... serait-ce le lot du chercheur enquêtant auprès de jeunes dans les quartiers d'habitat social ?

16 décembre 2002 : La prise de contact n'est pas toujours évidente car les garçons du quartier sont souvent installés dans une méfiance affichée à l'égard des sociologues et des chercheurs en tous genres... La première difficulté à laquelle je suis confronté ne réside pas tant dans le choix et l'accessibilité des personnes que je vais devoir interviewer, mais plutôt dans la forme de l'argumentation qui devra justifier l'intérêt de leur participation à cette recherche... Cet obstacle trouve ses racines dans les formes de l'altérité que je perçois entre moi (le chercheur issu d'un champ culturel commun, mais dont les contenus sont pourtant souvent lointains) et ces jeunes hommes et adolescents. Me frotter à ce terrain-là, c'est toujours pour un apprenti chercheur comme moi, une sorte de déchirure, une auto-analyse... C'est une question de lucidité... Mais c'est aussi une nécessité...

H.B

Dispositif, éthique et suites de l'action

La recherche-action

L'objectif est de confronter les expériences des travailleurs/ses sociaux/ales aux expériences sociales quotidiennes des sujets, c'est-à-dire les jeunes filles et garçons des quartiers populaires du Mirail. Cette méthode répond à deux exigences :

- Démocratiser le processus de production de connaissances en favorisant la participation de l'ensemble des acteurs/trices afin d'atténuer, si ce n'est supprimer, la séparation classique entre chercheur-e-s et objets de recherche.
- Mais aussi soutenir le changement en interrogeant les questions d'égalité hommes-femmes et les inégalités sociales, par un processus de collaboration avec les acteurs/trices, pour une prise en charge par eux/elles mêmes de leur quotidien (méthode plus efficace pour soutenir le changement).

L'instauration d'une dynamique inter-associative a permis une confrontation directe entre les connaissances produites par la recherche et celles des travailleurs/ses sociaux/ales, autour « d'apéros » mensuels, lieu d'interactions entre les différent-e-s acteurs/trices associé-e-s à la démarche.

Assez vite, l'ensemble du dispositif de recherche est devenu comité de pilotage – « conscience collective » de notre action –, les options théoriques et pratiques des chercheur-e-s ont été détaillées, discutées avec ces partenaires, garants de l'ancrage quartier.

Les « apéros » inter-associatifs ou comment penser les rapports sociaux de sexe et l'intervention sociale ?

L'accueil du mouvement associatif a été d'emblée très favorable. Nous avons alors proposé à des associations préoccupées par « la question des femmes » de Bagatelle, de la Reynerie, de La Faourette et Bordelongue, ainsi qu'à des clubs de prévention, de se rencontrer pour débattre de notre étude.

Volontairement conviviales dans la forme (le partage d'un apéritif), ces rencontres mensuelles ont vu se succéder un certain nombre d'associations, nombre qui s'est accru au cours de la recherche, de nouvelles structures nous ayant sollicité en cours de route.

Ces rencontres dépassent pourtant la simple juxtaposition des associations. Lors de ces échanges, non seulement nous avons évoqué ce que nous apprennaient les entretiens réalisés (nous permettant ainsi d'en faire une première synthèse rapide), mais, de réunion en réunion, nous évoquions aussi :

- les groupes de jeunes (filles ou garçons) encore absents de notre enquête, ou celles et ceux dont les situations n'étaient pas encore prises en compte.
- les problématiques transversales aux entretiens, notamment celles qui étaient communes à l'appartenance de genre.

Dans les faits, l'ensemble des personnes présentes à ces rencontres, professionnelles ou non, s'est montré particulièrement sensible au fait que nous ne voulions pas accroître par notre étude les stigmatisations accolées aux filles et aux garçons des quartiers. Souvent – par exemple quand on évoque les formes de soumission qu'incluent le modèle de l'amour au féminin, les conflits intergénérationnels, les rapports hommes/femmes, etc. – il est question non pas d'opposer « les barbares des quartiers, aux gens biens du centre ville » pour reprendre l'expression d'une jeune femme, mais au contraire d'examiner comment le continuum de genre (la domination masculine) s'exerce de manière constante, mais diversifiée, en fonction des origines sociales.

La question des mariages forcés est un exemple de ce continuum de genre. On peut isoler cette question et en faire une spécificité migratoire, quitte à l'évoquer comme la forme d'émancipation que certaines femmes croient trouver dans le mariage. Or, le mariage renvoie à l'image sociale de toutes les femmes et il convient de resituer les mariages forcés ou contraints dans un continuum entre les femmes migrantes, les femmes issues de l'immigration et les « franco-françaises » (Guillaumin, 1984, Delphy, 1971).

Enfin, c'est autour de l'intervention sociale et des pratiques professionnelles que beaucoup de questions apparaissent. L'action sociale et ses dispositifs sont discutés notamment sous l'angle de la mixité dans les pratiques professionnelles et le travail en direction des filles. Nous retrouvons ici la dichotomie qui veut qu'une intervention en direction des filles soit spécifique et sexuée, alors que la neutralité prévaut pour les garçons : on parlera alors d'intervention en faveur de la population des quartiers... Le travail social n'aurait-il pas de sexe ?

Alors que les informations sur les femmes se sont précisées, ajustées en se croisant aux différentes variables intégrées dans l'étude (différences générationnelles, variations liées aux origines ethniques), des renseignements et informations sur les rapports entre les garçons et la violence, notamment les abus (abus entre garçons, abus entre garçons et filles), ont été dévoilés ; parfois à demi-mots, dans des confidences rapides, parfois détaillés en entretien. A nouveau, nous avons pu confirmer les hypothèses de Nicole-Claude Mathieu (1985) et nos propres constats (Welzer-Lang, 1988) sur l'importance d'écouter les dominants pour découvrir les coulisses et les mécanismes de la domination, connaître les stratagèmes utilisés par les hommes pour mettre sexuellement des femmes à leur disposition.

Un débat éthique s'est alors ouvert dans le dispositif de recherche pour réfléchir aux attitudes à avoir, savoir comment recueillir ces données, les présenter de manière sociologique sans accroître la stigmatisation accolée à ces populations. Autrement dit, comment dire les violences y compris dans leur plus grande « crudité », permettant de comprendre ce que vivent ces hommes et ces femmes, de décrire les formes des rapports sociaux de sexe les plus médiatisés, mais en les contextualisant ? Comment présenter des données qui facilitent aussi des liens avec ces hommes et ces femmes victimes ou auteurs de faits pénalement répréhensibles ?

La composition du dispositif, fait d'hommes et de femmes lié-e-s affectivement et socialement aux populations enquêtées, d'universitaires et d'associatifs lié-e-s aux luttes féministes et aux réflexions sur l'accompagnement social, a permis que s'engagent des échanges de haute qualité intellectuelle.

Il est toutefois évident que le chantier ouvert par cette étude, la mobilisation qui lui est associée, le tout croisé aux informations recueillies, devra se poursuivre dans des actions de prévention avec les femmes et hommes rencontré-e-s. L'association avec les structures du quartier et l'autoformation réciproque que produisent nos rencontres, nous semblent un gage pour la suite de l'action.

Le territoire de la recherche ⁶

Sur un territoire de 400 hectares (soit 3,5 % de la superficie de la ville), la zone concernée, située au sud-ouest de la ville, se compose des quartiers de Bellefontaine,

⁶ L'ensemble de ces données est extrait d'un document GPV-Toulouse.

Reynerie, Bagatelle, Faourette, Bordelongue, Mirail Université. Elle constitue la principale zone d'habitat social de Toulouse.

Elle compte environ 40 000 habitant-e-s au dernier recensement (cela représente 10 % de la population de la ville et 6,7 % de la communauté d'agglomération) soit une baisse de 10 % entre 1990 et 1999, à comparer à l'augmentation de 9 % pour la ville. Les quartiers comprennent 18104 logements, dont 10044 sociaux (55,5 %) qui représentent un tiers de ceux de la ville, avec une vacance de plus de trois mois de 850 logements (8,5 %).

Le parc privé, 8060 logements, comporte plusieurs copropriétés des années soixante, (3 722 logements, 46 % du parc) notées comme en plus ou moins grande difficulté. Parmi celles-ci, certaines copropriétés (1044 logements), au coeur de Bellefontaine, ont demandé à bénéficier d'un plan de sauvegarde et une à Reynerie (Midifac, 464 logements) a été démolie début 2001, après rachat par la ville.

Par rapport à l'ensemble de la ville, cette population comporte une proportion plus importante de jeunes de moins de 20 ans (30 %) et d'étrangèr-e-s (20 %).

Grosses difficultés d'accès à l'emploi et précarité croissante sont à souligner. En effet, 39 % des allocataires à faibles revenus touchent le RMI et 76 % perçoivent des aides au logement.

En ce qui concerne l'accès à l'emploi, il convient de relever certains indicateurs aggravants par rapport à l'ensemble de la ville :

- Chômeurs/ses depuis plus d'une année : 43 % contre 38 %
- Chômeurs/ses de moins de 25 ans : 21 % contre 18 %
- Chômeurs/ses étrangèr-e-s : 35 % contre 17 %
- Chômeurs/ses avec une formation inférieure au bac : 75 % contre 50 %.

Les enjeux du grand projet de ville

La ville de Toulouse s'est engagée dès 1977 dans les différents dispositifs nationaux de la politique de la ville pour lutter contre les processus de ségrégation urbaine et sociale.

Cependant, un certain nombre de difficultés perdurent :

- une accentuation du chômage, dans les sites DSU, en particulier des jeunes et de publics d'origine étrangère
- une paupérisation de la population et une accélération du départ des résident-e-s ancien-ne-s qui fragilisent la mixité sociale
- une spécialisation de l'habitat avec une concentration de logement locatif social
- une moindre attractivité de l'offre de logements se traduisant par une augmentation de la vacance HLM et une déqualification du parc privé.

L'ambition affichée du grand projet de ville est de rompre avec une logique de repli et de déqualification de ces sites.

Dans un contexte de dynamisme de l'agglomération toulousaine, cette situation est en effet génératrice d'exclusion et de déséquilibre, ce que certains ici ont nommé « la fracture toulousaine » (Fonvielle et Simon, 2000), entre une ville en pleine expansion et ses quartiers d'habitat social, considérés par une partie de l'opinion comme les « quartiers de tous les dangers ».

Postulats théoriques

Dans l'approche concernant les jeunes filles issues de l'immigration, y compris dans les recherches en sciences sociales, on est passé d'une vision mettant en avant leur volonté de s'en sortir par l'insertion scolaire et/ou économique, donc une vision plutôt positive, à une vision de type « victimologique » où seules leurs difficultés, les oppressions diverses qu'elles subissent, etc. sont pointées. De plus, l'invisibilité des filles, que l'on continue à percevoir comme cantonnées dans l'espace privé et domestique, espace de discrétion, accentue leur difficulté à exister dans la sphère publique de manière autonome ; contrairement aux garçons qui sont figés depuis toujours dans la représentation des « racailles », représentation renforcée par l'occupation de l'espace public du quartier et par une forte visibilité. Nacira Guénif (2002) nous décrit la genèse de « la figure du jeune arabe des quartiers, individu incivil, incivilisé [...] Le zèle employé à être crédible dans le rôle du "petit mec arabe" est confondant de vraisemblance ; qu'ils en fassent trop ou pas assez, ils sont plus vrais que nature. »

Pour elle, le discours sur l'intégration a tout misé sur les « beurettes » : tour à tour victimes ou héroïnes (notamment pour les institutions), mais toujours censées incarner l'intégration, l'émancipation, ouvrir la voie de la modernité à leurs aînées et surtout à leurs « congénères » masculins. La construction de la figure beaucoup plus inquiétante du « beur » s'est faite de manière antinomique à celui de la « beurette ». On aurait ainsi contribué à détériorer les rapports entre les deux sexes. Les garçons ne représentent plus un idéal de relations affectives ou sexuelles et le résultat semble être une mise en concurrence, comme si les rapports de force, instaurés comme norme, étaient devenus le seul mode de communication.

Sans occulter la morale viriliste qui habite les garçons, les « lascars » qui officient dans les « bandes », il s'agit d'examiner les tentatives ou les volontés de dépassement de postures figées qui voudraient des garçons virils, machos et délinquants et des filles en phase de mobilité sociale ascendante (grâce à la réussite scolaire) et porteuses d'émancipation.

Ces postures stéréotypées masquent et bloquent l'invention de nouveaux rapports hommes-femmes au sein de cette partie de la population. Elles risquent de laisser croire que les transformations à l'œuvre qui touchent l'ensemble des sphères de la société ne pénétreraient pas, ne pourraient pas pénétrer, les quartiers populaires mis au « ban » de la société.

Lorsque nous avons interrogé Farid, 36 ans, sur les rapports entre les filles et les garçons dans les quartiers populaires aujourd'hui :

*Je peux te le dire et ça se résumera en un seul mot : **Violence [prononcé en anglais] parce qu'incommunicabilité, incompréhension, choc culturel.** On*

*sait très bien que l'Occident manipule la femme maghrébine, qu'il l'invite à une émancipation qui peut être justifiée ou pas, je n'en sais rien, je dis quelque chose qui ne m'appartient pas [...] mais je crois qu'il y a un rapport de violence. Il y a **une guerre entre les sexes et c'est terrible, et dans notre communauté a nous elle est flagrante. [...] Elles sont devenues inaccessibles, indépendantes et insoumises**, elles sont insoumises et même elles, elles se perdent. Je suis un type particulier, et je ne veux pas que ma vérité soit celle de la communauté maghrébine, je refuse... pour moi c'est une incompréhension totale, on a affaire à **des enfants d'une génération qui a envie de s'émanciper, d'être indépendante mais qui en même temps n'assument pas leur liberté. On a en face des types qui veulent des femmes modernes et sexy mais qui n'assument pas la modernité de leur femme, donc acte de violence et incompréhension**, et ça se retrouve jusque dans le tissu intime.*

Les quartiers populaires et leurs habitant-e-s sont confrontés, comme la société dans son ensemble, à une évolution sociale concernant les rapports hommes-femmes. Cette « mise en tension » liée à l'élaboration laborieuse d'un nouveau contrat hommes-femmes est parfois productrice de malaise entre les jeunes garçons et filles issu-e-s de ces quartiers. Elle révèle aussi des « résistances masculines aux changements » et ouvre des perspectives afin de comprendre ce qui change, et/ou ce qui ne change pas. Qu'en est-il, dès lors, de l'affirmation – heureusement non prouvée – selon laquelle : « Le changement social c'est aussi bien souvent, et même plus souvent, une aggravation de la situation des opprimées et opprimés » (Dagenais et Devreux, 1999) ?

Plutôt que de regarder ces « filles des quartiers » comme une catégorie supposée homogène et uniforme, nous avons souhaité nous interroger sur la manière dont elle est traversée par les rapports de domination qui se jouent à différents niveaux. L'objet de ce travail sera donc la mise en évidence des modalités de cette domination, des conditions de sa reproduction, ou de ses évolutions dans le contexte social particulier des quartiers d'habitat social de Toulouse.

Pour ce faire, il était indispensable d'observer, de rencontrer, de dialoguer avec des jeunes filles, mais aussi avec des garçons. L'intérêt de travailler sur/avec les hommes nous est apparu comme essentiel dans la mesure où dans une perspective sociologique compréhensive, il est important de recueillir leurs propos et pratiques, y compris pour savoir le « travail de différenciation » que font sans cesse les hommes pour maintenir les « bonnes distances » entre eux (complicité homophobe et sexiste, homosocialité virile), notamment à travers les discours et corps des femmes (Welzer-Lang, 2000). Ces renseignements, ces informations sur la machinerie réelle et idéale qui affecte la domination masculine et la sous-tend ne sont pas accessibles si l'on se cantonne aux travaux sur/avec les femmes.

L'articulation de la domination de genre et du post-colonialisme

L'approche de genre qui est la nôtre s'oppose à une conception fixiste et déterministe de la domination masculine. A l'opposé, par exemple, de l'approche de Pierre Bourdieu, nous privilégions une posture qui révèle les liens entre domination masculine et rapports sociaux de sexe, l'analyse des reproductions, mais aussi des affaiblissements de la domination. L'approche de genre est pour nous une manière de déconstruire la domination masculine, de montrer qu'elle ne se reproduit pas *ad vitam aeternam*, à l'identique.

Cette approche, décrire les situations des hommes et des femmes, a produit d'importantes pistes de recherche. Une des voies les plus prometteuses, mais encore peu exploitée en France, est celle qui se propose d'articuler les rapports sociaux entre les sexes avec les autres rapports de domination – notamment de classe, de génération et inter-ethniques – tout en posant d'emblée que cette articulation n'est pas hiérarchisée : « il n'y a ni front principal, ni ennemi principal. Un rapport social ne peut pas être un peu plus vivant qu'un autre, il est, ou il n'est pas » dit Danièle Kergoat (1984).

Nous voulons montrer à travers l'étude comparative entre les situations des hommes et des femmes, notamment ceux et celles d'origine maghrébine qui vivent dans les quartiers populaires, comment leurs situations sont le produit de rapports sociaux multiples.

L'enjeu de la réflexion engagée au départ de cette recherche est de parvenir à croiser les différentes analyses faites sur la question du genre, les études menées sur les quartiers populaires, et celles concernant les migrations.

Les recherches sur les rapports sociaux de sexe et les femmes ont permis à ces dernières de sortir progressivement de l'invisibilité. C'est en raison d'un principe d'universalité et de lutte de toutes les femmes sans distinction d'origine contre un « ennemi principal » (le patriarcat) que la recherche féministe française a d'abord soutenu que les rapports sociaux de sexe présentaient des constantes traversant toutes les sociétés. Cependant les études qui s'intéressent aux femmes étrangères ou d'origine immigrée restent « marginales » ou insuffisantes.

Quant aux travaux sur les migrations, ils n'ont pour ainsi dire pas pris en compte la dimension du genre, des catégories de sexe et des inégalités qui les traversent, évacuant souvent la sexualisation des phénomènes sociaux liés au contexte migratoire ou à l'interculturel. L'immigration a en effet longtemps été perçue comme essentiellement masculine, y compris dans les sciences sociales.

Anette Goldberg (1996) nous propose de « problématiser l'existence de catégories sexuées et ethniques, examiner les déterminants sociaux et les trajectoires individuelles qui éclairent pourquoi, quand et comment une sexualisation et une ethnicisation des rapports sociaux deviennent pertinentes pour certains acteurs et pas pour d'autres, à des moments déterminés d'un processus ».

Or, il semble que seule une approche prenant en compte ces trois dimensions des rapports sociaux de classe, de sexe et ethniques, pourrait introduire une rupture épistémologique sur les problématiques liées aux migrations, comme les recherches féministes l'ont introduite sur la question du genre et les rapports sociaux de sexe. Même si, nous l'avons souvent expliqué, dans cette perspective nous bénéficions d'un déficit d'études sur les hommes et le masculin, ce qui n'est pas sans créer des biais importants dans l'analyse.

Les *gender studies* (études sur le genre) ont permis de mettre en évidence la place socialement assignée aux femmes, et ce quelle que soit leur culture d'origine.

Le lien entre colonisation et immigration permet d'articuler l'idéologie et l'imaginaire colonial avec les représentations actuelles de l'immigration⁷ et des quartiers populaires.

Pour les habitant-e-s des cités d'habitat social, l'origine culturelle est une réalité sociologique qu'il s'agit de regarder en face, non pas dans une approche ethnicisée qui ferait de la différence culturelle une spécificité « indépassable », mais plutôt comme une des conséquences d'un processus de domination sociale notamment héritée du colonialisme. L'immigration maghrébine et la situation des descendant-e-s d'immigré-e-s pourrait être aussi regardée, selon cette nouvelle approche, comme une résultante des réalités, des interactions individuelles et collectives liées au post-colonialisme, et non comme un *problème exogène* auquel serait confrontée la société française.

Les entretiens effectués rejoignent les nombreuses recherches et récits de vie réalisés par des auteurs comme A. Sayad (1991, 1999), ou N. Guénif-Souilamas (2000), qui tous convergent vers l'idée que : « Dans l'espace public, ces récits éclatés sont figés dans l'histoire officielle et réduits à deux figures qui se renforcent en opposant : **le misérabilisme de la domination économique, coloniale, post coloniale et les stéréotypes d'une différence culturelle irréductible.** Décliné diversement, émerge le même thème de la recherche d'une identité positive qui doit convertir les mots d'ordre d'une histoire officielle pesant sur les parents en une ressource identitaire structurante pour l'individu. **Là, filles et garçons se situent au confluent des espaces public et privé, écoutant et réinterprétant parfois de manière audacieuse ce qui se dit de part et d'autre. Ils en assurent – ou pas – la continuité spatiale, générationnelle, affective.** Chacun promeut sa vision et sa gestion de l'héritage. En recomposant les frontières, ils se détournent des vestiges d'une dichotomie inopérante » (Guénif-Souilamas, 2000).

⁷ De nombreux travaux d'historiens sur ce thème voient le jour, notamment les travaux de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, mais aussi Claude Liauzu.

L'identité culturelle des jeunes issu-e-s de l'immigration est apparue avec force au détour des entretiens. Ces derniers ont mis en exergue l'importance de l'histoire migratoire des parents comme constitutive d'un destin collectif.⁸ Et il s'y dégage de manière exemplaire l'ambivalence de ce rapport particulier à la France que ces jeunes développent et érigent comme constitutif de leur propre parcours. « Je ne me sens pas vraiment français-e », ou « je suis algérien-ne, marocain-e » fait partie du discours affiché.

Cette réticence à se définir comme « français-e » témoigne de l'écart entre le discours sur l'intégration républicaine - le « creuset français » (Noiriel, 1988) qui ne semble plus fonctionner aussi bien que pour les immigrations précédentes – et le renvoi à leur condition de « jeunes issu-e-s de l'immigration ». Le déficit d'intégration sociale et économique, et le sentiment d'exclusion ne font qu'aggraver la situation et tendent à produire et/ou renforcer une « ethnicisation des relations sociales ». Le rapport entretenu avec leur culture d'origine est souvent contradictoire et il reste à savoir s'il existe un rapport différent à la « francité », à la revendication ou à l'acceptation de la « francité » de la part des filles et des garçons ?

Si nous constatons véritablement une certaine ethnicisation des relations sociales (et non des problèmes sociaux !), il est urgent de s'interroger sur son apparition. Cette situation est-elle spécifique ? Prend-elle sa source dans l'histoire coloniale et dans celle de la décolonisation ? Comment expliquer qu'aujourd'hui encore les jeunes issu-e-s de l'immigration ne sont pas considéré-e-s comme des français-e-s à part entière ?

Rompre avec l'ethnicisation comme seul paradigme explicatif des problèmes sociaux

Il nous paraît important à cette étape de rappeler ce que nous entendons par ethnicité. Nous pouvons repérer deux mécanismes lorsque l'on emploie cette notion :

- l'auto-définition par les groupes eux-mêmes. L'un de ses effets pervers peut être l'enfermement dans une identité cloisonnée qui n'autorise pas l'expression d'une pluralité d'identités parmi lesquelles l'origine ethnique a sa part, certes, mais une part non exclusive.
- la désignation par les institutions, l'opinion, etc. qui se transforme bien souvent en stigmatisation et porte en germes le danger de l'ethnicisation.

En effet, l'un des risques majeurs que peuvent rencontrer les migrant-e-s est celui de l'ethnicisation, c'est-à-dire le fait qu'on utilise leur origine pour les enfermer dans une « altérité » ou une « étrangeté » insurmontable. Pour les femmes, cela signifie souvent une image figée qui les cantonne dans un rôle de femmes soumises, dépendantes. L'enjeu est de substituer aux images qui oscillent entre misérabilisme et

⁸ Sayad Abdelmalek, 1999, *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, collection Liber, Seuil.

exotisme – mais qui placent souvent les femmes dans un archaïsme qui s'oppose à la modernité occidentale – une image plus nuancée et plus complexe.

Il est aisé de postuler la construction d'une opposition ethnique en termes « eux » et « nous » quand on aborde les problèmes sociaux qui agitent les quartiers, et les discours des médias ne font qu'alimenter cette attitude.

Or, l'ethnisation est un processus social, une construction, ce n'est pas un état. C'est le fait d'attribuer la cause d'un phénomène à un groupe identifié par son origine étrangère (les jeunes issu-e-s de l'immigration...) et une culture autre, trop éloignée de la nôtre (les étrangèr-e-s issu-e-s des anciennes colonies : Maghreb, Afrique noire). Et l'on va désigner les enfants, généralement né-e-s en France, par une position qui n'est pas la leur : « L'immigration a pris le relais de la colonisation, non seulement en tant que force de travail, mais aussi comme référent, dans les mentalités et les imaginaires collectifs, d'une altérité discriminée. Le "complexe du colonisé" et le "sentiment de supériorité de l'ancien colonisateur" se prolongent dans les phénomènes de discrimination à l'encontre des immigrés venus des anciennes colonies. L'ethnisation se développe désormais à l'intérieur des sociétés d'immigration, reproduisant les hiérarchies culturelles » (Costa-Lascoux, 2000).

Une telle *invention* de l'étranger témoigne d'une association forte, dans l'imaginaire, entre histoire coloniale et dynamiques migratoires.

Il s'agit de déconstruire le discours dominant sur ces questions en s'inspirant des analyses et recherches sur les mobilités et les migrations, et d'accepter de reconnaître une histoire sociale aux migrant-e-s et à leurs descendant-e-s, histoire trop souvent biaisée car pétrie du rapport qu'entretient notre société avec l'altérité, la différence.

Réactualisant les travaux de Simmel⁹ sur la figure de l'étranger, et ceux de l'Ecole de Chicago, Alain Tarrus (2000) pointe par exemple le développement d'habiletés et de compétences chez certaines populations « nomades, mobiles, etc. » qui parviennent à transformer le stigmate ethnique en capital positif (exemple de *l'ethnic business*).

En reprenant cette grille d'analyse et en la transposant sur les territoires des quartiers populaires, ne pourrions-nous faire l'hypothèse que des sociabilités, de nouveaux réseaux de solidarités se créent dans les quartiers, et ce au-delà des réseaux ethniques ?

Les cités d'habitat social, promues « zones sensibles ou prioritaires » par le développement de la politique de la ville depuis la décennie quatre-vingt, bénéficient de fait d'une discrimination positive. Etre habitant-e d'une cité équivaut le plus souvent dans les représentations communes à l'équation : pauvre, étrangèr-e (plutôt beur ou

⁹ Simmel Georg, (1908) « Excursus sur l'étranger », in *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, PUF, 1999 et « Digressions sur l'étranger », in Grafmeyer Y., Joseph I., *L'Ecole de Chicago*, Aubier, 1984

black...), précaire, jeune, etc. donc réduit-e à une position de victime. Les acteurs/trices sociaux/ales semblent disparaître sous le poids de l'exclusion.

Le renversement du stigmate (*i.e* l'appartenance au quartier) consiste à l'ériger en capital positif, en tout cas en ressource potentielle. Le quartier devient de ce fait un potentiel positif, alternatif au déficit économique, familial, etc. pour affirmer une identité, pour résister à la marginalisation et à l'exclusion, et revendiquer le droit d'être « comme tout le monde ».

L'approche de genre ou la transversalité des questions relevant de la sphère privée et de la sphère publique.

Les réponses institutionnelles dans les quartiers d'habitat social (notamment dans le cadre de la politique de la ville et certains de ses dispositifs) ont renforcé le clivage privé/public entre les filles et les garçons et ont contribué à pérenniser les stéréotypes et les rôles de genre – les filles dans des activités féminines « du dedans », comme la couture ou la cuisine¹⁰, et les garçons investis massivement dans les activités « du dehors » comme les activités sportives, par exemple –, les garçons étant la « cible » privilégiée de ces dispositifs parce que plus visibles et pouvant re-présenter une « menace » potentielle, en termes de délinquance et de montée du sentiment d'insécurité pour la population.

Les pratiques différenciées induites par ces politiques publiques, même s'il existe des espaces de cohabitation filles-garçons, renforcent l'occupation non-mixte de l'espace, du territoire.

Or, un des acquis essentiels de la recherche sur le genre et les rapports sociaux de sexe est d'avoir montré non seulement la construction sociale des différences sexuelles, mais aussi la transversalité des questions relevant des espaces privés et publics.

La sphère privée a été définie comme représentant la « sphère des besoins » (Collin, 1986) ou encore tout ce qui concerne l'entretien et la production/reproduction de la vie, c'est-à-dire la famille, la sexualité, les enfants, le travail domestique, etc. Cet

¹⁰ Deckmyn Chantal, 1999, *Les "actions femmes" dans la politique de la ville en région PACA*, Rapport pour la délégation régionale des Droits des Femmes PACA : Sur 186 projets présentés par les associations, on parle de femmes immigrées de la "première ou la deuxième génération", qui font partie des populations classées « à problèmes ». Par ailleurs, elle remarque « une forte identification des femmes au rôle de mère » et une assignation marquée des femmes non seulement à leurs origines et à leur statut d'immigrées (y compris pour la « deuxième génération »), mais aussi à leur lieu d'habitation... Ainsi la majorité des actions conduites avec les femmes affichent-elles une **approche ethnicisée** en amalgamant femmes et immigrées, et **sexiste** en amalgamant femmes et mères. Cela donne pour les chiffres de l'ensemble des actions femmes :

- pour l'intégration (alphabétisation, convivialité, autonomisation des femmes, tricot, couture...) : 56,22%
- pour les activités liés à l'enfant : 15,15 %
- pour la formation : 6,97 %
- pour la lutte contre les violences conjugales et aide à la prévention face à la prostitution : 3,29 %...

espace est généralement défini comme le lieu où se tissent des relations non violentes¹¹.

Quant à la sphère publique, elle fait référence, soit à la distinction entre l'Etat et la société civile, dans ce cas le public renvoie au commun, au débat public, et *in fine* à la démocratie (Habermas, 1978) ; soit à la distinction entre vie domestique et vie non-domestique, et ainsi tout ce qui n'est pas privé est public.

Maintenir une dichotomie entre les deux sphères contribue à alimenter la perception de la « différence naturelle » entre les sexes, différence qui vient légitimer le partage des rôles sociaux et la répartition sexuée des espaces. Contre cette vision dichotomique, les théories féministes mettent l'accent sur la complexité des relations entre privé et public, qui sont au cœur des rapports sociaux de sexe. La participation accrue des femmes à la vie active est un exemple de ce déplacement des frontières entre sphère publique et sphère privée.

Il est néanmoins toujours difficile de cerner les frontières entre les espaces privé et public, tant ces dernières apparaissent poreuses.

Par **espace privé**, nous entendons ici toutes les relations de proximité qui se nouent dans le foyer et la famille, à l'abri du regard des autres. Cette notion comprend aussi toutes les relations intimes que les personnes entretiennent avec d'autres, sans pour autant vivre sous le même toit, c'est-à-dire la vie intime, vie privée ou *privacy*.

L'article « **espace public** » du *Dictionnaire de l'Urbanisme et de l'Aménagement* (Merlin et Choay, 1988) s'ouvre par ce constat : « d'usage assez récent en urbanisme, la notion d'espace public n'y fait cependant pas toujours l'objet d'une définition rigoureuse ».

Selon le même dictionnaire, « l'espace public est la partie du domaine public non bâti affectée à des usages publics ». Cette imprécision s'explique du fait que l'espace public n'a aucun fondement législatif ni réglementaire. Simple outil d'interprétation d'une réalité urbaine complexe, le concept s'est construit par opposition, tantôt aux espaces bâtis, tantôt aux espaces privés...

L'espace public, nous le définirons donc comme l'espace extérieur, complémentaire ou inverse de l'espace privé, c'est-à-dire des lieux divers comme la rue, les parcs, les places, les espaces semi-publics, comme les entrées d'immeubles, les grands magasins, ou encore tout autre lieu où les relations sont censées être anonymes. Cette notion est proche de l'espace urbain et de « l'impersonnalité des rapports humains » caractéristiques des grandes villes selon Simmel (1903). Les échanges, écrit-il, y sont habituellement marqués par une certaine « réserve » et une « indifférence réciproque ».

Dans cette acception, le public renvoie au visible, un espace étant public lorsqu'on peut s'y déplacer librement, qu'il est ouvert à tous/toutes. En revanche, ce même

¹¹ Cependant, les violences masculines faites aux femmes, comme le démontrent de récentes études (enquête ENVEFF), sont d'abord et essentiellement d'ordre privé.

espace devient privé s'il est réservé à certaines catégories de populations, si son accessibilité est sous contrôle.

L'analyse de l'organisation et des pratiques sociales utilisant le concept de genre permet de repérer comment les acteurs/trices sociaux/ales produisent, ou reproduisent, la différence des sexes. C'est de cette construction sociale de la différence des sexes, de ses modes d'expression à travers l'élaboration de modèles masculin et féminin (les garçons et les filles) dans un contexte donné – les quartiers populaires de Toulouse –, qu'il sera question dans ce rapport de recherche. Autrement dit, quels types d'identités socio-sexuées sont produites par la socialisation à ses différentes étapes (au sein de la famille, dans le quartier) ?

Quelles dispositions et injonctions de genre en découlent ?

Comment les familles et les individu-e-s s'accommodent du public et du privé ? Sur quels points les stratégies individuelles et les stratégies familiales divergent-elles ?

Reconnaît-on des stratégies différenciant les itinéraires de chacun-e ? Est-ce en fonction des appartenances de genre, d'âge ?

C'est en essayant de répondre à certaines de ces questions que nous avons choisi de présenter les résultats de notre recherche.

Aussi, nous aborderons successivement la question du privé, aussi bien les relations familiales que la dimension intime, des rapports affectifs et sexuels.

Dans un deuxième temps, il sera question de l'espace public du quartier et des interactions qui s'y produisent entre filles et garçons.

Nous accorderons une large place à la question des violences qui s'y développent, notamment au détriment des filles.

Enfin, nous le disions au départ, nous voulions repérer les stratégies de contournement que les un-e-s et les autres mettent en place pour répondre aux injonctions qui les affectent ; ce sera l'objet de la dernière partie.

Première partie

**La sphère privée :
transmissions familiales,
conjugalité, sexualité**

Dans le contexte migratoire, les parents émigrés-immigrés exigent de leurs enfants une rigueur comportementale relativement forte, mais cette rigueur s'exerce différemment et ne produit pas les mêmes effets pour les filles et les garçons, en raison de la différence des rôles sexués et de l'investissement différencié des espaces publics et privés.

Les modalités de vécu de la famille varient en fonction du sexe ; l'expérience est différente selon que l'on est un homme ou une femme, et les marques qu'elle y appose le sont également.

La tradition, l'héritage du système patriarcal, veulent que la place de la femme soit « dedans, à l'intérieur » et que celle des hommes soit « dehors, à l'extérieur ». « L'ensemble de la culture maghrébine est marqué par la division entre l'espace privé, celui des femmes, et l'espace public, celui des hommes. Dans ces conditions, le père est le responsable de l'intimité de cet espace familial. Il est donc le garant de l'honneur du groupe et doit en conséquence s'assurer que le comportement de chacun ne remette pas en cause l'image publique de la maison » (Bouamama et Sad Saoud, 1996).

La sphère du dedans suppose que la femme s'approprie tout ce qui a trait aux tâches domestiques (le ménage, la cuisine, faire des enfants, les éduquer, les soins...).

Il s'agit également de reproduction idéologique d'où découle une délégation de l'autorité patriarcale en matière d'éducation des enfants. Camille Lacoste-Dujardin (1996) décrit ce système qui produit « des mères contre les femmes », à travers l'éducation donnée aux filles visant à leur faire accepter l'autorité des hommes... La mère de famille devient dans la vie quotidienne la maîtresse de l'espace intérieur, le père étant de par son statut de « porteur de loi » distant et exclu de ce même espace.

Cette apparente suprématie des femmes dans la sphère du domestique en dissimule une autre : celle des hommes sur les femmes. Car, s'il est vrai que c'est « entre femmes que tout se passe », que c'est à l'intérieur de cet univers organisé de manière hiérarchique que les statuts féminins se reproduisent et se transmettent, ce sont aussi les hommes qui contribuent à maintenir cet état de fait. Les filles se trouvent ainsi promues « responsables » ou détentrices de l'honneur de la famille.

La question du contrôle des femmes par les hommes n'est pas seulement une affaire privée, c'est un acte social dont les hommes ont à répondre devant leur communauté tout entière. Il existe une pression sociale sur les hommes qui ne savent pas « tenir leurs femmes », et par ricochet sur les mères qui ne savent pas « tenir leurs filles ».

Ce sont les mères, véritables agents de « dressage » qui sont chargées de ce travail : « Eduquer une fille, c'est comme mâcher du fer. Sa mère doit lui adresser des recommandations du matin au soir. Ainsi, sa fille sera désirée en mariage et elle-même sera couverte de félicitations », dit-on en Kabylie (Lacoste-Dujardin, 1996).

Aussi, sont légitimés l'oppression des femmes et le contrôle de leur corps, de leur sexualité qui ont été et qui continuent à être une clé maîtresse dans la domination masculine et dans la reproduction du patriarcat.

Les propos tenus par un jeune homme de dix-neuf ans l'illustre parfaitement : « les filles maghrébines font comme les filles françaises, elles ont commencé à sortir avec des garçons, elles "s'émancipent" entre parenthèses, comme elles disent. Mais pour l'esprit du Maghrébin comme nous, c'est une cassure, ça change. Bon d'un côté, ça nous dégoûte à nous. Mais en se mettant du côté des filles, on peut dire c'est normal, les mecs aussi font la même chose. Mais chez nous, la fille, c'est le "diamant de la famille", il faut qu'elle soit pure... » (Cunha, 1996).

Or, le nombre des actives nous montre que la donne a changé. Les conditions de vie, de pensée, socio-économique, ont modifié l'ordre des choses et bousculent donc les rôles féminins et masculins.

Désormais, et la marche des femmes « Ni putes, ni soumises¹² » n'en est qu'une illustration parmi d'autres, il y a eu des transformations par rapport à ce qu'on attendait de la *nature féminine*. Des mutations se sont imposées. Dans le discours public et médiatique, ces transformations sont revendiquées, les comportements machistes dénoncés.

Mais, l'intériorisation et la socialisation ont laissé des traces indélébiles. Malgré un désir de changement, l'analyse de contenu des entretiens effectués révèle qu'entre une prise de conscience plus ou moins élaborée et l'application des volontés individuelles, demeure un écart que filles et garçons déclinent de diverses manières.

Dans le discours des femmes les plus âgées de l'échantillon, on entrevoit l'égalité comme un but à atteindre. Les jeunes femmes en revanche – à l'image du mouvement généralisable à l'ensemble des jeunes des deux sexes, indépendamment du lieu d'habitation – considèrent l'égalité comme allant de soi, comme un droit.

Les positions masculines, quant à elles, laissent apparaître des résistances au changement, mais aussi de timides tentatives pour sortir des stéréotypes et des rôles de genre. Simple effet de discours ou amorce de changement réel ?

¹² La marche des femmes des quartiers « Ni putes, ni soumises » s'est déroulée en février/mars 2003. Elle a sillonné plusieurs villes de l'hexagone pour dénoncer la régression du statut des femmes dans les cités. Leur credo était : "Insultes, agressions physiques, contrôle permanent de la famille, de la communauté et parfois aussi mariages forcés, viols collectifs... les femmes des quartiers ont décidé de dire STOP et de prendre la parole en organisant une marche nationale pour l'égalité et contre les ghettos."

**« Pour eux, ça colle pas, la fille et la liberté,
ça colle pas ensemble » :**

La socialisation différenciée au sein de la famille

En héritage d'un système patriarcal, cautionné par la domination masculine mais se perpétuant aussi par le biais des femmes qui reproduisent et respectent les règles transmises par les ancien-ne-s, la socialisation différenciée en faveur des mâles s'installe et s'érige en règle dans les familles. Nous verrons cependant plus loin que des filles ont réussi à mettre en place des stratégies pour accéder à plus d'autonomie sans être en rupture avec la famille.

Le vécu de certaines filles met en lumière une pratique qui a été l'objet de nombreux écrits : la surveillance et le confinement des filles pour mieux les contrôler et donc pour assurer, ou plutôt conserver, l'honneur de la famille.

*Étant jeune déjà, j'avais, pas mon frère aîné l'autre, le second, lui c'était un salopard, il a changé maintenant c'est bien, parce que **lui il me faisait la misère, lui on n'avait pas le droit de sortir avec lui, même en bas de la cité, on n'avait pas le droit. Donc, moi les sorties, j'ai pas connu grand chose, moi, quand je sortais c'était le dimanche après-midi, dehors, mes copines, voilà quoi, c'était à 100 mètres de la maison... non les sorties, j'ai eu l'occasion de sortir un peu plus tard, à dix-huit ans, enfin quand j'ai été étudiante, j'ai rencontré des copines qui m'ont fait sortir un petit peu.** Samia*

Une éducation différenciée au sein des fratries est toujours vivace, mais elle laisse apparaître parfois une aptitude des jeunes filles à « subjectiver » la culture des parents. La « subjectivation est le travail réflexif des filles » sur leur propre identité et leur permet de considérer la culture familiale avec une certaine distance, pour la réinterpréter à leur usage personnel et réduire ainsi la contrainte imposée (Guénif-Souilamas, 2000).

Les rapports oscillent entre soumission et/ou opposition au sein de la sphère familiale.

***C'était pas la même chose, jusqu'à présent, j'veux dire, moi mon frère, il sort, il a pas besoin de dire où est-ce qu'il va. Moi je sais que même si j'ai 30 ans, il faut que je me justifie. Parce que pour mon père, bah lui, c'est un homme, toi t'es une femme. Ah bah, pour lui, c'est ça, lui il est capable de se protéger, de se défendre, et pas toi... ils le disent pas, mais c'est style, lui, il a rien à perdre. Toi, t'as quelque chose à perdre... Bah, ta virginité ou...** Linda*

*On était élevés... **pour les filles, rapidement, au moment de l'adolescence, fallait pas qu'on sorte, tout ça, des choses comme ça... et puis, voilà [...]** ça faisait huit filles, le garçon, il l'a toujours attendu. Du côté de ma mère aussi, j'crois que c'était quelque chose d'important, mais, c'est sûr que les*

différences je les retrouvais dans le fait que on lui passait plus de choses à lui parce qu'il était un garçon que nous parce qu'on était des filles [...] moi à un moment donné, j'ai voulu avoir une mobylette, je pouvais pas, on me disait parce que t'es pas, t'es pas un garçon, donc tu peux pas avoir de mobylette, au niveau des fringues, les pantalons, à un moment donné, on me disait il faut que tu arrêtes de mettre des pantalons, enfin, ce genre de choses. Qu'à mon frère, ce genre de choses, ne s'est jamais posé. Malika

Sujet de conflits, mais aussi de négociations, la question des sorties nous rappelle le rapport à l'espace – intérieur et extérieur – et la conception sexuée que continuent à en avoir les parents.

La pression familiale s'exerce principalement sur les sorties, notamment nocturnes :

Je me souviens du jour au lendemain, on m'a dit là maintenant tu ne sors plus, j'avais des copines, j'avais des copines dans le bâtiment dans lequel j'étais, j'avais des copines, et puis moi du jour au lendemain on m'a dit qu'il fallait plus que je sorte, c'est comme ça, et... donc... je ne suis plus sortie et j'crois qu'après, ça m'était moi difficile de sortir, d'expliquer pourquoi aux copines que j'avais pourquoi je pouvais plus sortir. Malika

Mais c'est vrai que mon frère, comme on revient toujours au frère, il en a un peu plus que moi, c'est clair que lui, lui il sort, lui c'est quand il revient qu'on lui pose des questions, mais moi c'est avant de sortir on me pose des questions tu vois donc c'est... déjà, déjà y'a une grosse différence. Laura

Non, pas du tout, les garçons ils sont beaucoup plus libres, ils ont le droit de sortir, ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent, c'est vraiment la liberté. Nous, pas du tout, même chez la copine, même pas chez la cousine rien [...] Non mais, pour lui c'est pas pareil, c'est un garçon, c'est comme ça, parce qu'en fait, il a été élevé comme ça, donc il le voit comme ça, la fille elle doit pas sortir avec les garçons et les garçons, eux, ils font ce qu'ils veulent. C'est comme ça qu'il a été élevé. Nawal

Des différences non. La seule chose qui est c'est qu'un homme a le droit de rester tard dehors le soir et pas la fille parce que la fille c'est une fille. Evidemment, c'est la seule chose qu'on puisse leur reprocher. Sabrina

Mais aussi sur les choix de vie :

C'est clair, il savait pas l'envie que j'avais, parce que tu vois chez nous, ça se fait pas. Nous chez nous, la fille, elle va pas danser là devant tout le monde. Tu vois, c'est... en fait, ils ont gardé quand même la mentalité d'avant, tu vois, de l'époque. Mais y'a beaucoup de gens qui font comme mes parents, et y'aurait beaucoup de talents au niveau du foot, de la chanson, de la

danse, beaucoup, moi j'en connais beaucoup. Et à cause des parents... **Ça freine pas, ça bloque. Ça ferme la porte. Ça te bloque et ben, quand on te dit tu décides entre ça et ta famille, et ben, j'veux dire t'as pas trop le choix quoi. Et quand on te dit ça se fait pas chez nous, et ben, tu dis bon ben d'accord papa.** Nadia

Voici l'explication qu'en donnent les garçons :

Moi de mon côté pas du tout, c'était vraiment pareil, après bien sûr on éduque pas une fille comme on éduque un garçon, ça c'est, c'est tout à fait normal. C'est-à-dire que, si en fait y'a une petite différence, mais j'pense que cette différence elle est normale... à l'époque on sortait beaucoup plus moi et mon frère que elle sortait dans la rue, c'était normal quoi, euh, j'veux dire même maintenant quoi, elle a 26 ans. Je sors, moi je suis quelqu'un qui sort beaucoup qui fait la fête, et ma sœur elle est pas tous les week-ends en boîte de nuit, or moi je suis tous les week-ends en boîte de nuit, donc ouais, c'est quand même une petite différence, mais c'est une différence je pense qu'est normale, **parce qu'on n'a pas les mêmes droits quand on est une fille que quand on est un garçon [...]** C'est une histoire de droits ouais, c'est une histoire de droits, on n'a pas les mêmes droits, **c'est pas le droit de la justice, du code civil ou pénal, c'est le droit de la famille, c'est le droit de, voilà quoi, c'est, c'est, il faut, une fille c'est, c'est très délicat je pense à éduquer, c'est plus délicat qu'un garçon,** ouais. Brahim

Dans cette optique, le rapport des hommes avec les femmes (qu'il s'agisse des sœurs, des filles, de la mère, des cousines...) permet de mettre à jour la réelle nature de la situation. Il ne s'agit plus de rapports inter-sexes, mais intra-sexes, entre mâles de familles différentes.

Derrière le cloisonnement des filles filtre le rapport de force qui existe entre les hommes de la communauté ou d'ailleurs, même si ce conflit silencieux ne se dit pas, ou à demi-mot.

Ma sœur... quand elle va vouloir sortir en boîte et tout, franchement, je vous dis la vérité, j'ai pas envie qu'elle se fasse accoster et tout [...] J'vais lui dire rentre à la maison, s'il la touche j'lui dirais vas-y touche la encore, tu vas voir, normal, franchement, c'est ma petite sœur, j'la protège, franchement, c'est normal hé, j'ai pas envie que [...]

Moi je sais ce qui se passe, les filles de 15 ans, 16 ans, franchement, je sais ce qui se passe à droite à gauche aussi... je sais qu'en gros les garçons, en général hein, qu'ils aient 18 ou 19 ans, 20 ans, c'est des, comment dire... des chauds, et beh moi franchement, franchement moi j'veux pas un type avec ma sœur, avec ma sœur en train de lui dire viens on va, viens on fait ça ce soir, ou un truc comme ça, parce que là je pète les plombs, ah oui, franchement. Pourquoi, c'est forcément lui manquer de respect ? Mais non, mais moi, c'est des cochons les « gadjos », franchement, faut dire la vérité... Kamel

Mon frère il se dit cool, ouvert mais il est ouvert avec les autres, mais avec moi, c'est pas la même chose. Dernièrement on m'avait laissé un message sur mon portable, il est tombé dessus... J'ai cru que j'allais mourir. Il est tombé dessus à 23 H tu sais, en fait il me réparait mon portable et là il est tombé dessus. Alors moi j'étais dans la chambre, j'allais me coucher, il commence « ouais c'est quoi ce message et tout, avec qui tu traînes... » Tu sais il est arrivé il gueulait il gueulait il gueulait, il me fait : « vas-y passe moi son numéro j'veux lui parler ». Moi j'fais il a pas de numéro, il a pas de portable. « Alors où il habite ? » J'sais pas j'sais pas où il habite. Il me dit « ouais tu me prends pour un con », il m'a fait une scène mais j'ai halluciné. Il me fait ouais « mais attend, mais t'es ma sœur et tout, je veux pas que tu traînes avec n'importe qui... » Lui, je serais lesbienne, il serait content, tu vois, mais j't'assure. Si j'étais lesbienne il serait content. Mais il me protège trop mais c'est hallucinant. Tant que... il veut pas que je capte les mecs, ça pour lui sa sœur non, en fait il se fait une idée de moi j'crois, j'sais pas, il a une idée de moi j'trouve qui est complètement fausse. Je suis sûre qu'il croit que je calcule pas les gars, ou je suis complètement la Vierge Marie ou j'sais pas trop quoi. Laura

Ce sont les frères – et non les pères – qui assurent ce contrôle. On peut certes y voir un déplacement de l'autorité masculine, les pères continuant à exercer leur pouvoir dans le cercle fermé de la sphère familiale, et le/les frères dans l'espace public et tout ce qui s'y rattache. Cette passation de pouvoir serait causée par une « inadaptation » des pères à la vie des cités, les grands-frères prenant le relais à l'extérieur (Duret, 1996).

Mais plutôt qu'une transmission masculine et générationnelle (du père dépassé ou « déchu » au fils promu « grand-frère »), ne peut-on y voir aussi le résultat du nouveau rôle tenu par les femmes dans les processus de transformations familiales ?

Lorsque le rapport de force entre hommes est dépassé, par l'alliance ou l'inféodation, on peut observer un relâchement de leur part. En revanche, lorsque le conflit est seulement en latence, lorsque les garçons ont encore et toujours quelque chose à prouver à leurs pairs, ce qui est la situation courante entre hommes, – être le « grand-frère » devient synonyme de modèle de virilité – la liberté surveillée des filles se met en marche. Le contrôle des femmes (sœurs, cousines...) est le signe d'une virilité à travers laquelle les hommes confrontent leurs pouvoirs respectifs. Là encore, les femmes sont un « media » dans les rapports entre hommes.

Intériorisation et reproduction des inégalités

La socialisation des jeunes filles implique l'intériorisation de certaines valeurs comme le fait de « s'approprier » les tâches ménagères et de trouver ça normal. Que les garçons ne s'en préoccupent pas ne les gêne pas :

Question ménage, moi je vois pas mon père ou mon frère faire le ménage. Bon leur chambre, je fais pas la chambre à mes frères, ça c'est clair et net ; mais style la vaisselle et tout... je veux dire, on est assez de filles pour la faire [...] C'est une logique... ça me dérange pas. Dounia

Le ménage [...] On est plusieurs sœurs donc on s'aide à tour de rôle... Sabrina

« C'est une logique », « on est assez de filles », « on s'aide ». Le fait d'être nombreuses semble alléger la tâche mais surtout, contribue à éloigner la remise en question du système. La « logique » veut que le partage entre sœurs modère le sentiment d'inégalité et la revendication d'un partage égalitaire avec un investissement des garçons. Les jeunes filles interviewées ne sont pas seules à faire le ménage, les sœurs sont là ; alors pourquoi, en plus, intégrer les frères ? La « logique » veut qu'ils soient épargnés parce que la main-d'œuvre est satisfaisante en quantité.

Par ailleurs, quand l'une des filles parle de la participation de son père aux tâches domestiques :

Ah le ménage, c'est pas fait pour les hommes, c'est les femmes. Remarque j'ai mon père moi il fait le ménage, il fait à manger, il fait tout hein, c'est comme une femme. Ses fils, ils ont pas déteint sur lui... Sabrina

Ces termes montrent à quel point dans l'inconscient, le « dedans » relève du féminin. Il est sous-entendu que l'homme a envahi un espace qui ne lui appartenait pas.

Le père participe aux tâches domestiques contrairement aux frères. Le père n'a plus rien à prouver. Pour les garçons, c'est leur virilité qui est attaquée. Le processus identitaire n'est pas achevé alors comment convaincre leurs pairs qu'ils sont des « hommes », des vrais, même s'ils font le ménage, alors qu'ils n'en sont peut-être pas totalement convaincus eux-mêmes ?

Et puis, il ne faut pas oublier le rôle des mères qui les ont « enfermés » dans cet état d'« assistanat », qui cautionnent leur comportement, les encouragent et les approuvent, voire les défendent en cas de situation conflictuelle.

Au-delà des tâches domestiques qu'elles exécutent sans se révolter se cache une stratégie. L'aspect « soumission » qu'elles donnent à voir, qu'elles révèlent, leur permet de mener à bien leur projet qui consiste à avoir le moins de conflits à l'intérieur pour pouvoir sortir. Elles parient sur l'invisibilité, la soumission, le calme pour « rafler la mise », c'est-à-dire acquérir une plus grande autonomie. Certes leur liberté est relative, mais elles s'en accommodent et la manient de sorte que tous les partis en présence soient satisfaits.

Remise en cause du système : prise de conscience et réactions

Mais la nature de cette main-d'œuvre exclusivement féminine est de plus en plus dénoncée.

Mon couple, c'est moi qui porterai le pantalon, je l'ai écrit à mon mari, j'te jure le jour où il tombera sur moi, ça craint quoi [...] Non non, on partage, t'es sérieuse ou quoi, non non. J'ai assez souffert chez mes parents, si je me marie c'est pas pour que je fasse tout. Fatiha

Questionner l'effet générationnel permet de mettre en évidence l'intériorisation variable des valeurs et des interdits véhiculés par la famille. On constate des évolutions de la part des parents :

J'veux dire, il nous a quand même donné une liberté, voilà j'te donne une liberté, [...], il s'est ouvert à pas mal de choses j'veux dire, y'a pas mal de choses qui ont changé, j'vois juste par rapport à ma grande sœur, par rapport à nous, j'veux dire, y'a pas mal de choses qui ont changé, ma grande sœur, bon sortir il fallait que... il fallait qu'il sache absolument où est-ce qu'elle va, des fois, ça m'arrive d'être dehors toute la journée sans que mon père il sache, il se demande même pas, c'est pas comme si je me cachais hein... donc, il a fait des progrès. Linda

Le fait que je suis partie de chez moi, mes parents ils ont compris que autant j'l'ai fait une fois, j'le ferais deux fois. Ils me laissent sortir, je rentre tard, je fais ce que je veux quoi. Tout en gardant mes limites. Rachida

J'ai l'impression que, depuis qu'ils savent que je fume, je sais pas vraiment comment ils me voient, parce que j'ai l'impression des fois que c'est différent, et des fois, j'ai l'impression que c'est, qu'ils ont passé le cap. Nawal

C'est notamment le cas quand elles évoquent leurs séjours et leurs expériences dans leur pays d'origine. Plusieurs d'entre elles évoquent le fait que « là-bas » et « ici », ça ne fonctionne pas de la même manière. Il est par ailleurs remarquable de noter que deux d'entre elles font une analyse du phénomène en intégrant la dimension genre et migrations que nous avons évoquée plus haut.

Enfin, ici actuellement en France, on le ressent plus chez nous, c'est que nos parents ils sont arrivés avec une mentalité, ils ont pas pu évoluer dans leur propre mentalité parce que ils sont loin de leur mentalité où ils l'ont appris et où ils l'ont vécue et qu'aujourd'hui, pour se donner des repères du fait d'être arabe, et ben ils se reconditionnent sur ce qu'ils ont vécu y'a 30 ans en arrière, donc forcément y'a 30 ans en arrière, ça fonctionnait actuellement peut-être comme ça, mais actuellement moi quand je vais en Tunisie, je vois mon oncle et ma tante s'embrasser devant moi, j'ai jamais vu ma mère tenir la main à

mon père devant moi quoi. Donc, c'est là où tu te dis y'a une avance qui s'est pas faite, qui s'est faite là-bas mais qui s'est pas faite ici quoi. Fatima

Je me souviens, avec ma sœur en Algérie, on se sentait beaucoup plus libres à ce niveau-là qu'en étant ici, ça c'est sûr. J'ai mes cousines, j'veux dire, quand je les voyais, j'ai... la première fois, j'ai halluciné. Elles avaient... elles allaient voir leurs petits copains, c'était mais alors d'une... C'est ce qui arrive quand mes parents comme tous les autres ont voulu garder une tradition, culture, mais comme l'environnement n'était pas, l'environnement était autre, ce qui fait qu'à l'intérieur de la cellule familiale, y'a pas pu y'avoir d'évolution possible, ils sont... on est resté figé là-dessus, quand on retourne en Algérie, eux, puisque bon les pays évoluent, les mentalités aussi et, donc y'avait ce décalage là. Donc c'est vrai que moi quand j'allais en Algérie, c'était bien, c'était synonyme de liberté. Malika

On constate aussi de la négociation et du compromis, les filles faisant valoir la légitimité des sorties ou des déplacements. Il est clair qu'à propos des nombreux « anniversaires » auxquels elles sont conviées, les parents ne sont pas dupes :

Non question sorties, ça va. On peut sortir... bon quand il y a des trucs précis. Je vais pas dire à ma mère « je sors », je rentre à 4h du matin alors que je n'avais rien à faire dehors. Un anniversaire... Elle te laisserait sortir toute la nuit alors ? Ouais, si y a quelque chose de précis. Dounia.

Me justifier par rapport à mes parents ? Si, quand même. Mais j'veux dire c'est pas un compte-rendu, j'vais là, point. Y'a pas de... et pourquoi et à quelle heure, non. Ils savent que je vais pas traîner, donc pas besoin de dire, oui, j'vais à tel endroit ou de camoufler parce qu'il y a une certaine confiance. Leïla

J'aime pas mentir, c'est rare quoi quand j'ai menti, ça vaut pas le coup, parce que j'trouve que ça sert à rien de mentir, parce que je sais que même si je dirais la vérité, ils m'autoriseraient. Et de toute façon, j'dis tout le temps après, quand je fais... Quand j'ai fait un coup, un truc comme ça, j'dis tout le temps après à ma mère, voilà en fait, je suis partie là, je suis allée là. Je finis par le dire parce que j'aime pas... enfin, y a pas à mentir, j'aime pas rester sur un mensonge, j'peux pas le garder. Hakima

Les possibilités d'alliances sont recherchées ; souvent avec les sœurs aînées, surtout si elles habitent ailleurs que le quartier :

Déjà quand j'y vais, j'y vais pas toute seule. J'dis pas j'y vais, hein j'y vais parce que y'a ma sœur maintenant qu'est mariée avec son mari hein, et

comme elle quand elle sort, donc j'lui dis j'y vais avec elle. Des fois même avec elle, c'est pas c'est bon, vas-y, même avec elle, parce qu'il se dit c'est bon S. elle est mariée, mais toi, non... mais bon, après, **j'arrive plus ou moins à le convaincre.** Linda

Et le mensonge est fréquent, souvent par omission. Sa fonction est purement utilitaire, mentir devient une nécessité pour donner l'illusion d'une image conforme à la norme :

Pour moi, ils se font trop d'illusions. Pour eux, je suis la petite fille qui va à l'école, qui rentre à la maison, la fille sage. Je suis sage, mais pas autant qu'ils le croient. Nawal

J'ai pas d'alliés, si, des copines quand je dors avec K., chez un copain à lui, « oui j'suis chez Marion », « j'suis chez Myriam, Nejoua, Saliha ». Tu dis pas quand tu dors chez K. ? T'es dingue ? Rachida

Pour une grande part, les sorties sont soumises à certaines conditions (pour un événement précis, un anniversaire, des soirées, incluant des données comme les horaires, les lieux, les personnes présentes...). Elles négocient sachant que cette « liberté » est conditionnelle mais surtout qu'elle reste sous surveillance permanente. Effectivement, la sortie à l'extérieur du quartier n'implique pas *de facto* une coupure avec le quartier. Les habitant-e-s du quartier sont susceptibles d'être retrouvé-e-s ailleurs, lors des déplacements, d'où une relative et implicite mise en garde, à la vue d'une personne connue.

Dans cette vision des choses, le regard de l'autre est omniprésent (la réputation, la rumeur) même si « je m'en fous des autres ». Le fait d'en parler et d'insister révèle une marge de manœuvre réduite, une « subordination » au regard de l'autre qui ne veut pas se reconnaître. Le « qu'en dira-t-on » et les conséquences sur la famille contraignent plus ou moins les filles, et ce malgré un déni apparent.

Franchement, je m'en fous. Si je dois sortir à 1h du matin devant eux, eh ben je sortirais devant eux. J'ai aucun compte à leur rendre. **Mais ça me fait chier quand même les mauvaises langues.** Dounia

Toutefois, il se trouve des jeunes femmes moins « disciplinées » pour qui le fait d'être une femme n'explique pas le côté soumis que l'on attend d'elles, même si le prix à payer se solde par des incompréhensions et au final, une rupture familiale :

*J'ai dit à mes parents que j'avais trouvé un appartement, que j'avais envie d'y habiter. **Ça a été difficile dans la mesure où ils comprenaient pas [...]** J'ai essayé de lui [son père] expliquer que si je parlais, si j'avais un appartement, c'était pas pour ne plus les revoir, **je leur ai expliqué que j'avais envie de faire ma vie... ils n'ont pas compris, parce que pour eux, c'était ne plus les aimer, renier mes origines, donc ça ne passait pas.*** Malika

La question de la place et du rôle des femmes dans la famille dans le cadre de la migration a subi certaines mutations. Entre la reproduction du modèle familial « traditionnel » et le modèle d'autonomie dominant dans la société, les jeunes filles, et leurs mères mettent en place des stratégies et font preuve d'un certain dynamisme en multipliant et en renouvelant les tentatives pour échapper aux contraintes.

Globalement elles évitent confrontation directe et rupture, ainsi « une multitude de petites libertés sont ainsi obtenues par les filles en échange d'une apparente soumission au modèle » (Lacoste-Dujardin, 1989).

La virginité

La question de la virginité reste très présente dans les discours des jeunes femmes que nous avons rencontrées, preuve s'il en est de l'intériorisation par les filles elles-mêmes de la contrainte pesant sur leur sexualité. Elle pèse encore lourdement sur les consciences et semble avoir laissé des traces dont il est difficile de se débarrasser. Pourtant, différents groupes de filles sont à distinguer.

Dans le premier sous-ensemble, la virginité renvoie à un principe religieux qu'elles respectent en l'aménageant à leur personnalité, en le liant à l'estime de soi.

Bon j'ai jamais eu de rapports sexuels et je compte pas en avoir pour le moment. Parce qu'enfin, moi, j'ai des principes, même si c'est dans la religion ou pas, j'sais pas, moi, je serai vierge jusqu'au jour de mon mariage quoi. Pour moi, pour moi c'est une fierté, c'est quelque chose de unique. Si tu la perds, tu peux pas la retrouver. Tant que je l'ai, vaut mieux la garder. Mais c'est pas quelque chose que je donne à n'importe qui, c'est un honneur. Et franchement, c'est... ouais, d'un c'est pour moi, et de deux, c'est pour mes parents, parce que chez nous, c'est important, la fille faut qu'elle soit vierge le jour de son mariage. Je suis religieuse quand même. Même si mes parents, ils me voient pas, y'a le Dieu qui voit. Nadia

Moi j'le vois comme un cadeau, donc après, chacun le voit à sa façon hein, moi je le vois comme un cadeau.... Donc moi, c'est comme un cadeau, j'peux rien lui offrir, simplement ça, c'est un cadeau qui pour moi est encore plus gros que... Linda

Parce que je veux... enfin, j'veux me donner à un seul homme quoi, mon mari, c'est tout, voilà, et je veux pas que tout le monde me passe dessus [...] Parce que chez moi, on m'a appris comme ça, dans ma religion aussi, c'est comme ça [la virginité]. Et donc, voilà. C'est une vertu en fait, c'est un point d'honneur. Hakima

Dans les représentations collectives, la virginité renvoie à l'honneur à la propreté, la pureté. L'image de la future mère est omniprésente :

Le jour où je vais me marier, il faut que ma femme soit vierge... parce que c'est elle qui porte l'enfant... Elle doit être vierge [...] Elle doit être « sainte », elle doit rien avoir. Yassin

Dans ce contexte, la vision masculine est sans appel, la sexualité hors mariage est liée à la saleté, à la souillure :

Mais même dans leur mentalité aux filles c'est comme ça, même elles, elles se définissent comme des putes, elles se disent je suis pas une pute, tu me parles pas comme ça... mais une fille ça se salit aussi, ça se salit, une fille qu'a un trou comme ça, excuse moi, c'est une fille ça se salit c'est clair et net. Brahim

Conscientes de la dépendance dont elles sont victimes, le mariage représentant pour une masse des interrogées une finalité (même si ce n'est pas l'unique but en soi), elles savent que l'hymen est à conserver, d'où leur conviction à affirmer l'importance de la virginité.

Si je suis pas vierge, il se mariera pas avec moi. Sonia

C'est dans notre culture, c'est dans la religion. C'est comme ça [...] Pour l'instant, j'essaie de la préserver mais qui sait ? Peut-être que demain, tu vois, tu sais pas ce qui va se passer. Sophia

Il existe quand même une catégorie de filles qui considèrent, même si elles sont encore vierges, que le mariage ne suppose pas obligatoirement la virginité, mais il n'est pas question de partenaire différent du futur conjoint :

Si c'est lui le bon, si c'est l'amour passionnel, je t'aime, tu m'aimes, viens on y va. Dalila

Et les arrangements sont dès lors possibles puisque c'est le futur mari qui est en cause :

Si elle a été « déviergée » par l'homme qu'elle va épouser, là ils font des arrangements entre eux. Salima

Celles qui ont déjà connu une expérience sexuelle envisagent de mettre en place des substituts (par exemple recoudre l'hymen) qui renverraient la virginité à une simple caractéristique physique, dénuée de la part symbolique que l'on s'évertue à lui donner :

C'est quoi de nos jours la virginité ? Je pourrais coudre si y a que cette solution, si ça peut leur faire plaisir. Sabrina

Evidemment la pression quant à la préservation du « joyau de la famille » est aussi alimentée par le discours masculin qui tend à faire du principe de virginité imposée une violence exercée sur les filles.

Qu'elle se soit pas tapé vingt-cinq types ça c'est sûr, c'est pas ma femme quoi, je sors avec elle, j'ai, je flirte avec elle, j'ai une aventure avec elle y'a pas de problème, mais ma femme non, c'est pas possible, [...] l'occidental je sais qu'il s'en fout de ça, ils s'en foutent de ça quoi, qu'elles soient vierges, qu'elles soient pas vierges, qu'elles se soient tapé plein de types, pour lui c'est fini, pour lui c'est fini, maintenant on est ensemble, nous on réfléchit pas comme ça, y'a pas

de c'est fini, je veux savoir d'abord, moi dès que je sors avec une fille, si je vois que ça va commencer à accrocher, direct son passé quoi, qu'est-ce que t'as fait, avec qui t'as niqué, avec qui t'es sortie. Nabil

Franchement dans ma tête, le fait de penser que, que ma future femme s'est tapé des mecs avant moi, et que le mec a dû la sauter, la retourner, et tout, franchement, je me vois pas avec elle hein [...] on est dans une société, franchement, t'imagines, je marche avec ma femme, j'ai 2 gosses, on rencontre un ex à elle qui l'a retournée de partout, et il va lui dire bonjour comme ça ouais, dès qu'il va la voir, il va se souvenir qu'il l'a pris à 4 pattes, qu'il l'a pris partout... Elle aussi elle va s'en souvenir, et beh moi ça m'énerve parce que j'ai deux gamins avec elle quoi. Brahim

C'est dans ce contexte que la sexualité et ce qui s'y rattache est à regarder comme un fait social, où les rapports sociaux entre les partenaires sont empreints de rapports de pouvoir, où la « négociation » de la conduite de sa sexualité, c'est-à-dire l'appropriation de son propre corps, se fait de manière asymétrique. Fatima l'exprime en ces termes :

*Moi j'ai entendu de ces trucs là, style quand on te dit la femme elle doit rester vierge, l'homme, **l'homme aussi, il doit rester vierge, tu l'entends, ça, te dire pourquoi l'homme il doit rester vierge ? Jamais !***

Le recours « scientifique » à une explication de certains comportements, attitudes et pratiques, comme la question de l'honneur ou de la virginité (considérée de manière a-temporelle, et comme garante de l'honneur de la famille...), amputée d'une explication des rapports sociaux et des conditions actuelles d'existence des personnes, constitue une explication de type culturaliste, qui érige en seconde nature, en donnée immuable, une pratique pouvant être sujette à évolution et transformation. Cette « conception essentialisante de l'identité culturelle » (Giraud, 1996), se couple avec la perspective opposant la tradition (des pays d'origine) à la modernité (du pays d'accueil). Mais une approche en termes de tension tradition/modernité ne contient-elle pas de manière sous-jacente un postulat quasi « évolutionniste » des sociétés, empreint d'un regard post-colonial ?

Par ailleurs, les travaux en anthropologie ont montré que la revendication de l'honneur s'opère de manière sexuée : les hommes sont tenus de défendre l'honneur de la famille en affichant leur virilité et en utilisant parfois la violence, les femmes en conservant leur virginité intacte jusqu'au mariage.

Le point d'ancrage de ce contrôle de la sexualité des femmes s'opère autour de la question de la virginité, voilà pourquoi il faut absolument apparaître « vierge », donner les signes extérieurs de sa « pureté », car vouloir échapper à ce contrôle c'est perdre sa réputation :

La mauvaise réputation, c'est si la fille elle a fait un truc avec un garçon. Rachid ou encore :

Il y a des filles chiennes qui se laissent aller dans un certain plaisir... qui se laissent emballer trop facilement par des garçons. Mohamed

Nous verrons plus loin à quel point cette question de la réputation est devenue un enjeu majeur dans la relation entre les sexes dans les quartiers étudiés.

Mais, nous savons aussi que la **sexualité des femmes et son contrôle sont une constante lorsque l'on étudie la domination masculine** (Héritier, 2002) : « La valence différentielle des sexes et la domination masculine sont fondées sur l'appropriation par le genre masculin du pouvoir de fécondité du genre féminin et *ipso facto* sur la jouissance de la sexualité des femmes, puisque l'une ne va pas sans l'autre, avec comme corollaire le plaisir qui naît de l'acte sexuel ».

Elle n'est donc pas le propre des sociétés maghrébines ou musulmanes, ni même l'apanage des quartiers populaires.

Pour appréhender différemment ces questions, Simona Tersigni (2001) nous propose de considérer certaines pratiques comme des éléments en jeu entre les différents groupes que constituent :

- d'une part, la société d'accueil, empreinte de regard colonial, centrée sur la question de l'oppression des femmes, en faisant une caractéristique essentielle de la « maghrébinité »,
- et le groupe des migrant-e-s et issu-e-s des migrations qui retourne en stigmat positif la « pureté originelle » de ses femmes.

La notion d'honneur et de virginité est donc utilisée de part et d'autre dans le contexte français et constitue le résultat du post-colonialisme qui se joue de nos jours dans les relations inter-ethniques.

Les femmes seraient donc instrumentalisées par les hommes de leur famille et plus largement par ceux de leur « communauté » afin de préserver leur statut dans la société d'accueil, qui par ailleurs fait peser sur eux un soupçon permanent, celui d'être « immigré ».

C'est tout le problème de l'identité sociale de l'immigré qui est ici soulevé. Abdelmalek Sayad (1999, 2000) a bien analysé cette culpabilité de l'« être-immigré », coupable d'avoir abandonné son pays, mais aussi coupable dans la société d'accueil de n'être pas assimilé, ni même assimilable « l'immigration pesant de toute sa charge de dépréciation, de disqualification, de stigmatisation sur tous les actes, même les plus ordinaires des immigrés... la présence de l'immigré reste fondamentalement une faute, elle est une présence qui ne saurait avoir sa fin en elle-même et qui, par conséquent, qu'elle soit acceptée ou dénoncée, relèverait d'une constante justification » (Sayad, 1999).

Certains parents, se situant au bas de l'échelle sociale en France, sont alors amenés à concentrer ce qui leur reste de dignité sur le comportement des filles. Ces dernières

sont perçues comme plus susceptibles de mettre en danger ou de bafouer cette dignité, selon leur conception particulière du sens de l'honneur.

Les tentatives des parents immigrés maghrébins pour maintenir un état « séculaire » des relations de parenté et de l'ordre sexué peuvent être envisagées uniquement comme une attitude traditionnelle ou archaïque, d'où l'Islam ne serait pas absent, perpétuation d'un ordre patriarcal à travers des processus d'inculcation et d'intériorisation par les femmes elles-mêmes, au fil des générations.

Mais elles peuvent être lues également, et c'est une hypothèse que nous retenons, comme une réaction de défense contre les risques de disqualification sociale : « Ce n'est pas le fait d'être fille de parents algériens [ou maghrébin par extension, c'est nous qui soulignons] qui explique à lui seul l'obsession de son contrôle et de sa surveillance, mais les conditions de cohabitation et d'existence sociale souvent tissées de violence, faisant virtuellement des filles des moyens, au même titre que la rumeur, pour faire ou défaire la réputation du père et des frères » (Laacher, 1994).

En effet, n'est-il pas temps de comprendre que le comportement de ces jeunes hommes, qui revendiquent leur culture d'origine en prônant « ça ne se fait pas chez nous », pour justifier les attitudes de domination envers les femmes, est la résultante d'un double mouvement de domination, d'une violence en cascades ? Dominés par une société qui les rejette à ses marges, rabaissés par sa violence symbolique, ils deviennent dominants et violents (et là, la violence n'a rien de symbolique, elle est bien réelle) dans leur micro-société.

La bienséance veut des filles soumises ; soumises elles apparaissent pour mieux être elles-mêmes loin des regards. Existe-t-il un décalage entre ce qu'elles donnent à voir chez elles en famille et ce qu'elles sont, en aparté, dans l'intimité, la *privacy* ? L'analyse de leurs relations affectives et/ou sexuelles pourra nous donner des éléments de réponse.

Les rapports sexuels et affectifs

Dans la mosaïque de populations regroupées dans les quartiers, les cultures d'origine restent omniprésentes. Une approche dynamique, où la culture devient une production, constamment réaménagée par le contact et la rencontre avec l'autre, permet de repérer ce qui se joue à un niveau micro-sociologique.

Ces nouveaux espaces tiers sont en redéfinition permanente, ils sont spécifiques à des situations, et se construisent autour de référentiels communs. On assiste à une réinterprétation de la culture d'origine, et à l'émergence d'oppositions autour de certaines valeurs : tabous et pudeur.

Le *haram* (tabou) renvoie au féminin, au-dedans, au secret, à l'intime, à la sexualité. Pour Sonia Dayan-Herzbrun (2000), ce postulat permet de regarder comment se structure la sphère de la sexualité pour les hommes et les femmes : « les femmes doivent protéger des intrusions et des regards l'espace clos qui est le leur, monde de la sexualité et du secret de la vie intime. L'intimité va du reste au-delà des activités sexuelles. Elle porte sur ce qui, de manière générale, ressort au corps et aux activités organiques, et elle s'étend aux sentiments et à l'affectivité. [...] Le code masculin de l'honneur impose de ne pas parler de ses sentiments ou de sa vie sexuelle. »

La culture du secret au féminin : entre tabous et pudeur

On décèle dans les discours des jeunes femmes interrogées une forte prégnance de cette culture du secret, les rapports affectifs et/ou sexuels avec l'autre sexe (on ne parle même pas ici de l'homosexualité, tabou des tabous) demeurant des sujets « intouchables » ou seulement abordables de manière très superficielle.

*Avec mon père, je parle facilement. **Bon pas de petits copains ni rien hein, j'veux dire, ce sujet-là hein, c'est... C'est un sujet tabou, je parle pas... mais j'veux dire avec, j'veux dire avec ma mère, tout ça, je... je suis pas timide. Je parle de tout, mais pas de mes petits copains [...]** Non non. J'en parle avec personne, j'en parle avec des copines. A la limite, avec une copine, j'me sens... même pas avec ma sœur hein, même avec ma sœur, je suis pas... je suis pas très proche.* Linda

*Pourtant, ma sœur, on n'a pas... j'veux dire, elle a 29 ans quoi, on s'entend très très bien, mais **j'suis une personne qui parle pas à ma famille de ma vie, de ma propre vie en fait. Même des... Voilà. Tout ce qui est vraiment personnel, tout ce qu'on va dire petit copain, ou amitié même, pourtant c'est des choses simples et y'a rien du tout quoi, mais j'sais pas quoi, je parle pas, je parle pas.** [...]* ma famille... je parle, je rigole avec tout le monde et tout mais, **des choses intimes, non, je peux pas.** Nadia

*Non, on n'en parle pas. Chacun, il cherche de son côté. Avec ma sœur, par exemple, on en parle sans en parler quoi, on en parle vite fait, c'est pas un sujet non plus... enfin j'veux dire, on n'en parle pas tous les jours. C'était moi qui osais pas aller lui demander quoi, c'est moi qui osais pas trop. Sinon, j'aurais pu ouais. Elle m'aurait répondu, même ma mère hein. Mais j'avais pas ce... **c'est tabou, en fait.** J'avais pas cette démarche. J'sais pas, j'préfèrais aller chercher dans mes livres, même quand j'comprendais rien, je fermais le livre et pis, je laissais quoi... Ou alors avec les copines. Leïla*

***La sexualité, on n'en parle jamais, c'est une honte chez nous.** [...] Tout ce qui est aujourd'hui chez moi tabou, c'est-à-dire qui concerne la sexualité, les rapports sentimentaux, tout ça [...] je déteste parler de ma relation intime, je déteste, j'en parle pas, j'en parle jamais, je trouve ça intime, c'est un sujet personnel. Rachida*

***J'en parle pas. A personne. Je garde tout pour moi.** Assia*

Une pudeur qui s'étend au rapport au corps, à l'intime :

***Je suis très pudique.** K., à peine il me voit le bout de mes bras... Il m'a vue nue mais, vraiment, par accident, à l'arrache... **Jamais je me promène à poil devant lui, normal. Même lui, c'est pareil.** Rachida*

La culture du secret devient alors un mur de silence qui pèse ensuite sur tous les actes de la vie publique de certaines jeunes filles, au-delà des relations sentimentales :

*Les « gadjos » (garçons), c'est vraiment un sujet que je peux pas aborder parce que, c'est impossible. Avec mes parents, même avec mes sœurs, j'essaie même pas de parler, de dire ouais j'ai un copain ou... Vraiment pas [...] Je parle pas chez moi, on pourrait dire que je suis vraiment double-face, vraiment, quand je suis chez moi, je parle à personne [...] **J'ai jamais parlé de ce que je faisais dehors.** Nawal.*

Dans la famille, microsociété où se reproduit le modèle, le système hérité de la société d'origine, ces thèmes ne sont pas abordés, du moins pas de façon spontanée ou alors de manière détournée. Le cercle familial reste marqué du sceau de la pudeur, la gêne, la honte, état d'esprit qui connaît des variations sur une échelle d'intensité.

*Je communique beaucoup avec ma mère. Enfin je parle beaucoup avec ma mère, je me confie aussi beaucoup à ma mère, comme j'suis la seule fille quoi, je discute avec mes parents, tout ça. Avec mes frères, aussi. **Mais je confie pas mes... relations amoureuses, à mes frères quoi. Ma mère, elle me met en garde. Enfin, faut dire que je lui parle pas de tout donc voilà.** Mais non,*

ça va, elle est pas trop réticente, elle me comprend. Et tu en parles qu'à ta mère ? Ouais à ma cousine aussi. Et à des personnes en qui j'ai confiance.
Hakima

Un autre procédé est l'usage de la plaisanterie. Lorsque le cercle est fermé aux personnes de l'autre sexe et que l'on se retrouve entre femmes, tout le monde participe sans que les jeunes filles n'aient à rougir, n'aient à s'exclure, ni à se taire. Dans cet échange, l'imagination de chacune permet la surenchère par rapport aux autres sans que cela ne soit perçu comme un signe d'« expérience » et donc de violation de l'interdit pour les célibataires, sachant qu'en général, les plus âgées doivent et arrivent à avoir le dernier mot.

Deux explications à cette « victoire » : la première concerne le manque d'expérience, la pureté des plus jeunes, position que l'on attend d'elles et qu'elles confirment implicitement, par leur silence. La seconde peut s'expliquer par cette pudeur, cette gêne des plus jeunes qui n'osent pas parler.

Elles dissimulent leurs connaissances et entrent dans le jeu qui veut qu'elles soient inexpérimentées, que ce soit en faits concrets, ou en pensées. C'est le mythe de la femme « pure » qu'elles entretiennent, même si les mères et les plus âgées ne sont pas dupes.

Parler avec ma mère, ouais, mais je me vois mal parler de sexe avec mon père. C'est pas un tabou, c'est du respect. Je respecte. [...] Ma mère, elle nous en parle des fois, même avec mes tantes des fois, de ce côté-là... Vous parlez de préservatif tout ça ? Non parce que si je parle de préservatif, ma mère elle va me dire « si tu parles de préservatif, ça veut dire que... » Chez nous, la sexualité, ça va avec le mariage donc par rapport à ça, on en parle pas mais sinon... Moi ma tante, quand elle voit des films X, elle m'en parle, mais c'est un délire [...] mais quand c'est sérieux, c'est lié au mariage. Dounia

Avec les sœurs, la mère, voire les tantes, les cousines... en fonction des personnalités de chacune, des éducations reçues/données, du poids de la tradition, de la communication au sein de la famille, les sujets « brûlants » sont plus ou moins abordés :

Même avec mes grandes sœurs pareil, à la limite, parler de ma sœur, de sa vie de couple à elle, parce qu'elle est mariée, mais que moi je lui raconte ouais, voilà, j'ai couché avec tel mec, j'ai fait l'amour avec lui... Sabrina

Alors avec mes sœurs, bon avec mes parents, y a beaucoup de sujets tabous, sexualité, garçons, tout ce qui est l'interdit en quelque sorte, on n'en parle pas. Avec mes sœurs, on va parler de la voisine qu'est tombée enceinte, tu vois, on va parler de la sœur qui couche avec le copain par exemple. Vous parlez des autres mais pas de ce que vous vivez vous ? Voilà. Samia

Quant aux personnes de l'autre sexe, en général, la question n'est même pas abordée, sauf cas exceptionnels. Il arrive dans certains cas que la personne la plus propice pour échanger soit un homme, phénomène qui pour la plupart des filles n'est même pas envisageable. Cela révèle, si besoin est, la diversité du groupe – autant celui des filles que des garçons – la diversité du quartier et la possibilité de rapports entre hommes et femmes.

Non, on parle pas de sexualité (chez moi). C'est avec X, un adulte de mon quartier, c'est on pourrait dire comme un confident, on parle de tout ensemble, y a pas de tabous, il me raconte tout, je lui raconte tout, quand il a des problèmes, quand on a des moments heureux, malheureux, on se raconte tout. Nawal

D'autres garçons peuvent aussi entrer en scène :

Des confidents mecs ? Mon copain et mon cousin. Samia

Dans ces circonstances, il naît une relation de complicité au même titre qu'une complicité avec d'autres filles pourrait s'installer. Ici, la relation devient asexuée, ou ce sont les différences sexuelles et donc les comportements qui s'y rattachent qui sont mis en avant pour que chacun-e puisse comprendre les états d'esprit de l'autre sexe.

Cependant, les confidences restent plus aisées avec les copines pour la grande majorité des filles :

Oh, à mes copines... on parle de tout normal, ouais, elles, elles font pareil, elles me racontent leurs histoires, moi je raconte, tu vois, c'est vraiment un échange assez libre quoi. Sophia

Maintenant si j'ai envie de parler de sexualité à ma sœur, [...] par exemple elle s'est mariée, je peux pas lui demander comment ça se passe au lit avec son mec, alors que je pourrais le demander à une copine, y a toujours des sujets qui restent un peu tabous. Dalila

Non, j'me confie à mes amies, je leur fais confiance, ce sont mes amies. Nadia

La peur inconsciente d'être jugée opère un blocage entre personnes de même sang. Malgré une entente parfaite, la pudeur – résultat de l'éducation commune reçue – freine les confessions. Paradoxalement, les liens de sororité qui lient les personnes dans la vie de tous les jours les éloignent en ce qui concerne les questions intimes :

Non, on en a jamais parlé, entre sœurs, avec mes parents, c'est même pas la peine d'y penser, on n'en parle pas du tout. Je vais plus en parler avec des copines d'enfance, des collègues de boulot, ou à mon ami que à ma sœur. Non, c'est des trucs de la pudeur [...] la peur peut-être que j'ai en me disant elle fait pas la même chose que moi, alors que je suis persuadée qu'elle fait la même chose que moi. Samia

Oui on était proches, mais en même temps on se racontait pas, on se racontait pas ce qu'on faisait, nos vies ou, enfin comme deux sœurs adolescentes, j'avais à l'école, j'ai les copains, très très peu... on était quand même, chacune vivait son truc. J'avais dire la complicité elle y était dans le fait de pas révéler aux parents ce qu'on vivait, mais entre nous... Malika

Certaines se trouvent des substituts pour pouvoir mettre des mots sur leur vécu, le besoin de parler est trop important :

J'en parle avec ma vitre, je me mettais devant la vitre et j'en parlais à moi-même. Sophia

En famille, le tabou de la sexualité, du sexe, des rapports avec les garçons reste présent, si ce n'est omniprésent, chez ces filles. La découverte de la sexualité est un processus commun à tous les enfants et adolescents, mais la découverte progressive de son corps, puis du corps de l'autre, est limitée par les tabous opérants dans l'espace familial, qui se sont fixés dans le processus migratoire. La différenciation volontairement entretenue entre la socialisation masculine et féminine, par une séparation sexuée des rôles, des places, des tâches, est exacerbée par le poids de l'enfermement communautaire, mais surtout par l'organisation de l'espace.

Mais au sein de la famille les garçons ne sont pas en reste. Cette pression liée à la question de la préservation de l'honneur s'exerce également sur eux et les injonctions familiales, notamment en ce qui concerne le mariage et les choix de vie, pèsent aussi sur les hommes. Si les filles ne parlent de leur copain que lorsque c'est jugé « sérieux », lorsqu'il est devenu un prétendant officiel, il en est de même pour les garçons :

L'orgueil viril... ouais, du Maghrébin, attention, on a jamais présenté chez nous, moi je connais des gens qui ont présenté leur copain, leur copine, ben voilà, c'est mon copain, c'est ma copine, tous des petits copains ados ou pré-adoslescents... C'est rien quoi, nous si tu présentes une personne, ça va être le père ou la mère de tes enfants, il n'y a pas trente six solutions, c'est clair... Tu ne présentes pas une meuf si c'est pas la mère de tes enfants... c'est la dernière, la première, c'est la dernière... c'est pas un bordel, je veux dire, bien sur que ce n'est pas un bordel pour ceux qui présentent leur conjoint ou leur conjointe, on est d'accord, mais chez eux ils vont dire, le père de famille maghrébin te dira c'est pas le bordel ici, on est pas dans un souk, tu n'amènes pas une fille tous les samedis, y'a pas trente six solutions.
Hichem

Incontestablement, les garçons bénéficient d'une marge de manœuvre assez large en ce qui concerne leur vie affective et sexuelle, surtout si on compare leur situation à

celle de leurs homologues féminins. Il n'empêche que certaines règles sont applicables et incontournables pour tout le monde, quel que soit le sexe.

Des pratiques sexuelles sous le sceau du silence

Le contexte général, la société, l'âge et les désirs propres à chacun-e constituent autant de facteurs explicatifs à l'existence d'une vie affective voire sexuelle active. Chez les jeunes, les relations avec l'autre sexe, les rapports de séduction constituent une constante. Cependant, elle reste source de fragilité, d'éventuels problèmes dans la mesure où les convenances (amalgame de religion, de tradition, culture, valeurs machistes et/ou patriarcales) prescrivent une absence totale de rapports intimes entre les sexes. L'analyse des discours, souvent contradictoires, révèle un décalage entre la théorie et les pratiques.

A l'exception d'une fille, toutes ont déjà eu – au moins une fois – un petit copain. Selon l'âge, le nombre et la durée des relations varient.

Une rupture est à noter en ce qui concerne la précocité du passage à l'acte. La première étape est dépassée de plus en plus tôt. Pour les plus âgées, le premier flirt s'est fait à dix-huit voire vingt ans. Pour les plus jeunes, ce passage est vite balayé : à treize, ou même dix ans. *Les jeunes brûlent les étapes*, dit Nadia.

Elles s'ouvrent ainsi la voie d'autres jeux sexuels même si la virginité est préservée. L'imagination et/ou l'expérience permettent de mettre en place des pratiques parallèles.

Sinon, on est allé loin quand même, tu vois on se connaît, on connaît nos corps, y a pas de pénétration, voilà, on fait des trucs quand même ensemble... La sodomie, j'ai refusé des milliards de fois... Le corps à corps, tout nus, des caresses vaginales... Rachida

En gros, j'ai masturbé mon copain [...] après, y a eu des frottis-frottas, des caresses. Sophia

Les pratiques sexuelles sont présentes, même si les jeunes filles ne considèrent pas cela comme des rapports sexuels. On retrouve à la fois une définition étroite de la sexualité, réduite à la pénétration (Tabet, 2002¹³), et une difficulté à « nommer leurs pratiques sexuelles » (Bozon, 1999).

Je faisais des petits trucs, on va dire les préliminaires, des caresses et tout ça. Je vais pas te faire en détail. Sabrina

¹³ « La possibilité d'exprimer son propre désir fait défaut, mais plus encore la possibilité de le connaître, de l'élaborer, de l'imaginer. Jointes aux autres facteurs déterminants que sont la violence, la subordination et la dépendance, des entraves et des interdits empêchent, pour les femmes, la connaissance de leur propre corps, l'expérimentation et l'imagination de leur propre sexualité, et produisent une définition extrêmement réduite de la sexualité. La sexualité c'est "l'acte sexuel", c'est-à-dire le coït *tout court*, hors de quoi il semble qu'il n'y ait pas de sexualité. »

On se touchait, des petits bisous, des câlins, mais rien d'autre. Ça va pas plus loin, faut leur faire comprendre que c'est pas possible et ils comprennent bien ça. Nawal

On éteint la lumière. On est dans le noir et à ce moment-là, il peut y avoir...
Dalila

Quant à la dernière catégorie, elle concerne les filles qui ont été « jusqu'au bout », qui l'ont « déjà fait ». Cela concerne un tiers de notre échantillon. Dans tous les témoignages recueillis, on entend que c'était « *par amour* » :

Mon premier rapport sexuel, j'l'ai eu à seize ans [...] En fait, au début, j'crois que j'étais amoureuse de lui, et je me suis aperçue qu'en fait, c'était pas d'amour, c'était... il était beau, voilà, il était beau, je fantasmais dessus quoi [...] Il était plus âgé que moi, moi j'avais seize ans, lui il avait vingt-deux ans, vingt-trois ans, à l'époque. Mais en fait, c'était la première fois et en fait, voilà quoi, j'sais pas, dans ma tête j'm'étais pas imaginé comme ça. Fatima

C'est allé jusqu'à la fin, j'l'ai déjà fait [...] on s'est pas contrôlés. Sabrina

Ça m'est déjà arrivé [...] Je suis restée longtemps avec. J'ai appris à le connaître [...] ça faisait un an quand même que j'étais avec lui. Assia

La « perte » de la virginité est assumée. Les conséquences ont été, au préalable ou par la suite, envisagées.

C'est moi qui ai le déshonneur de la famille mais bon, personnellement, je m'en fous, c'est ma vie. Sabrina

En revanche, cela ne signifie pas qu'elles l'affichent, la réserve est de rigueur. Nous sommes dans **la culture du secret, où tout ce qui n'est pas visible n'a pas d'existence « officielle »**.

Il ne faut pas oublier que la vie dans le quartier suppose de se plier à certaines règles dont celle du respect – au moins en apparence – de la préservation de l'honneur de la famille. La divulgation du secret se heurterait à une barrière invisible, barrière qui protège les concerné-e-s et/ou leur famille. Mais, plus de la moitié des jeunes femmes rencontrées ont une vie sexuelle active (avec ou sans pénétration), même si elle n'est pas verbalisée, la sexualité existe de manière souterraine.

*Mais en fait j'ai pas couché avec une Maghrébine. Mais voilà, **on ne va pas dire que j'ai rien fait avec une Maghrébine... Oui, sodomie, fellation, fellation, mais devant c'est pas possible**, pour des causes qu'on sait tous hein, les parents etc, le mariage, la virginité.* Nabil

Il faudrait pouvoir observer ce que provoque chez ces jeunes femmes cette sexualité vécue dans la culpabilité, de manière parfois « honteuse », expériences quasiment jamais partagées, tant il apparaît que **pour les filles, c'est la loi du silence qui caractérise la loi du quartier en matière de sexualité**, et que l'essentiel du langage féminin sur la sexualité est fait de silences.

On peut à présent se demander ce qu'il en est de la sexualité des garçons. La loi du silence vaut-elle également pour eux ? Que traduit leur langage quant aux domaines affectif et sexuel ? Comment se déroule leur apprentissage ?

Au cœur des quartiers populaires, un segment particulier de la « maison-des-hommes », lieu d'apprentissage de la sexualité au masculin ?

A l'opposé de ce que racontent les filles, et contrairement aux préceptes et au code de l'honneur qui prévalent dans les pays du Maghreb selon lesquels la sexualité ne doit pas être nommée, les garçons disent leur sexualité, leurs expériences, sans difficulté.

Le premier élément significatif concerne une socialisation sexuelle avant la puberté dans la pornographie, et très souvent de manière collective. L'ensemble des jeunes hommes nous l'ont relaté :

*Bien sur, nous c'était de toute façon, quand **on avait dix, onze, douze ans, il y avait des ados de quinze, seize, dix-sept ans, avec qui on regardait des films de cul, il y avait des livres pornographiques dans les caves, on mettait des canapés comme ça, on investissait, on achetait à « Tout en Troc », à deux cent ou trois cent balles, on mettait une petite TV toute cassée... dans des caves, dans les coursives aux cinquième et septième étages, on avait des caves, mais bien installées, le truc classe, TV, tranquille quoi... Bon on prenait des cassettes de cul, et des livres pornographiques et on feuilletait ça normal hein... Tout le monde feuilletait son livre, tout le monde regardait, on échangeait les livres... On comparait les seins de telles ou telles femmes, on disait qu'est-ce qu'elle est bonne, j'aimerais bien me la taper.** Hichem*

***Pour des mecs leurs références c'est les films pornos. Je sais de quoi tu parles je prête mon appartement à des jeunes ; ils savent même pas où est le clitoris, ils connaissent pas les femmes c'est un terrain inconnu ; c'est moi qui leur apprends des fois aux gamins.** Malik*

***Les films de cul, ça par contre ouais j'en ai vu, j'en ai vus assez jeune quoi, je devais avoir douze ans quoi... Ouais la première fois, je devais avoir douze ans, et j'en ai vu chaque fois que c'était des trucs, c'était des réunions de groupe.** Pascal*

On achetait du matos pour mater des films de cul, ça arrivait quand chacun chez soi quand y'avait personne, l'après-midi ou le soir, on allait, on essayait de voir une K7, on allait la regarder quoi, et après celui qu'avait Canal Plus les premiers samedis du mois, on regardait. Nabil

Si pour les filles, la sexualité se vit de manière cachée et souterraine, bien entendu les garçons partagent cette contrainte. Cet extrait est révélateur de la difficulté à vivre sa sexualité, simplement :

C'est vrai qu'avec les Maghrébines, le problème c'est que quand on sortait, on faisait ça dans des voitures, dans les hôtels Ibis, Formule Un. Elles doivent rentrer chez elles à onze heures ou minuit, donc on prenait la chambre d'hôtel à midi... et on la relâchait qu'à minuit, en fait on couchait vers dix-sept ou dix-huit heures. Moi j'ai jamais eu de relations sexuelles à deux, trois, quatre heures du matin, comme tous les couples quoi, je veux dire... **on faisait ça à midi nous, tu imagines ? Parce que les filles devaient rentrer à vingt et une heures ou vingt-deux heures maximum...** Et c'est avec la française justement, la seule dans ma vie justement, avec qui j'ai vraiment appris le sexe... les fellations et des trucs de fou hein. Hichem

Enfin, la découverte sexuelle, l'initiation et les pratiques vont se dérouler de manière individuelle, mais parfois aussi collective :

C'est clair, personnellement je me suis dépuclé sur une meuf comme ça, j'avais peut-être, on va dire seize ans, et en plus, ce n'était même pas par devant, mais par derrière, t'imagines...voilà, (rires) tu imagines quoi ? Non, je ne sais pas si c'est sexuel, d'abord c'était une fellation, et après c'était une sodomie. Et là il y avait beaucoup de monde, vous étiez combien ? **Dans le bloc ? Une dizaine.** Hichem

Le partage de secrets entre hommes, de conseils pour séduire ou plus trivialement s'appropriier des femmes, fait partie de leur socialisation sexuelle. Les filles deviennent alors un objet d'échanges entre garçons :

C'était vachement imagé quoi, c'était bien narré on va dire, avec des détails, des détails croustillants quoi. Et ça je pense que ça m'a apporté peut-être de me dire putain ouais il a fait ça, moi j'ai pas essayé ça, je vais essayer quoi. Ou c'était, ouais j'l'ai ferrée en lui racontant tel ou tel pipeau, ou tel ou tel baratin, ou telle ou telle histoire, tu vois, moi je vais faire pareil, on va voir, peut-être que ça va marcher j'sais pas tu vois, des trucs comme ça [...] Quand c'étaient des histoires d'un soir ou des plans juste pour... on va dire me vider, là c'était ouais c'était comme ça. Elle est trop bonne, vas-y si tu veux je te file son numéro, t'embrayes dessus après, y'a peut-être moyen, j'sais pas elle est tranquille comme fille, voilà quoi. Ça se passait comme ça quoi. Ca se passe, ça se passe encore toujours comme ça. Pascal

Les entretiens avec les garçons nous ont confirmé l'idée que cette « maison-des-hommes » devient l'unique lieu d'apprentissage :

Les enfants dans les cités ne peuvent pas parler de sexe avec leurs parents, alors ils vont apprendre la sexualité par les films de cul ou les magazines. Donc la première chose qui vient à la tête, c'est tout pour lui et il pense pas à la fille.
Rachid

Cependant, n'y reçoivent-ils que des idées reçues ? Arrivent-ils à se forger une représentation de la sexualité qui n'a rien à voir avec l'imagerie pornographique ?

Certes, de nombreux garçons reproduisent la dichotomie du couple « mère/putain » dans leur sexualité :

*Sexuellement, franchement, moi je vais te dire... **il y a des choses pour moi qui à mes yeux sont inadmissibles... Par rapport à la mère de mes enfants je parle... Jamais de ma vie, je ne ferais de sodomie à ma femme, ou elle me fera une fellation, ou un cunnilingus, ou je sais pas quoi... Voilà, le « 69 » je le ferai jamais avec ma femme, la fellation ma femme ne me la fera jamais, et je lui en ai parlé... Et jamais je ne sodomiserai ma femme... Jamais... parce que je trouve que c'est bestial, et que je vois mal ma femme, l'abaisser pour qu'elle me suce... Alors que ce sera la mère de mes enfants et que tous les matins qu'elle ira embrasser mes enfants sur la bouche ou sur la joue alors qu'elle me fait des fellations... c'est psychologique en fait, c'est psychique en fait... c'est vrai qu'on est propre, la relation sexuelle un moment donné, inconsciemment des fois, je vais te dire, quand tu fais l'amour des fois, inconsciemment, il y a des choses que tu commences à faire, et tu te dis « oh bobobo », qu'est ce que je suis en train de faire là... il va falloir qu'on se calme... Parce qu'on devient des bêtes sexuellement... On sait même plus ce qu'on fait tellement on est dans l'extase quoi... Mais bon c'est vrai qu'après, on cadre, **on n'a pas une bite à la place du cerveau.** On peut faire plein de choses dans une relation sexuelle autre que de prendre une femme par-derrière quoi... Après, la sodomie, je trouve ça... et je l'ai fait pourtant, je l'ai fait à des filles, mais je me vois mal faire ça à ma femme... c'est pas pareil.*** Hichem

Pour autant, les catégories ne sont pas totalement imperméables, et c'est aussi dans les interstices, qu'on peut découvrir les nouvelles mises en forme que s'inventent les jeunes hommes au quotidien pour échapper à l'injonction viriliste qui les menace. Cela se traduit par une prise de distance, de recul, sur cette forme de sexualité :

La pornographie c'est pas, c'est pas la réalité** quoi, tu vois, quand tu vois, quand tu vois les films de cul la difficulté, c'est quand tu vois les films de cul, tu vois, **c'est des films qui sont faits par des hommes, par des hommes**, c'est, c'est des professionnels, tu vois, du sexe [...] Surtout dans la façon qu'elles crient et tout ça, **c'est vraiment pas dans la réalité quoi, comme elles crient dans les films de cul, une fille quand on fait l'amour avec elle, elle crie pas

comme ça quoi, sinon elle veut tourner un film de cul, c'est pas, elles crient pas comme ça. Mais bon, ça c'est quand on est jeunes, quand on grandit on sait que c'est de la fiction les films de cul. Nabil

Cependant, nous savons que le mode d'exercice traditionnel de la sexualité masculine découpe les corps des femmes en bouts, et, en même temps isole les hommes de leurs affects dans le désir sexuel (Welzer-Lang, 1994).

Cette dernière est constitutive de la virilité, aussi les garçons divisent les femmes en deux groupes : celles avec qui ils vivent, et les femmes (qu'ils aiment ou pas) affectées à la sexualité. Si la sexualité se manifeste « comme une machine ventriloque » (Godelier, 1995) elle apparaît bien ici comme une projection des représentations individuelles et collectives des rapports sociaux qui légitiment et organisent le social.

Le mariage et la vision du couple : entre continuité et rupture

Le moment du mariage et plus largement celui de l'affirmation d'une sexualité, est un événement important dans la famille car c'est à ce moment-là que les enfants doivent se positionner face à la tradition et à la lignée familiale, opérer un choix entre continuité ou rupture.

Face à la question matrimoniale, les filles, plus que les garçons, sont partagées entre, d'une part leurs espoirs d'un mariage dont l'amour serait le pôle central, du type « amour-fusion », et d'autre part, leur fidélité à des valeurs familiales intériorisées.

Ces deux pôles, intérêt amoureux et raison matrimoniale, deviennent essentiels dans le rapport de forces qui se joue autour du mariage.

Un mariage d'amour parce que tous les mariages arrangés, ça dure jamais [...] oui mais bon, à l'époque du XVIII^e siècle, de nos parents, faut arrêter, on est en 2003 quand même, évoluons, aimons. Sophia

*Mon père... j'veux dire, il a marié 2 filles, il les a mariées d'une façon que lui, dans sa tête, c'était bien. **Dans sa tête, j'veux dire, mais mon père y'a plein de choses qu'il savait pas**, j'veux dire pour ma sœur, attends dans sa tête, presque si il se disait bah ils se sont pas vus, il est venu la demander en mariage et c'est tout, t'sais. **Mais il croit à son truc hein, donc il est à fond dans son petit nuage, il est à fond. Donc on le laisse, t'sais [...]** Et je suis la seule à qui le mariage, vraiment, ça lui dit rien pour l'instant. **J'veux dire, ça... J'suis la seule.** J'sais que mes sœurs, j'veux dire, elles ont pas pensé à travailler, à vingt et un ans, elles se seront mariées, j'veux dire à mon âge.* Linda

Aucune des personnes interrogées n'est mariée. Cependant, elles ont presque toutes à l'esprit (seules deux d'entre elles ne songent pas au mariage) l'ambition de se marier dans un avenir plus ou moins lointain.

Mais s'agit-il de mariages d'amour ? arrangés ? contraints ? forcés ?

Dans l'évocation du mariage, la contrainte reste présente, la pression familiale continue à s'exercer, mais là encore on remarque des adaptations, des résistances de la part des jeunes filles, et parfois une évolution parentale :

*C'est vrai, faut le dire, **moi j'connais des filles qui ont qu'une idée en tête, c'est se marier pour sortir du carcan familial, j'en connais plus d'une, ça existe hein. Elles sont folles... Bah ouais, accepter de se faire violer [...]** Je sais pas, c'est là où quand même, **tu te dis que nos parents ils nous inculqué de ces choses, j'sais pas quoi parce que, j'sais pas, que ton père il accepte... tu vois, j'sais pas au bled comment ils le vivent mais en France, faut pas oublier que nous, on est en France, nous on a grandi comme des***

*françaises, tu vois, on a pas grandi comme des arabes du bled eh, faut pas dire le contraire eh, on a grandi en embrassant les garçons, en fumant des cigarettes, on a grandi en regardant des cafés pleins de filles et de garçons mélangés, on n'a pas grandi comme là-bas. Et quand tu vas expliquer à une fille, à une **filles qu'est partagée bon entre la question maghrébine de naissance, et la mentalité de française, que demain il faut qu'elle se marie avec untel** parce qu'il est venu la demander en mariage, **j'sais pas comment la fille elle peut accepter**. Franchement je sais pas, parce que quand même avec ceux... qu'ont grandi autour de nous, **on voit très bien que c'est pas ça se marier, c'est pas l'amour tu vois, et quelque part ça veut dire que... ça veut dire que tellement t'as de pressions familiales autour de toi que...***
Fatima

*Bah sur les questions notamment de mariage. Euh... j'sais qu'à un moment donné euh, **j'crois que cette question de mariage à un moment donné, je me suis dit, bon bah, je vais pas y réchapper**, c'était... et puis à un moment donné je me suis dit, une fois ma mère, avait des amis en Algérie qu'elle a fait venir chez moi, avec un jeune homme qui est arrivé et c'était, alors c'était un garçon très gentil, très... et puis **j'disais à ma mère mais j'ai pas envie, je ne veux pas, quoi. Et puis elle me disait, mais, et c'est là où tu vois l'évolution, t'es pas obligée, tu finis tes études, c'est quand tu veux**.* Malika

Si chacune des filles en a sa propre vision, elles se projettent presque toutes dans un mariage où l'amour aura sa place, où la maternité leur permettra de s'accomplir :

Je conçois pas, à quoi ça sert de se marier si t'as pas de gosses ? C'est le fruit de l'amour [...] J'ai envie d'avoir mon gosse, qu'il me dise maman. Dalila

Avoir des enfants reste une volonté partagée par la quasi majorité des filles. Cela s'explique éventuellement par leur propre vécu :

C'est bien les familles nombreuses, pourvu qu'ils partent pas tous en vrille.
Samia

Avant de se marier, il est pourtant une étape incontournable : trouver le partenaire idéal. Faisons donc un détour par la vision du couple chez ces jeunes.

La vision du couple

Dans leur vision du couple et du/de la partenaire, garçons et filles nous donnent à voir des schémas assez contradictoires.

Pour les filles, on oscille entre un modèle idéal « d'homme pourvoyeur », un homme dominant libéral qui conserve pourtant des résidus du modèle patriarcal :

Qui éduque les gamins, qui impose un certain mode de vie, c'est la mère, ouais l'homme il est là, il amène le budget. C'est le soutien de famille, et elle c'est l'éducation, c'est tout. Samia

Et une tendance assez marquée pour des garçons « machos », détenteurs des signes de leurs capacités à être « un homme » :

Mon idéal c'est ça quoi, à partir du moment où il est gentil, tendre et attentionné, voilà, un peu macho, un peu macho... Un peu macho, mais sans que ce soit, sans que ce soit... Voilà, dévalorisant, sans que ce soit, quand je dis un peu macho, c'est qu'il faut qu'il ait un peu du caractère en fait, que ce soit un homme quoi, c'est tout. Karima

Mon type idéal, je le verrais hors quartier, mais qu'il ait vécu dans un quartier. Par contre qu'il ait pas la mentalité des « darons » [parents] ; ouais tu sors pas, qu'il fasse pas souffrir mes filles, ça c'est le mec idéal, faut pas rêver. Bien sûr, qu'il me tape jamais, ça c'est clair. Qu'il me respecte, doux avec moi, mais qu'il ait son caractère, qu'il garde sa personnalité parce que je suis de nature autoritaire, et je veux qu'il se laisse pas faire, voilà. C'est bizarre mais c'est comme ça. Rachida

Je préfère les hommes qui sont légèrement, je dis bien légèrement machos [rires] Un peu, juste un peu. J'aime pas les mecs efféminés, je l'ai toujours dit je déteste ça, c'est vrai quoi merde, faut pas se voiler la face hein, j'aime quoi les hommes qui sont bien virils, virils, attentifs, tendres. Laura

On sera toujours complémentaires et pas égaux [...] quand j'ai un mec, que ce soit un mec, sentir cette protection, ce côté sécurisant. Je me fais homo sinon. Dalila

Elles montrent aussi un intérêt marqué pour des signes extérieurs de richesse :

Parce qu'il a du matériel et si lui aussi, par exemple s'il est bien habillé, il a une belle voiture, il est mignon, normal, même s'il est pas beaucoup beau, c'est plutôt comment il est, matériel. Et s'il est gentil, s'il est je ne sais pas moi, s'il est serviable ? Non. Tu t'en fous ? Ouais, je m'en fous. Sonia

Ces jeunes femmes reproduisent une représentation du couple « bicatégorisé », c'est à dire l'existence conjointe d'un pôle masculin et d'un pôle féminin. Cette « bicatégorisation » est dans le couple la marque de la division sexuée du travail. A la figure de la femme gardienne de l'intimité, chargée de l'entretien de l'espace domestique, répond celle de l'homme « pourvoyeur » des ressources par son travail salarié, absent ou exclu de l'espace domestique, affirmant son pouvoir de défenseur du foyer dans les échanges avec l'extérieur.

L'homme « pourvoyeur » apporte une certaine sécurité économique et culturelle, qui peut être perçue par certaines comme un privilège, assurant des bénéfices – un homme fort, qui assure et qui rassure – qu'elles souhaitent conserver, même s'ils prennent leurs sources dans la domination.

A *contrario*, certaines affichent une revendication très affirmée d'égalité de droits et d'autonomie :

*Je me suis rendue compte que ça me faisait retomber dans des, comment on dit, dans des rôles, dans un truc conjugal, où moi en tant que femme je prends des places que je ne veux pas et puis, pareil avec l'homme, enfin, et finalement je, on s'est rendu compte, enfin, moi avec cette expérience-là, je me suis rendue compte que j'arrive mieux, que je **me laisse moins empiéter par l'autre, et que j'arrive moi notamment à plus dire qui je suis, à poser mes désirs tels qu'ils sont [...] j'veux dire avec un macho donc moi ça me fait aller dans une place, j'veux dire, à la con.** Malika*

Ce qui est alors remis en question c'est la domination masculine, parfois même tout simplement refusée :

***Je peux l'aimer, je me laisse pas faire [...] Je me rabaisse jamais devant un homme et ça, ça sera toujours comme ça, la fierté.** Louisa*

***R., il est un peu trop t'es ma femme, tu fais pas ci, moi ça me convient pas, donc ça nous met en conflit enfin, tout le temps, donc... Ouais, un peu macho ouais... Ouais voilà, donc j'aime pas trop ça moi... Non, pas fais pas ci fais pas ça, au début, ça, il a essayé, il a vu que ça marchait pas, il s'est dit vaut mieux lâcher l'affaire parce qu'on va jamais s'en sortir quoi.** Fatima*

Y compris dans sa dimension économique, lorsqu'il s'agit de payer :

*Euh, moi, alors, **quand je suis avec mon petit copain, j'aime pas quand il paye tout.** Moi j'aime bien faire comme ça mais lui il veut pas donc chaque fois y'a des histoires, on s'embrouille tout le temps, parce que moi j'aime pas, **ça fait la fille qui est... Voilà, elle est entretenue par son type, alors la plupart du temps quand il me dit oui on va au cinéma, au resto, ou on va ci ou ça, ou n'importe, je lui dis non non non, on n'y va pas, on va s'asseoir dans un parc tranquillement et on fait rien [...] mais il comprend pas pourquoi et moi je... surtout que c'est, c'est bizarre, je sais pas s'il a eu que des meufs qui, qui il leur payait tout, moi j'aime pas.** Karima*

Le modèle différencié de l'homme pourvoyeur et de la femme assignée au travail domestique est souvent associé aux milieux populaires, mais l'indifférenciation caractéristique des classes moyennes tend à se diffuser plus largement. On constate ici aussi un rapport différent à la distribution des tâches et des rôles.

Avec mon mari, on fera tout ensemble, le ménage, les enfants, c'est partagé, c'est à nous deux, ah oui moi à ce sujet-là... s'il ne veut pas faire le ménage, j'essayerais de le faire changer. Pas de dispute mais si on est mariés c'est qu'il doit m'aimer et s'il m'aime, il m'aide. Salima

Moi je veux des enfants ouais, au minimum trois et, travailler, je peux pas rester bloquée, pas femme à la maison, travailler. [...] Si il travaille pas, je pense que ce sera un peu lui qui s'occupera de l'intérieur, mais je l'aiderai, je le laisserai pas tout faire, parce que je voudrais pas que ça soit comme une femme à la maison, c'est pas ça que je veux, non, ce serait plutôt un peu le partage même si je travaille et pas lui. Ouais, le partage. Nawal

La tendance va donc plutôt vers le modèle du partage des tâches malgré une prise de conscience parfois inachevée pour certaines. **Le changement en la matière est donc en marche pour l'ensemble des jeunes filles rencontrées, même si l'égalité ne rentre pas toujours dans leurs systèmes de représentations.**

A la maison, partage des tâches, même si je fais les trois-quart, qu'il en fasse au moins un quart. Carole

J'aimerais bien que mon mari... Qu'il fasse la vaisselle, le repassage, pas pour qu'il m'aide, quoi, ça serait plus pour qu'il... enfin, j'aimerais bien qu'il fasse ça plus par plaisir quoi, pour le faire à deux en fait. Hakima

Il existe un autre impératif pour ces filles : l'activité du partenaire. Quelle que soit sa profession, du moment où il a de l'ambition, des projets, qu'il travaille, qu'il est sérieux, qu'il n'est pas un *crevard* ou un *racillos*, il devient un prétendant potentiel. Au-delà de ces points communs, chacune aspire à un idéal qui lui est propre avec la mise en avant de traits particuliers, comme des qualités humaines mais aussi un capital social :

Qu'il soit sérieux, qu'il respecte, qu'il travaille, qu'il n'ait pas trop la mentalité de nos parents et de mes frères [...] des petites soirées sympathiques. Sophia

Celui avec lequel j'ai cassé, c'était l'homme idéal. Il était dans l'Islam à fond, musulman, il a 22 ans, il est en doctorat, il fait médecine, pour être chirurgien. Nawal

Les caractéristiques physiques, ou vestimentaires, sont bien entendu importantes pour certaines jeunes filles :

Pas Prince Charmant, un mec normal [...] typé maghrébin, typé beau gosse, typé bronzé, typé brun [...] j'sais pas un truc. Sophia

Mon défaut c'est que j'aime bien la manière qu'ils ont de s'habiller les types du quartier. Dounia

Mais, l'attrait physique est également dénoncé comme étant un « piège » à éviter :
Qu'ils me plaisent physiquement. Qu'ils soient grands, charmants [...] Le Prince Charmant ! [...] Après, je vois plus loin que le physique. Rachida

Les beaux gosses, ça m'attire facilement, mais si je vois que dans la tête y a rien, je lâche l'affaire. Assia

Qu'il en ait dans la tête parce-que je me base pas trop sur le physique. Sabrina

En définitive, le modèle type pourrait être résumé dans l'extrait suivant :

Du même milieu que moi, un arabe, « muslim », je m'en fous du milieu, du moment que c'est pas un « crevard », que c'est un travailleur, un acharné, un minimum qu'il se bouge, bien sûr. Je veux pas d'un trafiquant de « shit » chez moi par exemple. Après il peut être éboueur. Samia

Pour les garçons, nous l'avons vu, le schéma millénaire du célèbre couple « maman/putain » se reproduit à l'identique. Troublés par les évolutions concernant les rapports hommes-femmes, ils expriment leur difficulté à dépasser cette vision très normative :

Mais on avait, après à côté, une vie sentimentale et on respectait cette femme, parce qu'elle nous disait, j'ai pas le droit, je ne peux pas, je me prépare pour le jour du mariage, et donc quelque part ça nous faisait plaisir à nous... Voilà une femme qui se respecte et donc on avait des préjugés... bien sûr, il y avait une pute et une sainte. Hichem

Voilà pour moi c'est ça car la femme maghrébine est en mouvement. A notre époque, avec ses paradoxes, de la femme voilée à la femme en minijupe ; mais le mec en face non plus ne sait plus où il en est [...] Il aimerait avoir une femme comme mère Teresa mais qui baise comme l'actrice de films pornos Tabata Cash, il voudrait une femme entre Tabata Cash et mère Teresa : impossible. Ça doit exister mais c'est rarissime. Malik

Par ailleurs, l'insistance des garçons à exiger de leurs futures femmes une conduite irréprochable, à se « respecter » est une manière, disent-ils, de les « protéger ». C'est aussi et surtout une manière de réaffirmer ce rôle de protecteur du foyer, qui exerce son autorité à l'extérieur, sur le territoire qui leur est attribué par la répartition sexuée des espaces.

Nacira Guénif (2002) voit dans cette attitude une tentative pour « leur éviter ce qu'ils subissent eux-mêmes: tentation, mauvaise réputation, destruction » :

Ses parents ne m'ont pas accepté [...] Que c'était des bons à rien, il rentrerait tard le soir, qui fume le shit, qui boit de l'alcool. Alors que je ne suis même pas fumeur de cigarette, ni rien du tout... je ne bois pas d'alcool... Rien... Mais bon tu es étiqueté, catalogué, parce que tu viens du Mirail... Je leur ai prouvé par la suite, qu'ils avaient beaucoup de préjugés. Hichem

Toujours est-il que les démonstrations de force et la « surprotection » sont dès lors doublement justifiées.

L'ensemble des contradictions remarqué dans les discours n'est pas sans conséquence. C'est ainsi que se crée un décalage dans le « marché » de la rencontre, et que de nombreux/ses filles et garçons se retrouvent seul-e-s.

Les garçons qui versent le plus volontiers dans le machisme et se replient sur leur identité *masculine et virile* pour compenser le déficit de perspectives sociales, et le vide de leur vie sentimentale, ne font paradoxalement que l'accroître.

Car, partagées entre le modèle du « macho » qu'elles « espèrent », et les prises de conscience des inégalités que ce modèle peut générer, les filles font de moins en moins confiance aux garçons correspondant à ce schéma, et dont il est bien difficile de tomber amoureux :

Machos, la frime, tout ce que tu vois, en fait ils essaient de se faire passer pour ce qu'ils sont pas en fait tu vois, j'sais pas comment. Ouais non, les mecs en fait, maintenant j'ai plus trop confiance aux mecs maintenant. Sophia

*Donc dans le groupe ils sont tous repêchables, ils ont tous un bon fond mais y'en a deux, à mon avis, c'est pas possible, c'est pas possible [...] y'en a, non, c'est des gamins, y'en a un il sort de prison, ça lui a pas servi, peut-être que je connais mal, [...] moi quand je le vois, que c'est un mec qui sort de prison, et que tout ce qu'il fait de sa journée, c'est boire et rester en bas du bloc, et crier et tout ça, je me dis c'est pas possible, je me dis c'est pas possible, qu'est-ce que ça lui a appris la prison ? Y'en a un autre il est bête, il est bête, pff, il fonce lui, il est trop bête, il est gentil hein, mais il est irrécupérable j'parie. Il faudrait, ces hommes y'a qu'une femme qui peut les récupérer, y'a qu'une femme, faut qu'ils tombent amoureux, pour qu'ils soient récupérables... Beh **déjà faut qu'ils trouvent une femme pour se marier... S'ils trouvent une femme, ouais, il faut vraiment qu'elle en veuille la femme.** Eshana*

La rencontre, le contact entre les jeunes filles et garçons ne se fait plus, si ce n'est sous des formes violentes que bien des filles refusent :

Après quand tu rencontres que des gars qui te disent au bout d'une semaine viens on va à l'hôtel, ou quand ils te regardent ils te disent t'es bonne, tu te dis putain lui c'est pas l'homme que tu vas tomber amoureux, parce que tu vas triquer de suite, [...] moi les gars que j'ai connus, ça a toujours été, un gars qui

va me dire t'es bien foutue, t'es une bombe, t'es bonne, c'est clair que celui-là il veut mon cul, c'est obligé, c'est clair, de toute façon ça se voit de suite après, donc ceux que j'ai connus moi en majorité, à quatre-vingt-dix pour cent, c'était ça. Dalila

Les représentations que se font les garçons des « filles des quartiers » sont aussi susceptibles de contribuer à ce décalage. L'emprise du quartier et la présence de mâles chargés de veiller sur leurs sœurs les y contraignent également :

Une fille de mon quartier, déjà c'était, elle avait sept frères et je les connaissais, et voilà pourquoi déjà la principale raison, c'est ça. C'était la galère, ouais, pour se voir c'était la galère, où se voir, elle a pas le droit de sortir de chez elle, ou de son quartier, elle sort pas. Avec sept frères c'est chaud à gérer, surtout par rapport à elle. Y'en a toujours un dans les parages, en plus elle était, elle était chaude quoi. C'est surtout par rapport à elle hein qu'on fait attention, sinon, franchement, moi personnellement j'en ai rien à foutre. J'ai rien à cacher, mais c'est par rapport à la fille, et quand tu sors avec une fille comme ça et que tu te caches, après à un certain moment, si on s'expose pendant la journée, le soir elle a pas le droit de sortir, donc on se voit jamais, on se voit jamais quoi. Nabil

Déjà moi je vais pas chercher une meuf là-bas, déjà. Ça m'est arrivé, j'suis déjà sorti avec des meufs des quartiers, y'en a une elle était de Bellefontaine, une autre de La Faourette, une autre de Reynerie, bref, moi j'ai pas de préjugés au niveau des meufs de banlieue, t'sais, j'm'en fous. Mais bon, elles ont leurs défauts, elles ont leurs trucs, et elles ont la banlieue derrière elles, tu sors pas avec elles, tu sors avec une façon d'être, un caractère et une façon de vivre, y'a trop de, y'a trop de trucs. Moi les meufs je les cherchais en général à « perpète-les-oies » pour trouver une meuf impeccable, parce que en banlieue tu trouveras pas, c'est n'importe quoi ça, sortir avec, j'te jure il reste toujours le quartier. Mehdi

Ce détour par la vision du couple nous permet d'affirmer que l'objectif principal des filles est de faire un bon mariage (De Singly, 1987). D'ailleurs, cela explique peut être pourquoi le mariage reste encore fortement ritualisé : pour bien démarquer le passage d'un état à l'autre, celui de jeune fille à celui de femme/future mère, le tout avalisé et légitimé par la famille. « Le mariage fut longtemps présenté comme le rite initiatique correspondant au passage à la vie adulte et à la perte de la virginité. Pour beaucoup d'entre nous, il représente encore le lieu de transmission des biens et de la filiation, en même temps que l'espace légitime de l'exercice de la sexualité avec l'obligation de l'amour » (Bawin-Legros, 1988).

La vision du mariage pour ces jeunes filles issues de l'immigration confirme certains paramètres constitutifs d'un modèle « mariage d'amour » (Moqran, 2000) où la fidélité doit être réciproque et la polygamie compréhensible, mais pas en ce qui les concerne.

Quant à la virginité, elle sert de bouclier, reprend ainsi une approche individualiste en se référant au religieux mais en l'aménageant selon les attentes personnelles. Le choix du conjoint est quant à lui marqué par une homogamie religieuse, et une remise en question relative du modèle traditionnel apparaît, pour davantage d'égalité au sein du couple.

Ce choix fait cependant apparaître le contrôle social du groupe qui exerce une contrainte plus forte que celle qu'elles pensent subir. Si le modèle s'inspire d'un archétype idéal (amour, droits et devoirs identiques), il reste sous-tendu par la logique de groupe qui, tout en laissant la jeune fille libre de son choix, lui impose un critère de sélection fondamental : l'appartenance ethnique ou religieuse.

Les filles respectent le critère principal imposé – la religion – mais tentent, et réussissent pour la plupart, à introduire une exigence personnelle : l'amour.

C'est clair que je voudrais qu'il soit musulman, après peu importe qu'il soit marocain, tunisien, algérien, qu'il soit français reconverti. Mais du moment qu'il est musulman, mais après ça m'est égal... quand t'aimes une personne. Sabrina

La négociation réapparaît ici et s'apparente à une notion de « bricolage » entre la volonté du groupe et leur propre individualité.

Ça passera très très difficilement [un français converti] mais bon, si je l'aime et tout ça, ils seront obligés de le faire passer quand même... Nawal

Par delà la religion, la communauté ethnique tient en effet une importance non négligeable. Garçons et filles tentent de la dépasser grâce à l'argument indétrônable qu'est l'amour, mais les familles peuvent parfois s'y opposer. Le mariage n'est pas l'union de deux personnes mais de deux familles si ce n'est de deux clans dont certains attachent beaucoup d'importance à la nationalité et à la réputation du garçon :

C'est pas vraiment un mariage d'amour [...] c'est mon père qui présente [...] parce que soi-disant il était d'une bonne famille et ses parents étaient gentils.

Nawal

Parce que le groupe familial est isolé en France, et/ou pour des raisons historiques, apparaît souvent la volonté de choisir le/la conjoint-e dans le groupe de référence afin, soit de le conserver, soit de l'agrandir. Les tensions qui opposent Algériens et Marocains, par exemple, sont dues à l'histoire commune des deux nations. Les rancœurs sont encore présentes chez les parents, même si les enfants sont plus récalcitrants à l'idée de suivre l'idéal parental.

Marocain et Algérien, même Algérien c'est chaud, un Algérien non plus. Parce que je sais pas, je sais pas, les parents de l'époque, ils ont eu des conflits avec les Algériens, je sais pas. Tu connais pas ces conflits-là, tu sais ce qu'il s'est

passé ? *Non, j'sais pas, peut-être ils se sont fait, ils se sont fait jeter de l'Algérie peut-être, c'est pour ça.* Fatiha

D'où une préférence pour l'homogamie de nationalité et d'origine géographique :

*Écoutes sur tous les potes et les connaissances que j'ai au Mirail, environ deux cent jeunes, je n'en connais que cinq ou six qui aujourd'hui vivent avec des françaises... **Et en plus cela esquivé le quartier carrément, c'est clair, ils ne peuvent pas prendre un appartement à « Vincent d'Indy¹⁴ » avec la française.** La peur du quand dira-t-on... C'est malheureux, mais c'est comme ça... Mais peut être qu'ils sont heureux avec, qui sait ?... La preuve, s'ils sont encore avec elles, c'est qu'ils sont heureux, c'est normal...**Mais il faut qu'ils bougent.*** Hichem

*Après ces histoires de mariage ont continué un petit peu où elle me disait, bon, d'accord, mais tu choisis, je te laisse choisir... Oh y'avait des critères, ouais c'est sûr. **Alors c'est vrai, c'était... fallait tomber sur... alors j'ai même pas envie de dire sur un musulman,** parce que je crois pas, enfin, ma sœur elle a rencontré quelqu'un qui s'appelait Jean-Louis, qui s'est converti à l'Islam, tout ça, j'veux dire, elle l'a pas, ils l'ont pas accepté pour autant, donc j'allais dire, **c'est pas une question de religion, c'est bien plus que ça, c'est... enfin... donc bon elle, elle disait tu choisis quelqu'un, alors c'est un Algérien, fallait que ce soit un Algérien,** Kabyle à la limite, mais même ça ça passait pas, alors après, ouais ouais au début c'est ça, donc après y'a le cran bon, même un Kabyle ça va, c'est un Algérien.* Malika

Ces jeunes filles se partagent donc entre la cohésion du groupe, le sentiment d'appartenance à ce groupe et la conscience de soi qu'elles ont appris à développer et à prendre en compte. Elles veulent s'affirmer en tant que sujets, et souhaitent continuer à vivre au sein du groupe même si ce dernier ne les reconnaît pas en tant que telles.

Dans un milieu où le « Je » s'efface devant le « Nous », et dans cette tension entre collectif d'appartenance et individu, l'attention portée au mariage est essentielle dans la mesure où, pour beaucoup, la vie s'organise autour de cet événement. Pour toutes les filles rencontrées, la réputation peut compromettre la position sur le marché matrimonial. Les sorties tardives, leur fréquence, leur explication, les fréquentations, la détention de diplômes ou d'un emploi, sont autant d'éléments qui participent à la « note » qu'elles se voient attribuer.

Après avoir contourné le contrôle du quartier et de la famille, le mariage devient la « récompense » d'un examen et il ouvre la porte sur une nouvelle étape.

¹⁴ Nom d'une rue du quartier.

Or, si pour les plus jeunes des interviewées notamment, l'union conjugale demeure la solution à l'ensemble des problèmes qu'elles peuvent rencontrer, « l'après-mariage » n'est pourtant pas envisagé. Chez les moins jeunes, même si le mariage semble avoir sa place dans un avenir plus ou moins proche, il n'est pas la priorité. Il s'intègre dans un ensemble où travail, vision du couple, enfants, imprévus, etc. se superposent.

Les jeunes filles développent alors des stratégies de négociation entre la volonté familiale et leur propre individualité. Car dans ces familles coexistent deux formes de socialisation, toutes deux transmises par des canaux différents : celle du groupe transmise par la famille, et celle qui reconnaît l'individu transmise par l'extérieur (école, travail, ami-e-s, loisirs...).

Ces jeunes filles respectent le critère principal imposé, celui de la religion, mais elles introduisent également des exigences personnelles : amour et égalité au sein du couple. Elles/ils affirment que leur stratégie matrimoniale est de l'ordre du choix, mais s'agit-il véritablement d'un libre choix ?

Entre conflits et compromis, le « libre choix » revendiqué par les jeunes, filles ou garçons, est plus facilement admis si le mariage est conclu avec un-e conjoint-e issu-e de la communauté maghrébine, et musulman-e de préférence. « La pression familiale pour faire un mariage ou pour en interdire un autre s'exerce alors sous des formes moins caricaturalement violentes mais plus subtilement contraignantes que dans le cas limite du mariage forcé » (Streiff-Fenart, 1985).

L'impasse de la vision duelle : tradition contre modernité

Entre assignation culturelle et assignation de genre, quelle alternative ?

Les jeunes considèrent-ils/elles l'assignation culturelle comme la plus forte, la plus aliénante ?

C'est le cas si l'on prend par exemple le cas du choix du/de la conjoint-e, car pour l'ensemble des jeunes de confession musulmane interrogé-e-s, la condition *sine qua non* est que le/la partenaire soit lui/elle aussi musulman-e.

L'Islam est un marqueur communautaire. C'est peut être la raison pour laquelle il/elles désirent tous/toutes épouser un-e musulman-e. Il s'opère donc une volonté qui s'apparente à l'homogamie religieuse. Malgré une vie en France, l'empreinte originelle est restée gravée dans les esprits. Quand on connaît les problèmes identitaires auxquels sont confronté-e-s les jeunes issu-e-s de l'émigration, on comprend ce dilemme. La religion joue un rôle de consolidation identitaire. En choisissant un-e musulman-e, ces jeunes marquent leur appartenance à un groupe au delà de leur croyance individuelle.

Ou bien l'assignation de genre prend-elle le dessus ? A ce moment-là, les filles contestent la *nature féminine* dans laquelle on veut les enfermer et opèrent un passage d'ordre symbolique vers le masculin :

Je portais pas de jupes parce que pour moi c'était... j'en ai eu porté, j'me souviens quand je suis partie en Algérie à 12 ans, ma mère m'avait acheté deux robes, avec l'élastique sur la taille, très amples et voilà, et ça correspondait à... enfin maintenant, enfin, j'crois que j'avais pas envie de correspondre à la jolie fille qu'on est en train de modeler, de construire, en vue du mariage, donc pendant un temps, je n'ai plus porté de jupes, de robes, au grand désespoir de ma mère... Non, j'étais... j'avais le look du garçon manqué, aux cheveux courts, tout ça, donc ils faisaient avec et effectivement, par moments, ça revenait. C'était... quand je m'achetais des vêtements, c'était « ces chaussures-là sont pas des chaussures de filles », la veste, enfin bon, chaque fois qu'il fallait... Malika

Moi déjà toute petite, j'leur disais moi j'veux rentrer dans l'armée. Moi j'veux faire ci. Que des boulots d'hommes. Ils me disaient mais qu'est-ce que t'as ma fille ? T'es un homme ou t'es une femme ? Et en fait, moi, depuis toujours j'leur ai mis ça dans la tête en fait, c'est pour ça quand j'leur ai sorti la police, ils étaient pas étonnés... ils savaient que j'avais un tempérament, que j'étais toujours en train de me battre avec mes frères, si y'avait un problème et tout, j'étais la grande gueule quoi. Nadia

Prises au piège du regard contemporain de la société française sur les populations immigrées ou issues de l'immigration, les femmes d'origine maghrébine qui peinent parfois à se situer entre une tradition pesante dans la sphère privée et familiale, et une modernité déjà en place dans les domaines publics, économiques, et politiques, apportent une réponse parfois « tourmentée » et multiple.

La pesanteur des normes traditionnelles exercées sur elles se manifeste de plusieurs manières et différents comportements se dégagent pour contourner les pressions et oppressions subies dans la sphère privée (Azouz Begag, 1988), nous pouvons ainsi établir la typologie suivante :

- Soit elle donne lieu à un « enfermement », auquel certaines jeunes filles vont plus ou moins souscrire. Nous les appellerons **les « conformes »**, qui jouent à fond le rôle qu'on veut leur assigner, celui de l'archétype de la femme arabo-musulmane. Elles apparaissent soumises, et parfois résignées. Elles sont dans la reproduction d'un modèle, qui n'est d'ailleurs pas forcément celui de leur mère.
- Soit elle s'exprime par une négociation avec les parents : elles obéissent aux règles de conduites afin de préserver la respectabilité et être vue comme « une fille de famille », mais la transgression des interdits n'est pas absente : *mes parents ne savent pas ce que je fais la journée, c'est mieux comme ça...* Ce sont les « **entre-deux** », « **à demi-soumises** ». Elles renvoient l'image qu'on attend d'elles, mais usent de stratégies pour vivre leur vie malgré tout. Paradoxe de ces conduites qui s'expliquent par la difficulté qu'éprouvent les filles à manipuler, sans pour autant y renoncer, les valeurs du groupe ethnique auquel elles appartiennent, et les projets de vie autonomes dont elles rêvent. Elles oscillent entre respect et mensonge, révolte et soumission, reflet d'un système identitaire complexe, pas forcément toujours facile à vivre au quotidien et au plan psychologique.
- Soit, mais c'est le cas d'une minorité, elle aboutit à un conflit ouvert occasionnant une rupture avec la famille. Ce sont des « **rebelles** », qui luttent pour casser le système, qui rompent avec la cellule familiale, qui s'éloignent géographiquement. C'est en règle générale le cas des jeunes femmes âgées de trente ans et plus, mais aussi de jeunes filles qui adoptent le signe extrême de l'invisibilité et de la mobilité : la fugue.
- Par ailleurs, un certain nombre de jeunes filles ou jeunes femmes n'entrent pas dans cette catégorisation, elles sont davantage à la recherche d'une reconnaissance sociale de leur statut de femme, aussi bien vis-à-vis des parents que de la société globale. En quête d'autonomie, ces dernières ne souhaitent pas rompre avec leur milieu familial, elles tentent plutôt de trouver un mode opératoire leur permettant d'établir une passerelle entre la société dans laquelle elles vivent et leur famille.

Pour illustrer ces différents profils de femmes, cet extrait d'entretien parle de lui-même, on y découvre trois sœurs, trois scénarios, trois stratégies :

*Avant que je parte de chez moi ? J'allais dire des cinq enfants, **j'étais considérée comme... la rebelle**, j'veux dire, euh... Oui, souvent, souvent avec ma mère, souvent avec ma mère parce que je... **comparée à mes autres sœurs, moi j'étais celle qui disait bon ben... je fais ça, je vous le dis, plus donc à ma mère, je te le dis, ça te plaît ou ça te plaît pas**, euh... j'ai une autre sœur, elle, qui disait pas, qui faisait en douce. Et mon autre sœur, la plus jeune, qui j'veux dire, qui était un peu dans le courant de la tradition j'veux dire... tout en étant imprégnée de trucs d'ici, quoi. Et, ouais, ça a occasionné des engueulades et tout ça... Malika*

Entre une tradition « reconstituée » et un avenir aux contours flous et incertains, quelle est la bonne définition des rôles de sexes pour les jeunes ? La question de la transmission des valeurs au sein de la sphère privée est faite de contradictions et les pesanteurs et les évolutions constatées s'effectuent différemment selon les sexes.

Les garçons semblent évoluer plus rapidement dans les pratiques, mais ils restent très ambigus sur les principes. Ils souhaitent évidemment s'accorder tous les privilèges (autonomie plus grande, liberté de choix...), mais ils font preuve d'un certain « conservatisme » à l'égard d'une évolution féminine qui risquerait de remettre en cause les privilèges liés à leur condition d'homme. Pour eux, en définitive, la mère reste la gardienne des traditions, et la femme le support de l'honneur. Ils intériorisent un certain nombre d'interdits sociaux, qui font naître des sentiments ambivalents à l'égard des jeunes filles ; difficile pour eux de choisir :

***Bon, c'est malheureux, il y a la pression sociale comme je te l'ai dit, la pression familiale, on va dire, on peut pas... Même si j'avais voulu, heu... bien sur que l'amour rend aveugle, si j'avais voulu, j'aurais pu, bien sur... Quitte à mettre ma famille à dos... pour prendre le risque de me mettre à dos ma famille... Parce que c'est clair que tu te mets les parents à dos, pas les frères et sœurs, parce qu'il y a un peu plus de tolérance, et qu'on est ouvert d'esprit et qu'on discute un peu, par la suite en grandissant avec tes frères et sœurs... Même si elle ne mange pas de porc et qu'elle ne boit pas d'alcool... ça c'est à mettre aux oubliettes, c'est des conneries ça... si elle s'appelle Véronique tu es foutu [...]** Jamais je n'aurais pu me marier avec une fille du quartier, faut pas rêver... laisse tomber... parce que j'ai grandi avec elle, si tu veux, j'ai vu son fonctionnement, sa façon d'être, sa façon de penser, sa façon de se comporter, et c'est dur quoi... **il faut la prendre d'ailleurs.** Hichem*

Les filles, quant à elles, sont résolument « progressistes » en ce qui concerne la distribution des rôles conjugaux (la répartition actuelle étant souvent considérée comme une injustice), mais elles adoptent une position beaucoup plus traditionaliste et fidèle à la culture d'origine dès qu'il s'agit des relations sexuelles et du tabou de la

virginité. Elles réalisent aussi un compromis avec les parents, en reprenant à leur compte l'homogamie religieuse pour satisfaire le souhait, ou la pression parentale de mariages endogames.

Elles seraient plus sensibles à ce que Carmel Camilleri (1991) appelle le « chantage affectif des mères », chantage occasionnant une espèce d'autocensure qui fait qu'elles ne choisissent pas, ou ne tombent pas amoureuses d'individus qui seraient non conformes à l'idéal parental.

Pour conclure, nous dirons que les jeunes femmes d'origine maghrébine intériorisent et se réapproprient des normes et des valeurs traditionnelles familiales, comme l'obligation sociale du mariage et la maternité qui leur confèrent un statut valorisé :

Les autres, les plus âgées, elles sont mariées, on ne parle pas des femmes mariées. Salima

Pour certaines, cela reste la possibilité d'échapper au carcan familial.

Je cherche à me marier pour échapper à ma mère, échapper c'est même pas le mot tu vois, c'est-à-dire j'sais pas, j'en ai marre qu'on me prenne la tête tu rentres à telle heure, ceci cela. Donc y en a un, j'en ai trouvé un, F., qui veut faire ses papiers, j'lui ai dit bah écoute, y a pas de problème, tu vois à quel point j'arrive. Mais y a pas d'amour comme ce que je ressens pour Y. mais je sais que ça sera pas maintenant qu'il voudra se marier, et moi faut à tout prix que je me case avant le mois prochain. [...] F. c'est mon futur mari, et Y. c'est mon amant. Sabrina

Il existe enfin une minorité de filles décidées, actives et sûres de leurs choix, qui affirment une volonté de « bouger du quartier » et de vivre des relations amoureuses dans d'autres cercles urbains que celui de leur quartier. A leurs côtés, une majorité de jeunes filles oscillent entre deux modèles de vie, entre deux codes de conduites, ayant intégré cette prescription sociale de la société maghrébine qu'est le mariage.

Notre analyse s'oppose délibérément à toute attitude victimiste ou victimaire, fut-elle féministe (Badinter, 2003). Repérer et connaître les mécanismes qui sont à l'œuvre dans les familles et les quartiers, afin de comprendre des attitudes souvent perçues comme incompréhensibles ou contradictoires, reste notre principal objectif.

Des données plus générales peuvent également être avancées afin d'introduire une note plus « optimiste » concernant le changement des structures familiales maghrébines.

En fait, on assiste à un alignement progressif des modèles familiaux maghrébains sur les modèles français :

- progression des couples concubins et des naissances hors mariage
- baisse sensible du taux de fécondité

- progression significative des mariages mixtes (et les filles rattrapent leur retard !)
- développement du célibat, y compris pour les filles
- élargissement progressif du mariage endogame (pour les générations précédentes, le mariage se concluait, non seulement avec un-e compatriote, mais bien souvent issu-e de la même région si ce n'était du même village).

La scolarisation et l'activité professionnelle peuvent apparaître comme des facteurs importants dans ces processus d'autonomisation et d'affranchissement de la tutelle familiale.

Enfin, si **les filles et les mères** revendiquent ces valeurs que sont la famille et le mariage, et qu'elles y restent profondément attachées, **ce sont elles aussi qui remettent en question au quotidien un certain nombre de principes de la structure patriarcale**. Dans ce sens, elles constituent le véritable moteur du changement et sont réellement actrices des transformations qui se font jour.

Nous on est prêtes à ce que ça change, on veut que ça change, mais les hommes non, parce que eux, ils n'ont rien à perdre, ils ont tout ce qu'ils veulent, donc ils voient pas pourquoi ça peut changer, ils s'en foutent de ce qu'on pense nous. Salima

Il semble en dernière analyse que l'on ne peut comprendre cet « attachement » aux valeurs traditionnelles si l'on ne saisit pas à quel point « l'état » d'immigré pèse aussi bien sur les épaules des parents que sur celles de leurs enfants.

J'ai pas eu la vie facile, crois-moi [petit silence] parce que mon père était un homme exigeant à cause de son histoire [...] un Algérien est un paradoxe [petit silence] ces Algériens de cette époque-là ils étaient pas luxueux quoi ils, ils étaient en lutte [...] Y avait de l'admiration, ou, ou, de la vénération, de la crainte autant que de la haine, [silence] c'était un homme exceptionnel, tous les hommes ne trouvent pas leur papa exceptionnel. [...] Il fallait que je vieillisse plus vite que mon âge, il avait besoin de moi il fallait que je sois euh opérationnel le plus rapidement possible, pour survivre ici en Occident en Europe en France, il avait besoin de moi, c'est-à-dire que le besoin de moi qui a fait que, tu vois ce que je veux dire, ce n'est pas parce qu'il était mauvais, c'est parce qu'il, il... j'étais le fruit d'une exigence [petit silence] d'un besoin, celui de l'immigration... Malik

Dans la sphère privée, les relations intra-familiales et le mariage – qui constitue bien souvent un « moment de vérité » (Streiff-Fenart, 1985) – restent des instances de socialisation très structurantes pour les jeunes des quartiers que nous avons rencontré-e-s. Ils/elles affichent tous et toutes un attachement très fort à la famille. Ces dernière-s, qui se trouvent également touché-e-s par la stigmatisation associée

au terme d'immigré, même s'ils n'ont pas connu eux-mêmes de déplacement, intériorisent le sentiment de sacrifice des parents, prêt à se transformer à tout moment en sentiment d'intense culpabilisation, voire de trahison.

Ne serait-ce pas là le frein, le moins visible certes, mais peut-être le plus important, du difficile passage d'une société à l'autre, et une des explications des allers-retours entre différentes appartenances culturelles et entre générations ?

Plutôt que de vouloir opposer au sein des familles deux conceptions résolument antagonistes – tradition contre modernité –, ne doit-on pas voir que chacun-e, enfant, parent, s'active au sein de la sphère familiale, selon son sexe et sa position, à l'élaboration d'un monde commun, ce que Smaïn Laacher (1994) appelle « un sens commun familial en construction » ?

Une réflexion essentielle se dégage lorsqu'on regarde ce qui se joue dans la sphère privée. D'une part, on constate des effets de génération, et nombreux sont les témoignages qui confirment des évolutions familiales importantes (malgré des situations de violences toujours présentes¹⁵) ; d'autre part on observe que dans l'occupation des espaces de la cité, les violences et l'oppression faites aux filles se sont accrues.

Comment s'opère la jonction entre le privé et le public ? L'environnement social serait-il devenu plus oppressant que l'environnement familial ?

¹⁵ On peut lire à ce sujet un rapport sur les violences exercées sur les jeunes filles dans les familles d'origine étrangère et de culture musulmane, ADRI, 2001

Deuxième partie

**La sphère publique du quartier :
repérer, comprendre les stratégies
individuelles ou collectives**

Nous venons de voir que la sphère privée, sous le poids de traditions toujours prégnantes, était pourtant aussi le théâtre de transformations multiples.

De la même manière, il existe des transgressions dans l'occupation de l'espace public. Nous avons donc voulu savoir comment les jeunes filles et garçons jouaient avec les frontières, de territoire et/ou de sexe, pour exister dans l'espace public au sein ou en dehors du quartier.

Notre principale hypothèse de travail, rappelons-le, repose sur le fait que les rapports sociaux de sexe sont transversaux à l'ensemble du social ; les groupes de garçons dans les quartiers populaires n'échappent donc pas à cette réalité.

Pour parvenir à une meilleure compréhension des phénomènes de regroupements chez les jeunes, plutôt que de regarder ce qui apparaît au premier plan, il nous a paru pertinent d'observer ce qui se joue dans « les coulisses de la bande », donc de prendre en compte les interactions des jeunes hommes, mais aussi celles des filles.

Une manière de comprendre l'environnement des « bandes », de s'interroger sur ce que vivent ces jeunes hommes consiste à observer ce que disent et vivent les jeunes filles de leur entourage. Ceci conduit à repérer et analyser les changements qui se produisent dans les rapports hommes-femmes mais aussi dans les rapports intra-sexes.

Pour saisir toute la complexité d'une réalité sociale qui nous apparaît parfois bien confuse, si ce n'est incompréhensible, une description et une analyse du contexte dans lequel se déroulent ces interactions semblent en effet essentielles. Voyons donc comment fonctionne l'espace public des quartiers, et quelles normes y prévalent.

Les règles du quartier : rumeurs et réputations ou le village du « qu'en dira-t-on »

Une des dimensions que nous retrouvons de manière transversale comme l'injonction la plus forte de la vie dans les quartiers, c'est le « **qu'en dira-t-on** ».

Comment est-il construit socialement ? Comment travaille-t-il au corps les représentations et les mentalités des habitant-e-s des quartiers, pour en devenir une règle implicite, intériorisée... ?

C'est de père en fils. Alors, la fille d'untel, le fils d'untel, il a fait, ils ont fait, machin, tout ça c'est affreux. [...] Bien sûr. Ça met une pression. Hichem

On est concentrés, voilà, la voisine, la fille d'untel, elle a fait ça, t'as vu la fille d'untel elle a fait ça, c'est à celui qui a la meilleure famille, du qu'en-dira-t-on. Samia

La littérature concernant les quartiers populaires nous renseigne sur ces fonctionnements où la communauté joue un rôle central : « Tout le monde sait tout sur tout le monde [...] La vie des quartiers repose sur la communauté » (Hoggart, 1991).

Une forme de sociabilité fondée sur la distance et la proximité

Le concept de communauté est fortement lié à celui de lien social, de sociabilité. Il a été défini par les sociologues de la fin du XIX^e siècle, concept opératoire pour comprendre ce qui peut faire *société* entre les individu-e-s.

« La *Gemeinschaft*, c'est la communauté [...] Si la famille est la forme la plus parfaite de la *Gemeinschaft*, ce n'en est pas la seule[...] c'est le fait de vivre ensemble, les uns près des autres, sur un même espace ; c'est aussi la communauté des souvenirs, suite nécessaire d'une existence commune. Ces deux liens sociaux peuvent se développer alors que le premier s'est affaibli et se substituer à lui. Dans ce cas, chacun d'eux donne naissance à une espèce particulière de *Gemeinschaft*. Il arrive par exemple que, par le seul fait du voisinage et des relations qui en dérivent, des familles jusque-là indépendantes s'agrègent fortement ensemble : alors on voit se produire ce que Sumner Maine a appelé la communauté de village. Quoique cette sorte de communauté soit plus pleinement réalisée dans le village qu'ailleurs, c'est encore elle qu'on retrouve dans la cité ; mais à condition que la cité ne dépasse pas certaines dimensions et ne devienne pas la grande ville de nos jours » (Durkeim, 1889).

Voilà une forme d'organisation sociale décrite il y a plus d'un siècle, que l'on pensait disparue avec le développement du phénomène urbain et des grandes métropoles. Or les personnes décrivent des situations qui y ressemblent fort :

C'est pour ça que j'aime pas la ville, je préfère vivre encore à la campagne, que vivre dans les quartiers, quand je vois ce qui se passe. C'est invivable de voir que les gens se mêlent trop de la vie des gens, ils regardent jamais devant leur porte. Ils regardent devant la porte du voisin, plutôt que de regarder devant chez soi. Et ça j'pense que c'est partout pareil, dans tous les quartiers. Sabrina

Richard Hoggart ne disait pas autre chose à propos du fonctionnement des quartiers populaires : « Pourtant, aux yeux de celui qui y a toujours vécu, les quartiers ont une personnalité. Chacun d'eux constitue un monde original aussi reconnaissable et délimité qu'un petit village » (Hoggart, 1991).

Mais l'on sait également depuis les travaux de l'Ecole de Chicago, inspirés par les travaux de Simmel, qu'il existe des techniques de mise à distance entre les individus afin de maintenir une « frontière » et ne pas reconstituer un modèle de socialisation caractéristique du modèle familial ou villageois, malgré toute la nostalgie qui s'y rattache parfois...

C'est la fraternité entre nous, la solidarité, l'amitié, ça c'est génial. Ça c'est génial, en fait, on fait tous partie d'une même famille. C'est bien mais j'pense que, moi j'aimerais bien que mes gamins ils vivent dans une cité, jusqu'à un certain âge, après dans une maison, mais au moins qu'ils apprennent à se défendre. Samia

Ouais, je pense que ce qui est encore plus positif, c'est que ça permet à nos mères aussi des fois de, enfin je parle pas pour ma mère dans ces cas-là, mais ça permet à nos mères justement d'être regroupées entre elles, de pouvoir justement peut-être se fréquenter, s'apporter le soutien qu'elles avaient de la nostalgie du bled. Samia

Mon frère je pense qu'il préfère être dans le quartier parce qu'il dit que en dehors des quartiers, si on vivrait dans une villa ou comme ça, comme d'autres, on vivrait pas pareil, on aurait pas la même mentalité, parce qu'en fait le quartier, ça t'aide autant à faire attention à comment tu es, comment tu te montres, qu'à être solidaire. Ça te permet aussi, quand tu vois quelqu'un qui est en galère, tu l'aides, parce que tu te dis que si moi je serais en galère, t'aimerais que quelqu'un t'aide. Nawal

13 mars 2003 : J'ai entendu au cours de tous les entretiens que j'ai faits, et suite aux analyses que j'ai faites d'autres interviews, sans oublier le discours plus ou moins généralisé, que le quartier, avec tout ce qu'il avait de négatif, avait une richesse qu'on ne retrouve pas ailleurs : **la solidarité**.

Je ne suis pas d'accord. Tout comme les rapports entre filles et garçons ont évolué, dans un sens plus négatif que positif, cette solidarité, plus mythique qu'autre chose, n'est plus. Elle a été, mais elle n'est plus, au risque de heurter votre sensibilité, habitantes et habitants de quartiers. [...] Alors la solidarité... vous allez me faire pleurer ! Ces belles paroles d'aider son prochain, de respect mutuel et surtout de respect des parents... arrêtez-vous, s'il vous plaît. Vous savez très bien que ce n'est pas vrai.

H.M.

Ce ne sont pas des étiquettes qu'ils donnent, ce sont des plaques d'immatriculation !

(Dixit un jeune homme lors d'un débat dans une maison de quartier).

En contrepoint de cette représentation « positive » des quartiers, l'ensemble des jeunes interrogé-e-s font état de la question de la réputation, des rumeurs et de la pression sociale constamment exercée sur les filles, leurs déplacements, leurs fréquentations.

Cette question nous est apparue avec tant de vigueur, de force, que nous avons fait le choix d'intégrer de larges extraits d'entretiens, pour leur fonction expressive.

La surveillance est une des règles d'or dans les quartiers, les « on dit » sont largement répandus, certaines jeunes filles y ont participé parfois et disent le regretter aujourd'hui.

C'est parce que, bon dans le quartier, comme j'te dis la réputation, elle est vite faite, tout le monde. Tout le monde en parle. Et tout le monde y croit. Même si tu l'as pas vu, on y croit. Moi j'ai changé entre temps. Depuis qu'il m'est arrivé cette histoire, j'ai changé, parce que avant j'étais bête comme eux. C'est pas... c'est que moi dès qu'on me parlait d'une chose putain déjà, c'est une pute, elle, je l'ai vue dans les blocs, elle est entrée avec des mecs et tout, t'es sûr c'est pas vrai et tout, et j'lui demandais des détails, c'est ça le pire, j'demandais des détails, j'accordais de l'importance à ces paroles en fait. Mais ça, j'étais jeune, quand j'te dis ça j'étais vraiment jeune, j'avais 18 ans quand il m'est arrivé ça. Donc quand j'y croyais, j'étais encore plus jeune [...] Maintenant peut-être que je les remets à leur place, ou que je les laisse parler, ou... mais j'laisse pas toujours parler, parce que j'ai tendance à avoir une grosse gueule, mais j'leur dis, j'leur dis franchement, ne parlez pas comme ça des filles. Nadia

Dans tous les cas cependant, c'est une source de souffrances morales dont il est difficile de se débarrasser :

Moi j'ai souffert de ça quoi, parce que... j'en ai souffert parce que j'me souviens que quand je suis revenue de ma fugue, alors une arabe qui part à douze ans de chez elle, j'ai pu entendre les pires horreurs à mon compte, quoi, j'étais mariée, j'avais des gosses, j'étais une prostituée à Perpignan, j'étais, mais les pires délires quoi. Et là, là, vraiment, le regard des autres il m'a, m'a un peu cassée tu vois, des gens qui me connaissaient sans que je les connaisse, des gens qui savaient que j'étais partie de chez moi alors que je leur avais jamais dit, j'les avais jamais vus ces gens-là, pis du coup les gens, tu vois, tu reviens, ça fait deux ans qu'on t'a pas vue, personne n'avait de nouvelles, alors t'as tout le monde qu'est en train de t'épier, tes voisins qui débarquent chez toi, voir qu'est-ce qu'il se passe et tout ça, et alors là, c'était horrible quoi, le premier mois, j'avais pas envie de sortir de chez moi, j'avais pas, ah ouais. Fatima

Dans le quartier moi, déjà j'ai toujours été mal à l'aise, par mes... rentrées chez moi tard le soir, y a beaucoup de gens qui parlent, qui critiquent, après tu l'entends tout le temps quoi, des petites rumeurs, donc c'est pas toujours plaisant à entendre. Les gens, en fait, dans le quartier, ils agissent comme des petits moutons, dès que quelqu'un ouvre sa bouche, c'est bon, tout le monde suit. Donc j'en ai souffert, parce que j'essayais justement de m'intégrer, et j'ai trop calculé les rumeurs, les critiques... le regard des autres. [...] mais ça te tue les rumeurs, ça te fracasse. Rachida

La réputation reste un souci permanent que les filles surtout cherchent à tout prix à éviter. Elles s'en protègent parce qu'elle aura des conséquences sur la « note » attribuée sur le marché matrimonial, comme nous l'avons vu plus haut.

Mais c'est également la préservation de la réputation de la famille qui est en jeu, et la culpabilité qui s'y rattache :

C'est ça le truc, c'est que ma famille elle va en subir les conséquences. La réputation, et te montrer du doigt, surtout si y a rien, à la limite, vraiment, j'aurais fait une connerie grave, j'aurais cherché et qu'on montre du doigt mes parents, j'assume, mais c'est vrai que quand t'as rien fait et que tes parents ils trinquent alors que tu as rien fait, c'est pas envisageable, non, franchement ça me ferait de la peine, mais putain ils sont en train de s'en prendre plein la tête pour rien quoi, pour rien, alors que j'aurais pu éviter tout ça. Dalila

Dans les quartiers, lieux où tout le monde se connaît, toute une stratégie est mise en œuvre pour sauvegarder une réputation saine. Dans cette manœuvre, plusieurs

acteurs entrent en scène : la jeune fille, sa famille – nucléaire ou élargie – le voisinage, sachant que des binômes d'actions/réactions sont mis en place inconsciemment ou volontairement pour répondre à cet impératif.

C'est ce que décrivent les jeunes filles dans les entretiens réalisés : l'espace du quartier est contrôlé socialement par les hommes (comme parfois leur espace privé) où le père, les frères sont, soit présents, soit remplacés par d'autres hommes, les cousins, les oncles, les copains.

Non, y a des échos, ça dépend si t'as des frères ou pas... Mais j'ai mes oncles. C'est comme mes frères. En fait, à partir du moment où t'as un frère connu dans la cité, c'est le respect. Sonia

On était 3 sœurs et mon frère il me disait ouais les mecs ils disent que vous êtes les 3 mannequins de la cité [...] y avait mon frère dehors, et y avait un gars il lui fait tiens c'est ta sœur, il fait c'est bon, il fait c'est ta sœur et tout, et mon frère il l'a engueulé, il a dit c'est bon, c'est ma sœur, tu fermes ta gueule. Dalila

Si comme certaines le pensent : *C'est le prix de ta réputation, avoir un frère ou pas*, ce dispositif est à double tranchant car il implique parfois un contrôle renforcé du frère sur sa sœur. En témoigne la scène suivante où un jeune homme jettent les strings de sa sœur prétextant que : *ce sont les putes qui mettent des strings.*

Enfin, les garçons contribuent largement à cet étiquetage, il est souvent lié à la dimension affective et sexuelle et aux frustrations occasionnées à la fois par les règles du quartier en matière sexuelle, et par le décalage sur le « marché » de la rencontre précédemment évoqué.

Lorsque le garçon se sent menacé, lorsqu'il sent qu'une fille est susceptible de mettre à mal sa virilité, le premier réflexe est de l'attaquer. Cela se traduit, au mieux, par des insultes : *les filles qu'on respecte pas, on les traite de salope, crapuleuse, chienne, pute, les mots classiques*, nous dit Rachid.

Ces propos peuvent également être tenus lorsque la jeune fille s'est vue proposer une relation intime, ou un rapport sexuel et qu'elle a refusé.

Les garçons par exemple, parce que je les calculais pas, je voulais pas sortir avec eux. J'ai mon copain K. il me dépose tout le temps, « il l'a attrapée, il l'a retournée, il l'a niquée, il l'a ceci, cela », on dit des choses, mais tu peux pas savoir, même une connaissance à moi, il est venu me voir, il me dit « oui parait-il, on dit ça sur toi, on dit ça sur toi ». Rachida

Il arrive même que le simple refus de dialoguer avec un garçon implique une telle violence. Le garçon n'accepte pas la « défaite » et se venge alors sur la fille en la « réputant ». Il en fait une fille « réputée ».

Ceux qui chambrent le plus dans les cités, c'est des types qui sont coincés au niveau sexualité, qui tentent mais n'arrivent jamais parce qu'ils savent pas s'y prendre [...] La première fois que je suis tombé amoureux, c'était une fille d'un autre quartier qui avait une réputation de pute car elle était sortie avec un petit con et elle n'a pas voulu coucher avec lui, alors il lui a fait cette réputation et puis j'ai découvert que c'était une fille géniale. Rachid

Pour tout ce qui est agression verbale... c'est des gars qui ont une rancune envers ces femmes, qui ont eu un échec... Mohamed

Quant aux filles entre elles, la violence est rarement physique mais verbale, vicieuse :
« ce sont des jalouses ».

Y a beaucoup d'histoires entre filles parce que c'est une question de jalousie, ou parce qu'elles s'amusent, je sais pas. Y'a ce côté-là que j'aime pas... les filles on est souvent plus vicelardes, on est plus mesquines [...] nous les filles c'est beaucoup plus de piques. Y'a ce côté-là qui m'énerve dans un quartier. Samia

Maintenant que j'ai bien un petit peu évolué dans ma tête, j'crois que vraiment je me suis aperçu, les filles ce qu'elles valaient et tout ça, y'a des trucs je pourrais dire à des garçons du quartier que je pourrais pas dire à des filles, parce que les filles c'est des langues de vipère ici. J'ferais plus confiance à un garçon du quartier qu'à une fille. Je traîne [avec les filles] façon de parler quoi, histoire de, parce que je descends en bas, j'en rencontre quelques unes, je bavarde cinq minutes avec elles, voilà on bavarde. Sophia

Pour compléter le tableau, notons que toutes les générations se mêlent avec une participation effective des mères aux bruits de couloir :

Des femmes des quartiers y en avait toujours une qui me disait ouais mais elle, tu sais pas ce qu'elle a fait, elle est allée là, elle est sortie avec untel, j'fais ah ouais ouais ok, et l'autre qui venait me voir beh elle tu sais pas ce qu'elle a fait, elle a fait ci elle a fait ça, et donc voilà je connaissais la vie de tout le monde. Dalila

Aussi, le moyen, radical, de se protéger pour celles qui réussissent à passer entre les mailles du filet reste la distanciation avec les filles « réputées ».

S'ils mettent une étiquette à une fille, je suis désolée pour elle. Même si c'est pas vrai, nous deux contre tout le quartier, ça le fait pas. Alors je reste pas avec les filles réputées, j'ai pas envie d'avoir la même étiquette qu'elles. Salima

Les filles prennent également leurs distances avec les personnes qui contribuent à la circulation des « dossiers ».

J'ai pas envie de fréquenter les nanas du quartier [...] ni filles, ni garçons [...] relations de bon voisinage, ça se limitait à ça. Dalila

C'est que maintenant je sais comment elles sont, par rapport à leurs propres copines à elles, tu vois donc... quand elles sont avec leurs copines ou moi, tu sais, toi j't'adore, ceci cela, puis dès qu'elles sont pas là, c'est ouais bah t'as vu qu'est-ce qu'elle a fait, t'as vu ce qu'elle a dit, t'as vu avec qui elle est, c'est tu vois, donc sans façon quoi, moins je les vois, mieux je me porte. Sophia

Les témoignages recueillis nous donnent à voir l'ampleur du phénomène de la rumeur et l'impossibilité d'y échapper lorsqu'on est une fille :

*De toute façon, **une rumeur, ça reste toujours une rumeur. Jamais elle ne s'enlèvera.** Et il y en a beaucoup dans le quartier ? *Bien sûr. Il y en a toujours. Maintenant, on sait pas si elles sont véridiques ou pas. Mais bon, faut pas faire attention aux rumeurs. **Si on se fait aux rumeurs, on serait toutes de mauvaises filles.*** Dounia*

***Les rumeurs, si on se mettait à débattre sur les rumeurs, et beh pour un rien t'es fichée comme je sais pas quoi. C'est trop. Toutes [les filles], toutes, y en a pas une qu'en aura pas. Toutes. [...]** Et pour éviter les rumeurs, il faudrait carrément à les entendre ne pas sortir quoi, ne rien faire ? *Exactement. Etre enfermée.* Sabrina*

Entre les violences verbales qui atteignent la réputation, qui créent et entretiennent la rumeur, et les violences psychologiques, morales, la frontière est floue. Ces différents éléments flirtent les uns avec les autres sachant que le résultat influe sur l'image sociale des personnes, mais aussi sur l'image de soi.

Mais en fait j'aurais honte parce que j'aurais foutu un peu ma famille dans la merde, c'est comme, je sais pas, c'est, c'est comme si j'allais voler, ça n'engage que moi, mais c'est ma famille aussi qui va en subir les conséquences, c'est ça le truc, c'est que ma famille elle va en subir les conséquences. Dalila

La contrainte exercée est permanente, il semble impossible d'échapper au contrôle, à l'étiquetage, à la catégorisation :

*Les gens sont toujours en train de critiquer, que tu sois habillée de haut en bas stylée, **que tu sois habillée serré t'es une pute, si t'es habillée en survêt, t'es une crapuleuse, si tu te maquilles, t'es encore plus pire qu'une pute, quand tu te maquilles pas, ils te trouvent toujours quelque chose, de toute façon, t'es dans un quartier, t'en trouve pas une, ils en voient une avec le hijab, habillée de haut en bas, ils trouveront toujours quelque chose, ils diront ouais mais elle, j'en suis sûr elle fait quelque chose par derrière.*** Nawal

La rumeur devient ainsi une des expressions de la diversité, de la variété des violences faites aux filles.

Y avait une fille qu'était partie dire que elle m'avait vue dans un bloc avec un garçon que je connais pas du tout, et elle avait dit que j'avais fait plein de choses avec lui, alors je l'ai pris et je l'ai tapée. Je l'ai tapée parce que c'est abuser quoi, dire ça à mon frère. J'ai failli mourir pour ça, des fois les gens, ils savent pas les conséquences de leurs mots. Nawal

Cela peut s'expliquer par la « néo-communauté¹⁶ », la concentration de populations de même condition sociale, origine, culture... où le contrôle social des femmes est un principe qui tend à être remis en cause grâce aux résistances vraisemblables des filles, et aux lentes prises de conscience des garçons.

Les filles, elles chargent hein. Chez nous en général, les filles, elles chargent grave quoi. Elles chargent psychologiquement, physiquement, tout hein. Parce que c'est dur, c'est bien hein... Moi je ne renierai pas d'où je viens, ce que j'ai fait, ce que j'ai vécu, j'espère que quand j'aurai une fille quand même, je serai plus tolérant, déjà il faut beaucoup de communication. Y'a un manque de communication et sans communication t'es à la rue. Hichem

La rumeur occupe un vide dans lequel rien ne se passe, excepté la rumeur...

L'importance des ragots n'est plus à souligner, mais il est notable que c'est au sein des groupes que se crée et se développe la rumeur, que se font et se défont les réputations. Un lien n'est-il pas à faire entre le désœuvrement, l'ennui qui caractérise le quotidien de certains jeunes des cités et cette fonction de « commérage » ?

Quand elles sont en groupe, elles parlent, c'est des commères déjà, elles parlent des gens, elles parlent des garçons, elles parlent des autres filles, c'est des grosses jalouses, quand je vois quand elles sont en groupe les filles, c'est des jalouses, c'est hallucinant à un point, elles voient passer une fille, tu vois, que ce soit du quartier ou pas, elles iront toujours la critiquer... Karima

Elles sont jalouses ou j'en sais rien, elles se critiquaient, alors j'sais pas si c'est un truc normal de vie de quartier, j'en sais rien, et j'ai pas voulu, j'ai pas voulu m'en mêler, j'ai dit allez chacun sa merde, démerdez vous ! Dalila

Ce souci du « qu'en dira-t-on » est au cœur des relations villageoises ou des rapports de voisinage. Il est indéniable que la rumeur y a une fonction sociale, proportionnelle à la place qu'elle occupe dans le quotidien des habitant-e-s des cités. La question

¹⁶ La néo-communauté est ainsi définie : « [...] une communauté déstructurée dont la capacité d'entraide et d'agrégation des membres décroît en proportion inverse de la capacité de contrainte et de répression symbolique ou physique de ses membres » (Gaspard et Khosrokhavar, 1994).

essentielle réside alors dans l'importance de la rumeur et non dans son existence en tant que telle.

Aurait-elle pour fonction d'occuper le « vide social » que l'on peut constater dans les quartiers ? Vide social créé par l'absence de travail, de possibilités de loisirs, par le déficit de lien social ?

A l'extérieur, y'a plus de choses à faire... Dans le quartier, on se regarde, y'a les batiments, on est habitués au fond. Salima

Au-delà de sa fonction d'échanges au sein du groupe, le ragot devient une des seules possibilités de reconnaissance et/ou de distinction dans un contexte généralisé d'absence de reconnaissance sociale¹⁷. Une des interrogées semble en avoir pris conscience :

Elles essaient de se rassurer en parlant sur les autres, en allant contrôler les autres, en espérant qu'il va y avoir une défaillance quelque part [...] C'était là aussi où c'était dangereux, c'est-à-dire que nous, on n'avait pas de réputation, et au moindre faux pas, c'est terminé. Donc cette réputation, il fallait la tenir [...] Au premier truc, c'est démonté, mais en dix fois plus parce que le moindre truc, ils vont se l'arranger à bien se rassurer eux, donc à bien te casser toi. Dalila

Mais si l'on est face à des modes de vie pouvant s'apparenter à un fonctionnement de type villageois, où les relations ne sont pas du tout anonymes contrairement aux grandes métropoles, il reste que ces pratiques se combinent avec des facteurs de ségrégation et parfois de survivances d'ordre ethnique ou culturel. C'est ainsi que l'on se retrouve face au discours qui opère une barrière symbolique mais aussi souvent physique et inscrite dans l'espace (la plupart des quartiers enquêtés se trouvent de « l'autre côté du périph' ») entre des « eux » et des « nous ».

Ce marquage d'une frontière entre « eux » et « nous » est utilisé par les jeunes filles et garçons dans certaines interactions où c'est l'aspect culturel, communautaire, qui est mis en avant pour marquer l'opposition. C'est aussi une stratégie pour répondre à la désignation sociale dont elles/ils peuvent faire l'objet. Le concept de « ségrégation réciproque » (Robert, Lascoumes, 1974) permet de comprendre ce phénomène de « double spirale » entre les « in-group » et les « out-group ».

Le témoignage d'une jeune fille portant le *hijab* (voile ou foulard islamique) nous éclaire sur ce point. Elle nous fait part du rejet et du racisme qu'elle subit (un vendeur dans un magasin de chaussures lui a par exemple demandé : « c'est par où La Mecque ? ») et nous relate, en réaction, une crispation sur le « nous » de son quartier, le seul espace où elle se sente à l'aise. Elle déclare ainsi qu'elle ne va

¹⁷ Pour Charles Taylor (1994), la **reconnaissance est un besoin**, c'est à travers elle que se constitue l'identité, le déni de reconnaissance est donc apparenté à une forme d'oppression : « *Le féminisme contemporain, les relations de race et les discussions sur le multiculturalisme sont sous-tendus par l'idée que le déni de reconnaissance peut être une forme d'oppression.* »

quasiment plus en centre-ville, chez « *les français hors-quartier* » qu'elle ne veut plus fréquenter.

Ce détour par le concept de « communauté », défini par les classiques de la sociologie comme Tonnies ou Simmel, nous permet de développer l'idée d'une « néo-communauté » de quartier avec ses fonctionnements et ses spécificités, notamment en termes d'usages de l'espace public, puis de sa progressive disparition, ou en tout cas de la redéfinition de ce dernier.

Un espace public qui se privatise ?

En règle générale, en sociologie, la socialisation secondaire est décrite comme le passage d'un espace spécifique, l'espace privé constitué par la famille, à un espace public, un autrui généralisé. L'espace public devient ainsi un espace de sociabilité où doivent coexister les différences. Sa singularité réside dans le fait qu'il est en construction permanente, c'est un construit social instable où se déroulent diverses interactions sociales.

L'observation permet de dire que pour les enfants et les jeunes né-e-s dans les quartiers populaires, l'espace privé tend à s'élargir au territoire du quartier. On assiste à un glissement du privé vers le public et à l'émergence d'un espace qui ne serait ni privé, ni public ; un espace de proximité qu'il nous est difficile de définir. Par exemple, plusieurs jeunes filles nous relatent qu'elles sortent dans le quartier en « pyjama », parce que ce n'est pas la peine de s'habiller pour aller acheter une baguette de pain, ou discuter avec la copine/voisine du même bloc... Les tenues vestimentaires deviennent un indicateur du vécu de l'espace par les habitant-e-s : ce sont des lieux du « chez-soi » qui constituent quasiment une extension de l'espace domestique.

Moi quand je descends en bas de chez moi, je descends en pyjama, ma boîte aux lettres, je descends en pyjama. Chercher les courses, je descends en pyjama. Si je veux même aller à l'autre bout du quartier, j'y vais en pyjama, au centre, j'y vais en pyjama. Tant que je sors pas du quartier, je m'habille pas. Ah ouais, aujourd'hui, j'suis chez moi, ouais ouais. Et ça, tu peux pas le retrouver ailleurs. Nadia

Les espaces publics des quartiers sont appropriés et utilisés par les individu-e-s, souvent regroupé-e-s par sexe et par âge. Vecteurs et lieux de la sociabilité au quotidien et du processus de reconnaissance mutuelle, par les réseaux de communication interne au quartier, ils contribuent ainsi à la construction d'une identité sociale et d'un sentiment d'appartenance locale pour ses habitant-e-s.

La frontière entre privé et public nous apparaît donc mouvante, fluctuante, même s'il existe une représentation rigide des deux sphères telles que définies plus haut. Cette définition rigide, figée est celle adoptée par les politiques publiques, les politiques de la ville. Or, ces deux conceptions des espaces publics et privés, de leurs frontières

respectives, créent une tension entre habitant-e-s des quartiers et politiques publiques. D'une part, on demande aux habitant-e-s de réguler cet espace public par des compétences acquises dans la sphère privée (la multiplication des médiateurs/trices, des adultes-relais, en est le signe le plus apparent). D'autre part, si l'on retient l'hypothèse d'une privatisation de l'espace social, cela explique que les personnes ont de plus en plus de mal à sortir de leur quartier. Car plus la frontière entre les différents espaces est forte, plus on se sent « chez-soi » dans son quartier, plus il devient difficile de franchir cette frontière. Le renforcement du sentiment de relégation (Delarue, 1991) des habitant-e-s des quartiers devient à la fois cause et conséquence de ce processus de privatisation.

L'enjeu du privé/public, c'est la soustraction au regard de l'autre ou au contraire la visibilité, enjeu qui se cristallise autour de la question de la place des femmes et de l'éducation des enfants et des jeunes, notamment avec la mise en œuvre des politiques publiques.

C'est aussi la question des écarts à la norme dans un contexte de très fort contrôle social qui est posée, des rapports entre le « nous » du groupe d'appartenance, de la « communauté » du quartier, et le « je » individuel

La concentration des populations au sein des cités d'habitat social, l'effet panoptique de l'urbanisme en tours et barres, soumet les individu-e-s au regard de l'autre, dans un face à face permanent qui ne permet plus la soustraction au regard d'autrui. **Ce qui est problématique dans la situation des quartiers aujourd'hui, ce n'est pas tant le regard, le contrôle en tant que tel (si tout le monde regarde tout le monde c'est peut-être même un gage de régulation sociale ?), c'est le contrôle des uns – les garçons, les hommes, les dominants – sur les autres – les femmes et les filles.**

Les espaces publics de proximité des quartiers ne constituent donc pas des espaces publics à part entière puisqu'ils ne sont pas ouverts à tous et toutes de la même manière, et qu'ils induisent des codes de conduites et des comportements hautement prévisibles.

Ce contrôle permanent des mâles sur les filles, cette menace incessante que représentent la rumeur et la réputation, à travers cette extension du privé à des espaces sociaux, à des lieux publics sous toutes leurs formes, sont autant de contraintes qui ne permettent pas aux personnes d'apparaître, de prendre pleinement place, dans l'espace public. Et si la sphère privée ne cesse de s'élargir, **le privé risque de devenir privation** parce qu'il devient alors le seul espace d'un-e individu-e ou d'un groupe.

Les phénomènes de regroupements

C'est à cette étape que l'analyse des phénomènes de regroupements chez les jeunes – filles et garçons – peut nous permettre de déterminer leurs enjeux respectifs et leurs éventuelles interactions.

Certains comportements, certaines conduites dans les quartiers s'inscrivent dans une logique d'ordre social, c'est-à-dire que les individu-e-s sont défini-e-s et se définissent aussi de manière collective. Les personnes rencontrées lors des entretiens mettent en avant des caractéristiques sociales pour se définir, une identité ethnique, une appartenance de genre ou à un territoire.

Les conduites sont guidées par le système normatif de la cité ou du quartier, système extrêmement contraignant qui laisse apparaître des injonctions de part et d'autre. Ce système laisse peu de place à la déviance, les écarts à la norme sont réprimés, parfois de manière violente ou autoritaire.

Il est donc difficile d'adhérer aux explications ayant trait au « chaos social », au désordre qui caractériserait les quartiers, nous sommes au contraire face à une micro-société extrêmement codifiée et structurée.

Il en va ainsi aussi bien des comportements affectifs ou sexuels comme nous l'avons vu précédemment que des formes de regroupements entre jeunes garçons ou jeunes filles.

Comment définir ces regroupements ? Bandes, groupes de jeunes ?

Les analyses concernant les formes de regroupements de jeunes portent essentiellement sur une explication les identifiant soit à une « sous-culture » urbaine, une nouvelle *underclass* adoptant ses propres règles de conduites, soit à des formes plus traditionnelles de délinquance ou violence juvénile, propres à cette classe d'âge. Dubet (1987) met en avant l'idée de la disparition des bandes – la rage et l'exclusion qu'il analyse chez les jeunes ne permettant pas selon lui une structuration organisée en bande. Thèse confirmée par de nombreuses recherches : les bandes organisées, avec un leader, une identité forte, des rituels, etc. participaient de la société industrielle et étaient l'expression d'un antagonisme de classe fortement marqué par la culture ouvrière ; ces bandes n'existent plus. Ne resterait aujourd'hui que « la galère » des jeunes qui « traînent » dans leurs quartiers, c'est-à-dire une explication en termes d'anomie qui masque selon nous simplement leur désir « d'être ensemble » de manière spontanée, ou sporadique, afin de répondre à un risque de marginalisation réel, et à un sentiment d'exclusion toujours vivace.

Dans le cadre de notre étude, nous avons plus rencontré, comme le décrit Gérard Mauger (1993) des « bandes de copains, groupes de pairs, modes de sociation privilégiés des jeunes de milieu populaire qui se mettent en place au hasard des

relations de voisinage que des “vraies bandes” (conformes au stéréotype, aux descriptions journalistiques ou demi-savantes) [...] qui font l’objet, à tort ou à raison, d’une présomption de délinquance ».

Nous avons donc affaire à des groupes plutôt informels et souvent homogènes par l’âge et le sexe :

Non, c’est pas mixte, y a bandes de filles, bandes de mecs. Puis y a certains, y a des tranches d’âge très variables, donc forcément... Non mais y a bien un groupe de filles, un groupe de mecs séparés. Samia

Les jeunes garçons occupent le devant de la scène

Nous l’avons dit, notre souhait est de porter un regard différent sur ces quartiers populaires. En effet, l’extériorité et la visibilité des « bandes » de garçons a souvent focalisé l’attention : celle de la recherche en sciences sociales d’une part – dont on peut observer les biais androcentriques¹⁸ – et d’autre part celle des politiques publiques.

C’est une poignée de personnes qui sont délinquants, moi j’le vois, c’est une poignée de personnes, on peut les compter, c’est pas tout le monde, parce que en fait le problème c’est que les gens croient que dans un quartier y’a que des délinquants parce que y’a qu’eux qu’on voit. C’est eux qui sont visibles, ceux qui sont chez eux, en train de travailler, ils travaillent, on les voit pas dans la rue, ils traînent pas, donc comme on voit que des personnes dehors comme ça traîner, automatiquement... et encore moi ça m’arrive de traîner dans mon quartier, je suis en train de discuter avec des amis, mais même on va me voir avec un groupe de personnes, c’est tous des dealers, moi je ne deale pas, pourtant ils vont passer, ils vont me mettre dans le même sac, c’est ça le gros problème. Nabil

Car les politiques publiques ont tendance, dans une vision « gestionnaire » des problèmes sociaux, à évacuer les rapports qui traversent les groupes minoritaires et notamment les rapports sociaux de sexe¹⁹.

L’appropriation masculine de l’espace

Nous savons à travers les recherches concernant les pratiques spatiales qu’elles peuvent être des moyens d’insertion/d’intégration sociale. En ce qui concerne les quartiers populaires et la population qui nous intéresse dans cette recherche, l’utilisation de l’espace ne remplit pas forcément cette fonction. En effet, les pratiques

¹⁸ L’androcentrisme est la tendance à considérer le sexe masculin comme l’humain universel, et/ou à ne se centrer que sur les aspects virilistes des activités des hommes.

¹⁹ La population féminine des quartiers d’habitat social représente ce que l’on peut appeler un groupe minoritaire, dans la mesure où elle se retrouve dans une situation sociale dominée, du fait que leur parole est soit invisible, soit minorisée, et du fait de leur positionnement socio-économique par rapport à l’ensemble de la société.

spatiales des jeunes dans les quartiers les plus dévalorisés des grands centres urbains marquent dans leur composante essentiellement masculine des « territoires » qu'ils se sont attribués ou qu'on leur a abandonnés. C'est ainsi qu'ils se sont assurés une certaine visibilité et que la question sociale posée par les « banlieues », les « cités » se conjugue bien souvent au masculin.

Les lieux où je me retrouve avec mes amis : les blocs, des centres pour les jeunes... Ils sont mixtes mais il n'y a pas de filles qui viennent, pourtant elles ont le droit comme les garçons... mais les filles viennent pas car il y trop de garçons, les activités ne sont pas que pour des garçons mais les délires sont plutôt masculins. Mohamed

Aussi la question est ici de se demander comment et sous quelles conditions les différentes dimensions socialisatrices contenues, dans les déplacements et dans les pratiques de mobilité, au sein ou en dehors des quartiers, sont source de discrimination entre les sexes.

*J'aime pas rester dans les blocs, déjà les blocs ils sont pas propres, les filles qui restent dans les blocs c'est pas trop bien vu... les garçons se sentent bien dans les blocs, **ils sont à l'aise, c'est chez eux. Ils se les approprient, dans tous les blocs y'a leur nom, je trouve pas que c'est ma place [...] quand ils sont dehors, ils ont le droit de sortir à n'importe quelle heure, à aller n'importe où. Nos lieux à nous ils sont aussi à eux, mais leurs lieux à eux, ils sont à eux.** Salima*

Les déplacements qui conduisent les femmes vers des périmètres dans lesquels elles ont une tradition d'invisibilité semblent plus s'apparenter à de simples transits qu'à des moments d'échanges multiples et de visibilité sociale.

Sans doute, les pratiques spatiales ne peuvent à elles seules transformer les relations que les sexes entretiennent avec les lieux, avec l'espace.

Pour Jacqueline Coutras (1993), il semble évident qu'on ne peut étudier ces pratiques sans les relier à d'autres éléments du mode de vie dont les effets sont convergents, qui les motivent ou en résultent : « Les lieux ne sont pas seulement support d'activités. A travers les pratiques qui en sont faites, et parmi celles-ci les pratiques de mobilité, ils sont par eux-mêmes créateurs de liens psychologiques, moraux, oniriques. De cette façon-là aussi, ils concourent à l'établissement de rapports différentiels entre les sexes. L'étude des déplacements doit donc s'accompagner d'une analyse des perceptions, vécus, représentations que les individus développent avec les espaces au cours, ou à propos, de leurs parcours ».

C'est en reprenant à notre compte cette analyse que l'on peut considérer que les jeunes femmes habitant les quartiers populaires bénéficient d'une « insertion spatiale » plutôt réduite. Aussi, il est intéressant d'observer en quoi et comment elles

investissent les lieux, mais aussi d'autres espaces, et ce au-delà de leur environnement résidentiel proche.

En d'autres termes, quelles sont les pratiques de mobilité des jeunes femmes ? Sont-elles liées à l'évolution des modes de vie, avec l'accès à l'emploi, ou bien restent-elles soumises à la légitimité conférée par les déplacements d'ordre familial ?

Pour les jeunes filles qui sont celles de notre enquête, il semble que les mobilités acquises lors de leurs déplacements sont étroitement soumises à leur vie scolaire, professionnelle et domestique. C'est ce qu'exprime un jeune homme interrogé :

Elles sont à la maison, [...] on les voit en partant au boulot, au collège, à l'école, au lycée, à la Fac... On les voit aller acheter du pain, acheter du lait, on les voit avec les parents faire les courses... comme le vent... c'est clair... c'est parce que les garçons ne permettent pas, parce que le père de famille ne veut pas [...] bien sûr... y a aussi, ce discours de, ma fille de toute façon, les femmes ne sont pas faites pour rester sous des immeubles, à se marrer, à tchatcher avec un mec, les femmes sont faites pour la maison chez nous, c'est malheureux, faites pour la maison, pour procréer des enfants, fonder une famille et rester à la maison... Hichem

Quant aux garçons, ils occupent l'espace, largement et parfois bruyamment, comme s'ils devaient manifester publiquement le droit de le faire. Une « sur-occupation » à relier à leur sentiment d'infériorité sociale, à leur condition « d'inutiles au monde » (Castel, 1995) ?

Ils font rien pour changer les choses, et la majorité c'est comme ça. Ils sont tout le temps en train de tenir leur mur, de râler, de se plaindre de la société, de ci de ça, mais ils font rien pour, pour chercher du boulot, tu vois ils font que se plaindre et en plus ils sont fiers, voilà. Ils sont fiers d'être du quartier, d'être en groupe, d'être ce qu'ils sont, de pas travailler, ils ont l'argent facile, et moi ça, j'peux pas [...] je généralise pas, les mecs, loin de là, c'est pas tous les mêmes, y'a des mecs bien, mais bon la minorité, les mecs bien, tu les vois pas. Ils sont cachés et la majorité sont ceux que tu vois, c'est pas une référence quoi. Assia

Du côté des filles : la vie collective au quartier

Nous retrouvons la division sexuée de l'espace et des lieux, que toute observation *in situ* dans les quartiers d'habitat social nous permet de repérer. Les garçons trônent au bas des immeubles, les filles se regroupent plus en fonction de leur temps libre et des espaces disponibles. Car hommes et femmes du quartier ont des espaces « réservés », identifiés par l'ensemble des groupes et l'usage veut que l'on respecte ces « périmètres ». Très vite, ces usages deviennent des habitudes, et bientôt des règles qui ont force de « lois ».

Dans le quartier, c'est pas mixte. Si y a une fille dans le groupe des garçons, ils la traitent de tout, ils sont gentils avec elle quand elle est là, mais quand on leur dit « c'était qui ? », « c'est une pute, c'est une chienne », c'est tous les noms quoi. C'est plutôt les garçons dans un coin en train de fumer leur joint et tout ça, et les filles qui sortent dans le quartier. De toute façon, ils les traitent de tout quand ils sortent, et soit elles vont en ville, sinon quand elles ont leurs copains qui sont dans le groupe, elle vont le retrouver autre part, mais je sais que les filles elles évitent toujours d'être dans le groupe des garçons puisque ça parle beaucoup. Nawal

Non, non, on en parlait avec des ami-e-s, y'a les mêmes problèmes partout en fait. On reste pas en groupe avec les garçons, on reste pas... Je sais pas, c'est pas eux qui veulent pas, mais c'est mal vu, c'est... Les parents peut-être, ouais les parents du quartier ouais, les parents du quartier ou les garçons, ouais les garçons [...] Non, c'est mixte, mais avec plus de garçons que de filles, parce que des fois dans le groupe en fait, y'a plus de filles, mais quand on se retrouve y'a beaucoup moins de filles, elles restent pas, elles restent pas. Non, y'a certaines filles qui restent pas, qui veulent pas affronter le regard des gens. Beh j'sais pas, elles ont peur que, qu'on parle d'elles ou qu'on dise qu'elle sorte avec lui, ou qu'elle fasse ça. Farida

En outre, il est intéressant de constater l'existence de modes de communication propres à l'espace du quartier que l'on peut observer comme un reflet des conditions résidentielles dans les cités composées de logements sociaux. Ainsi, on peut s'appeler par la fenêtre, on se cherche dans la cité, on se rencontre à proximité de l'appartement, sur les bancs disponibles :

Quand j'suis avec mes copines, j'fais la folle, j'rigole et tout [...] Enfin, moi j'habite au premier. J'suis bien, j'vois tout... si y'a des filles en bas, j'peux y aller tranquillement, mais même c'est mieux quoi. Nadia

En général, on est une bande de filles, y'a pas beaucoup de garçons... Bah j'sais pas, c'est surtout en été hein, parce que en été, quand il fait beau, on descend, on descend dehors. On se retrouve sur un banc, c'est tout hein, j'veux dire. Sinon, des fois, bon, on s'appelle... Ouais, c'est que les filles...Linda

Ou plus loin des regards, dans des parcs, des squares si les contacts avec les garçons risquent de faire jaser :

Mes copines, j'les vois plus. Non, j'les ai laissées c'était à une époque on traînait dans un parc qui s'appelait les Merlettes, je reviens sept ans après, elles sont toujours dans ce parc, toi t'as fait des trucs dans ta vie, y'a plus rien à se dire. Ouais parce que quand je les vois, elles en sont toujours à

traîner avec les mêmes personnes, à... à attendre que celui qui passe en voiture pour lui faire faire une balade. Fatima

L'usage du téléphone permet un contact permanent, là encore loin des regards :

Mais bon moi, en fait, c'est vrai que j'ai... vachement de copines, pourquoi je sais pas, j'en ai beaucoup ma mère elle me le dit t'as trop de copines. [...]
Franchement, ça va, la preuve c'est que le téléphone il arrête pas de sonner. Non, franchement, ça va, même j'ai trop d'amies tu vois, j'ai trop de copines. *Mais avec le temps tu sélectionnes.* Nadia

L'utilisation du téléphone portable semble une piste de travail intéressante à considérer, compte tenu de sa généralisation chez les jeunes, et parce que son maniement peut échapper à tout contrôle, notamment familial.

Logique de formation des groupes de jeunes filles

Les groupes sont spontanés, la logique de regroupement est marquée par le voisinage, ou par la fréquentation du même collège ou lycée.

Ça m'arrive l'été quand il fait bon de rester en bas d'un bloc, on traîne avec les filles, on va délirer, on va se chambrer, mais toujours gentiment, on va discuter, ouais ça m'arrive, l'été oui. [...] *C'est souvent la même bande, ça va être la voisine que j'ai pas vu depuis 6 mois parce qu'elle va passer acheter le pain, je vais être en bas du bloc, on va discuter toutes les 2, ou ça va être avec les autres filles parce qu'elles sont là, on va discuter. C'est comme pendant le Ramadan, après le repas, on sait toutes quand nos pères ils vont faire la prière, on descend toutes, on se fume une clope dans le même bloc, on a des repères.* Samia

Dans le quartier, j'fréquente des voisines, y a que des filles. Ouais y a que des filles. Et au niveau groupe, dès qu'on peut, quoi, on se regroupe quoi. Le plus, c'est en été en fait, j'crois. Pas particulièrement dans des occasions, quoi, on se retrouve aussi dans des occasions, mais pas particulièrement dans les occasions quoi. Le plus souvent qu'on se retrouve, c'est dans l'été en fait. Hakima

Quand j'suis en week-end ou en vacances, [les sorties] c'est avec les filles de la cité vraiment que j'apprécie le plus, mais sinon après quand c'est style les cours, on va deux, trois filles de ma classe et on va squatter chez les garçons, ceux qu'on connaît, qui habitent en ville, et voilà après on s'enfume la vie. Sophia

On peut s'interroger sur l'intérêt pour les filles de former des groupes. Leur motivation est principalement d'ordre ludique, affectif et social (recherche de contacts, déplacements...).

J'sais pas, on se sent bien, on rigole mieux. Mon groupe on est quatre, des fois cinq. Des fois, on marche dans la rue ensemble et tout, c'est sympa, enfin tu vois quand t'es plein de copines comme ça, tu marches, tu rigoles et tout t'sais.
Sonia

On s'raconte j'sais pas nos histoires de mecs. Tu vois nos histoires de mecs, style j'sais pas une telle est partie en boîte, elle a rencontré ce mec, elle a « puntché » avec lui ou tu vois des trucs de malade style ouais j'ai fumé un joint, j'étais défoncée ce soir-là, des trucs de fous, bon voilà moi ça me fait rigoler.
Sophia

Le groupe exerce une influence sur ses membres :

Oui, il a une influence mais en fait moi aussi, je le fais quand même, exemple, je les vois toutes si elles fument, je fumerais, pas la cigarette parce que j'aime pas, mais exemple elles fument un truc, je les vois toutes, je fume, mais si je les voyais pas, à mon avis, je le ferais pas. Sonia

La plupart de ces caractéristiques sont bien entendu partagées par l'ensemble de cette classe d'âge, à la simple différence que les jeunes d'autres milieux peuvent disposer de ressources plus importantes en termes de loisirs.

En hiver, on se rejoint nulle part... Ouais, parce qu'il fait froid, sinon l'été on est tout le temps devant chez nous y'a un banc... Beh c'est le fameux banc devant le jeu, voilà, on tient le banc ... Ouais, c'est le banc qui nous tient plutôt. Fatiha

Un seul témoignage, celui d'un garçon, fait état d'un business invisible chez les filles. Nous pouvons alors faire l'hypothèse que le groupe assure une fonction, celle de mettre en place des échanges pour répondre au dictat de la mode qui pèse sur les jeunes.

Les filles elles sont un peu plus discrètes mais je moi je connais des filles, c'est des voleuses, et pff, c'est des voleuses, elles braquent, je connais des filles elles braquent, elles font des braquages les filles, je connaissais des grosses voleuses dans les magasins, elles enlèvent les trucs anti-vois et elles refourquent ça, puisque c'est plus discret les filles, c'est tout [...] Beh c'est souvent, c'est un cercle fermé, parce que c'est souvent des prêt-à-porter qu'elles volent, des habits, des affaires, donc elles vont voir des copines, au lieu que ça soit 100 euros, je dis n'importe quoi, elle vend 50-40, ça part vite, ça se voit pas. La fille non, elle va pas se poser, même si elle a du shit, la fille elle va pas se poser comme ça dans un bâtiment en vendant le shit hein, non, elle va le faire avec des copines, des amies quoi, on les voit moins, mais je pense pas que ça existe moins que les garçons.
Brahim

Existe-t-il un partage des secteurs entre hommes et femmes dans les pratiques de « business » ? Les qualités *féminines* de discrétion et de ruse, qui font que les filles seraient les plus efficaces dans ce type d'échanges, font-elles de ce business un domaine réservé, pour ne pas dire attribué au féminin ?

La délinquance au féminin, minoritaire et encore peu connue, semble elle aussi organisée en fonction de la division des sexes et si certaines « vendent du shit », c'est à l'abri du regard des garçons, pour ne pas empiéter sur leur territoire et leur « chasse » gardée.

Le groupe a donc plusieurs fonctions. Il permet de se construire une identité, conforme à celle de ses égales, ou de ses pairs, mais c'est aussi une manière de se protéger. C'est la possibilité de faire des « conneries », de « délirer » et de se retrancher derrière le groupe. En définitive, celui-ci déresponsabilise l'individu-e, et lui permet de dire : « c'est pas moi, c'est le groupe ».

Ils sont en groupe pour se sentir plus forts, j'ai l'impression moi, parce que franchement je sais pas, avant quand je traînais en groupe, quand on traînait en groupe, c'est parce que on était tous attardés, soit on faisait tous des conneries et on voulait pas assumer tout seuls, donc on était tous ensemble, et hop c'est tout le groupe, ça c'était quand j'étais au collège, on faisait des conneries donc après quand on était tous en groupe, on se faisait tous casser d'un coup, donc c'est pas grave, on était tous ensemble on rigolait, donc je sais pas si c'est par rapport à ça, peut-être que c'est pour ça que les gens ils font ça. Là je parle des garçons et des filles. Karima

Cette protection comporte pourtant son corollaire : la difficulté à se construire individuellement, à prendre du temps pour soi.

D'un côté ça a des avantages, parce que tu te dis bon quand tu veux sortir, t'es pas toute seule quoi, tu sais que t'as un groupe qui t'accompagne, mais dans un autre sens je me suis dit c'est vrai que moi je réalisais plus de choses quand je traînais toute seule, c'est vrai que j'avais le temps pour moi, j'avais le temps de rencontrer des types, le temps de faire mes papiers, le temps de m'occuper de ma famille, le temps de tout quoi, tout ce qui me concernait. Dalila

Et surtout du temps pour la rencontre amoureuse :

C'est vrai quand t'es une bande de nanas tu te dis bon, c'est vrai qu'on est tout le temps là ensemble, on se connaît, on se connaît toutes, au bout d'un moment t'sais, t'as plus rien à dire quoi, et quand tu rencontres des types, un type va pas venir tout seul quand t'as 15 nanas, faut arrêter, le gars avec 15 nanas il va fuir quoi. Dalila

Voyons à présent le regard que les jeunes filles portent sur les groupes de garçons qu'elles côtoient au quotidien dans leurs quartiers.

Les groupes de garçons vus par les filles

Leur regard à la fois lucide, mais aussi réflexif, leur permet de faire la part des choses entre les conditions de vie et d'habitat dans les quartiers populaires et les possibilités d'en sortir. Nous sommes loin de l'homogénéisation des groupes de garçons identifiés comme « la racaille » :

Moi, ça s'est passé comme ça, et de toute façon, tous les trois-quarts des jeunes que je connais délinquants, et ça j'ai appris à le regarder au fil des ans, c'est des jeunes que leurs parents les ont mélangés au quartier... Moi je l'analyse comme ça... Parce que j'connais des jeunes de quartier qui s'en sont sortis, qui ont d'excellents diplômes, qui n'ont rien à voir avec la mentalité du quartier. Et c'est des jeunes qui habitaient au quartier mais qui n'ont jamais traîné. Et c'est ça qui ferait la différence, c'est sûr. C'est sûr et certain [...] y'a ceux qui traînaient tout l'temps, ceux qui ne traînaient pas, donc forcément, ils vont pas avoir la même mentalité. T'as des gens, ils ont eu l'esprit à aller voir plusieurs choses, et t'as d'autres qu'ont eu l'esprit à voir moins de choses, et c'est ce qu'ils vivent entre eux donc, voilà c'est tout. T'as des jeunes, c'est comme ça hein. Fatima

Qu'ils soient salariés, sans emploi, lycéens, adeptes du « business », etc..., les jeunes garçons se retrouvent le soir, mais aussi dans la journée. L'appartenance au quartier, au territoire vient annuler les différences de position ou de statut social, on retrouve « l'entre-soi » des adolescents décrit par Michel Fize (1993). La concentration au sein des cités, les sociabilités qui s'y développent, vont faciliter la formation des groupes :

J'parle des mecs du quartier là, j'veux dire, tu les vois, t'as l'impression qu'ils sont tous bizarres, alors que tu vois qu'y en a de vrais méchants, j'veux dire, c'est des gens qui sont capables de faire du mal, et tu vois d'autres qui jouent les méchants, tout ça, mais quand même qui sont très doux, et tu vois d'autres non, qui réfléchissent un peu plus, pourtant, ils arrivent à s'entendre tous, ils arrivent à s'amuser tous ensemble. Pourtant, ils sont très différents. Linda

Franchement, je généralise pas, parce que y'a des bons, mais vraiment, y'a des bons, en fait c'est carrément des catégories opposées, en fait [...]. Si des fois ils sont ensemble, des fois ils sont ensemble, parce que on est tous des amis d'enfance. On a tous grandi ensemble, on a tous été à la maternelle ensemble, on a tous été en primaire, donc on se connaît, ça fait belle lurette. Plus tu grandis, plus y'en a ils font les hommes, plus y'en a elles font les femmes, plus... on change. Et en fait [...] on traîne pas toujours avec les personnes qui nous ressemblent, en fait. Nadia

Non, non, dans un groupe, ils pourront être tous ensemble, ils sont tous différents quoi [...] malgré l'apparence, on a l'impression qu'ils sont tous pareils, pas du tout non. Eshana

Avec des logiques de fonctionnement en termes de tranches d'âges, d'horaires, etc...
[...] par groupe de vingt, quinze-vingt. C'est vraiment tous, tous les « gadjos » du quartier qui se retrouvent, enfin tous, la plupart, en fait des fois, j'ai l'impression que c'est des groupes d'âge. Des fois y a un petit mélange, mais la plupart du temps c'est le groupe de dix-neuf à vingt et un ans, l'autre c'est de seize à dix-huit, des petits groupes comme ça. Nawal

Oui oui, je sais comment ça se passe, ils ont beaucoup d'habitudes. T'as le bloc, t'as l'heure. Des fois, j'entends, j'ai un collègue qui est dans le même quartier que moi, et il me dit « ouais moi j'y vais, là c'est l'heure », c'est vraiment comme ça et sinon, des fois, il parle « non, mais de toute façon quand on est dans le bloc, on sait à quelle heure va arriver telle personne, telle personne », c'est vraiment, on dirait qu'ils ont des horaires fixes. Nawal

Les filles posent un regard critique sur les activités des garçons :

Ils ont leurs délires quoi. Ils ont leurs délires et ils préfèrent rester en bas des blocs, boire, fumer. Des fois, ils font le DJ, alors attention, ils sortent les postes et ils mettent de la musique à fond. [rires] Non mais des fois, c'est rigolo, parce que des fois, ils font pitié en fait. Non, des fois, ils font pitié. Nadia

En fait, avec quoi ils occupent leurs journées, c'est en critiquant. Ils peuvent pas faire des occupations intelligentes, aller chercher du boulot, ils restent sur un mur, ils tiennent le mur et puis, quand tu passes, c'est bon, t'as droit à un texte. Alors elle, elle a fait ça, elle sort avec X, j'pense qu'elle fait ci avec, qu'elle fait ça, c'est bon quoi. Ça, c'est les jeunes mecs du quartier. Rachida

Quand ils se retrouvent entre eux, c'est « shit », « pillave » [alcool], « gadjis » [filles], ils parlent de voitures, filles, « shit », « pillave » c'est que de ça, on sort, allez vas-y on sort on va en boîte, on va serrer quelques cailles, c'est que ça chez eux. C'est, il me dit, c'est rare, mais vraiment rare qu'ils soient en train de dire ouais moi je vais aller m'inscrire dans une agence d'intérim, là je vais un peu bosser. Ils préfèrent être dehors, en train de galérer, dans le froid que travailler. Nawal

Et sur certaines logiques de formation des amitiés :

Et c'est vrai, t'sais, tu peux pas dire lui c'est mon collègue, alors que tu vas l'envoyer aller te braquer un magasin quoi. Tu comprends ce que je veux dire ?

Alors que tu vas dans un quartier, ben c'est ça, j'sais que lui il va braquer avec toi, alors c'est ton meilleur collègue, quoi, tu vois, les logiques d'amitié, elles se font comme ça quoi. Lui il t'a pas « poucave » [dénoncé], c'est ton meilleur collègue, s'il t'a envoyé un mandat en prison, c'est ton meilleur collègue, ils vont pas le voir comme c'est la personne qui va t'interdire d'aller en prison, qui va être ton meilleur collègue quoi. Fatima

Mais il s'en dégage aussi parfois du positif :

Je sais que moi, y'a des trips quartier que j'aime bien, style quand on reste entre ami-e-s à tous se chambrer, bon beh ça c'est des trucs quartier qui sont rigolos quoi, c'est jamais méchant. Fatima

Moi j'les sens pas méchants, pas du tout. J'les vois pas du tout méchants. Ça dépend hein, quel groupe. Voilà, ça dépend de quel groupe, mais je sais que les groupes de mon âge hein, j'les sens pas méchants, au contraire, j'sens qu'y a du respect... Linda

Somme toute, que savent les filles des garçons qu'elles côtoient dans les espaces publics des quartiers ?

Elles font la part des choses entre ceux qu'elles considèrent comme « sérieux », c'est-à-dire leurs copains, leurs amis, et les autres, les « racailles », qu'elles sont promptes à condamner.

Les filles posent un regard nuancé, insistent pour dire qu'il y a des bons et des mauvais, refusent d'homogénéiser le groupe des garçons.

Loin de céder à une image totalisante des garçons – n'oublions pas que certains d'entre eux sont probablement leurs frères – leur jugement pour classer les garçons s'opère uniquement sur des critères ayant trait au travail, au statut, à la position sociale. Car condamner en bloc le groupe des garçons, c'est aussi réduire les potentialités de les côtoyer, les possibilités de rencontre dans un contexte où prédomine une forte homogamie sociale et géographique.

En définitive, en occultant la part commune contenue dans le secret que se partagent les hommes – tous les hommes, quelles que soient leurs positions ou statuts – et dont certaines filles ont une conscience diffuse, ne contribuent-elles pas, dans une certaine mesure, à leur domination ?

Ouais, parce que eux, être violent devant un copain c'est super, c'est valorisant. Ils parlent, ils parlent de nous, ils parlent des filles. Des filles, de leurs copines, ils racontent tout en plus. Mais non mais y'a des trucs que nous on arrive pas à se dire entre copines quand même, eux ils se disent tout, mais vraiment tout [...] Ouais, ouais ils se racontent tout, et ils sont contents. Farida

Du côté des garçons : Mobilité, frontières et territoires

Repérer les interactions vécues, provoquées, subies, par les jeunes que nous avons observé-e-s, rencontré-e-s dans leurs lieux au quotidien et parfois dans des lieux intermédiaires (associations sportives, d'insertion, club de prévention...); comprendre les logiques qui président au fonctionnement, aux hiérarchies territoriales, groupales, nécessite un temps d'immersion sur le long terme. Les extraits d'entretiens qui suivent nous donnent pourtant des pistes opérantes de compréhension.

Formation des groupes

Les groupes de garçons se forment souvent en opposition à d'autres groupes à partir d'une hiérarchie des générations et des territoires : des cages d'escaliers aux quartiers avoisinants, au centre-ville, à d'autres communes, etc...

En fait dans le quartier j'ai regardé, j'ai vu un truc, en ce moment c'est incroyable, depuis à peu près deux ans, c'est une différence d'âge, c'est-à-dire que y'a trois générations, y'a une génération qu'est dans un bâtiment... ils se mélangent pas les générations, ils se mélangent pas, du moins si y'a un autre quartier qui va venir, si y'a un étranger comme ils disent qui va venir dans leur quartier, ils vont se mettre tous ensemble, mais une fois qu'ils sont que dans le quartier... y'a un deuxième bâtiment, y'a la génération des vingt, vingt-cinq ans, jusqu'à trente ça peut aller. Y a la petite génération dans un autre bâtiment qui sont eux plutôt eux plutôt de dix-huit à vingt-deux ans, et après y'a les petits, quatorze, quinze, seize ans. Brahim

J'sais pas, y'a des clans ouais, y'a des clans et y'a des groupes qui se forment parce que voilà ils ont grandi [...] Voilà, c'est parce que c'est des copains qui se retrouvent, donc ce sont les mêmes groupes qui fréquentent les mêmes personnes, donc ils se retrouvent plus dans le, plus dans le même, dans le même bloc, et bien sûr t'as d'autres aussi qui sont dans d'autres blocs, y'a déjà l'âge [...] Ouais ouais, ils se mélangent parce que les petits ils font les boulots des grands quoi. Nabil

*Mais des clans y'en a des clans, surtout contre, surtout contre les étrangers, les étrangers au quartier, là, là c'est tous ensemble, les trois, quatre clans se réunissent et **ça fait un gros clan qui défend son territoire [...]** Les étrangers, c'est celui qu'est pas du quartier... Ils sont pas de notre quartier, ils habitent dans un autre quartier, mais après y'a le clan aussi du quartier, y'a le clan de Reynerie, le clan d'Empalot, le clan de Bagatelle, y'a eu des guerres de quartiers, ça a tapé sec quoi. Brahim*

Comme cela a été souvent décrit, les tensions s'exacerbent face à la police, et les liens se resserrent pour répondre à la violence institutionnelle :

Moi je comprends pas moi ces clans là, parce que y'a des fois, quand par exemple, comme l'histoire quand y'a eu l'histoire de Pipo²⁰, beh c'était contre, là c'était contre la police, et beh là on pouvait retrouver la Reynerie, Bagatelle, solidaires quoi. Nabil

C'était y'a trois ans, on était à la MJC, la Maison des Jeunes donc, on jouait aux cartes tranquillement et, mais vraiment tranquillement quoi, on jouait aux cartes, on faisait rien de mal, on faisait un concours [...] ils ont vu que tout le monde commençait à se lever, ils commençaient à sortir les flash-balls, ils sortent des flash-balls, et comme il a vu qu'il parlait avec moi, le flash-ball il le braque vers moi comme ça, il me dit, non il nous dit à tous, il nous dit celui qui bouge je le bute, avec le flash-ball comme ça, et j'ai pas bougé, j'ai pas bougé [...] ça a fini à l'émeute quoi, et j'ai participé à l'émeute, par la haine, et même pour vous dire l'éducation, je sais que mon père m'a dit de pas faire ça, mais quand on a la rage, on sait pas ce qu'il peut se passer, quand on a la rage, éducation ou pas éducation, on passe à la casse. Brahim

Voilà comment les clans se forment, comment des clans se forment contre la police surtout, nous on est là, pourquoi on est toujours en groupe quand on marche en ville, on a peur de l'autre, qu'est-ce qu'il va se passer, autant avoir ses copains avec lui, on a peur de la police. Nabil

Dans ce face-à-face viril entre hommes en armes et hommes en bandes de quartier, les jeunes sortent confortés dans leurs valeurs légitimant la violence masculine comme mode et forme d'expression.

Et le groupe peut également se réactiver pour répondre aux discriminations, au sentiment de faire partie d'un « monde à part », trop souvent en butte au racisme ; phénomènes auxquels les jeunes ripostent alors par la ségrégation réciproque :

La question des, la question des clans, ça vient aussi de l'extérieur, parce que voilà, y'a des français, c'est pas méchant ce qu'ils disent, mais ils disent ouais, vous dans les quartiers, genre comme des gens, on est vraiment étrangers quoi, comme des animaux en troupe, des troupes, comme si tu parlais de troupes de

²⁰ Habib, surnommé Pipo, était un jeune homme de dix sept ans du quartier de la Reynerie, tué par un policier en décembre 1998, lors d'une interpellation pour vol de voiture. Des émeutes ont suivi et se sont étendues à l'ensemble du Mirail durant plusieurs jours.

La mort de Pipo, et les événements qui ont suivi sont le point de départ d'un film « Le bruit, l'odeur, et quelques étoiles ... » d'Eric Pittard. Tourné dans les lieux où se sont passés les faits, l'histoire est interprétée par des ami-e-s de Pipo, des habitant-e-s de la cité... le film est construit comme un opéra urbain, avec trois actes et un épilogue. Les membres du groupe *Zebda* font la transition entre les actes.

mutants, ils sont là-bas, dans la ferme, et là y'a les chevaux, ils sont pas mélangés, tu vois ce que j'veux dire, c'est pas méchant tu vois, c'est, ils disent comme ça tu vois, et donc nous quand y'a des clans, c'est comme pour se protéger on se sent plus forts, on est soudés, c'est comme ça. Nabil

La mobilité et les modes d'occupation de l'espace semblent être marqués par la limitation des territoires. Les jeunes garçons se sentent « chez eux » dans certains lieux et en relative insécurité dans d'autres :

Il n'y a pas d'ailleurs... Nous ***quand on parlait au centre ville***, on croyait qu'on parlait à Argeles... l'été on montait au centre ville, nous quand on était ados, ***et bien on avait traversé une frontière en fait***, des fois on se disait... ***Quand on revenait dans notre quartier à la Reynerie, il y avait des périmètres, on faisait des périmètres...*** Arrivés à Mirail Université, on ***faisait ouff...*** Quand on faisait des courses-poursuites, des Pradettes à la Reynerie... arrivés à Mirail Université, on ***faisait ouff...*** là on est chez nous... ***c'est bon on peut arrêter de courir, on est chez nous... c'était un périmètre... on courait, par exemple, on revenait de la Ramée... On volait des bicyclettes à la Ramée et quand ça tournait au vinaigre, et ben on venait en courant, et de la Ramée on s'arrêtait à Bellefontaine... on disait c'est bon, t'imagines, c'est fou quand même... c'est nos frontières à nous.***
Hichem

Quartiers et délinquance : C'était des délires...

Tous les quartiers de France connaissent des phénomènes de délinquance. Comment cela fonctionne dans les quartiers populaires que nous avons enquêtés ? Notre réponse passe au préalable par l'observation des conditions de vie au quotidien dans ces quartiers. En effet, faire l'économie de cette analyse-là devient producteur d'un discours démagogique et d'une amputation de sens qu'il est temps de dépasser si nous voulons avancer dans la compréhension des phénomènes.

Le groupe peut favoriser le passage à l'acte :

Quand j'étais chez moi, j'évoluais beaucoup en bande, c'était un peu le principe du soit tout le monde y va et tout le monde le fait, soit personne quoi. Puis maintenant c'est encore assez comme ça, pour être honnête quoi, c'est soit on y va tous, soit personne y va, quand je me retrouve là-bas. Pascal

Mais l'entrée dans la délinquance peut aussi venir casser la routine et la monotonie du quartier :

*Moi ça m'est arrivé une fois dans ma vie de voler un poste, c'était la première fois de ma vie, **c'était excitant, franchement, je vous l'avoue, c'était excitant**, c'est incroyable, t'es là, la pression et tout. Brahim*

Quartier, Business, et virilisme

Les extraits suivants illustrent la complexité de la situation et la pluralité des pratiques ou le refus de celles-ci. Ils nous montrent aussi les stratégies individuelles de jeunes hommes face à l'injonction viriliste qui les affecte, nous permettant ainsi de mesurer leur capacité, leur volonté d'y échapper ou au contraire de s'y complaire.

Certains d'entre-eux affichent une volonté très affirmée de s'en démarquer :

*Quel type de business, c'était **business quotidien hein, euh, le recel, le shit, tout, c'était business surtout, surtout le, la « dealette » quoi, surtout la « dealette ».** Ouais, **on m'a proposé beaucoup d'argent pour ça, moi j'ai toujours refusé, y'en a beaucoup, y'a pas que moi, y'en a beaucoup qui ont su refuser.** Brahim*

De fait, entrer dans la sphère du « business » ne demande aucune volonté particulière de la part des personnes qui s'y engagent, l'environnement et la « facilité » à opérer, se chargent presque *naturellement* de les conduire à des petits trafics, qui selon les intéressés restent souvent mineurs. En effet, il s'agit plus d'améliorer son quotidien que d'envisager véritablement une « carrière délinquante » :

***Ah oui, quand on est deux minutes au quartier on peut pas, on peut pas passer à côté de ça [...] On va pas faire les saints, ceux qu'on jamais rien fait, on a tous fait un peu de recel, mais, mais [...] C'est de l'argent de poche, c'est pas en faire son... je vais pas faire mon business quoi, de temps en temps si je peux refourguer un truc, je le refourgue, y'a pas de problème, c'est, c'est comme ça, on est dans ça, j'veux dire on vit pas à la Roseraie ou... je défie n'importe qui vit dans un quartier dix ans et qu'a pas fait au moins une fois un recel, on est tous tentés, ça rapporte tellement d'argent.** Nabil*

*C'est un truc qu'il faut tenter quoi, que je dis pas qu'il faut tenter mais, c'est pas bien **mais c'est une expérience**, moi je l'ai fait une fois, j'ai volé une deuxième fois quand c'était déjà volé et voilà, on était rentré à l'intérieur et c'était un café, on s'est servi à boire et tout, mais ça c'était vraiment pas, **pas pour gagner ma vie ou pour quoi que ce soit.** Brahim*

L'achat et la revente de drogues douces semblent faire partie du quotidien des cités, la plupart des jeunes filles et garçons que nous avons rencontré-e-s le décrivent volontiers.

Certains vont même plus loin dans leur lecture du phénomène, mettant en avant une organisation fonctionnelle de la revente du « shit » qui crée une véritable organisation spatiale et entre générations :

*Du shit ouais, voilà quoi, **c'est la revente du shit**, mais ils se mélangent pas, non j'crois pas, personne va dans le clan de l'autre quoi, c'est, **c'est comme des commerces en fait, c'est des commerces qui sont posés et les***

commerces ils peuvent, comme des commerçants ils peuvent discuter entre eux mais ils travaillent pas ensemble quoi, c'est tout à fait différent, après c'est vrai qu'ils font le boulot des grands de temps en temps, que les grands ouais ils sont trop grands pour faire ça maintenant, pour aller voir un client, lui amener, ils l'envoient au petit, ils lui donnent, ils lui donnent son petit argent de poche, il est content quoi. [...] ils sont dans un quartier et ils ont tous, toutes les générations la même fonction, c'est la revente de, de produits. Brahim

Mais il reste que l'activité délinquante de ces jeunes, comme l'avait bien montré François Dubet (1987), n'est pas comparable à une véritable « sous-culture » : son apprentissage reste très informel et même si des tentatives d'organisation émergent, elles restent marginales. Loin d'être le modèle de socialisation dominant, elle apparaît plutôt comme une de ses modalités. Les pratiques délinquantes ne s'apparentent pas à une organisation collective, du type « bande », elles ressemblent plus à des tentatives pour répondre au coup par coup aux insatisfactions créées par la frustration économique et le besoin d'entrer de plain-pied dans la société de consommation.

Les éventualités de consommer et de se déplacer rendues possibles aux jeunes hommes des cités le sont souvent sous une forme outrancière – comme une revanche prise sur la misère ? – et sont souvent vécues comme provocatrices par la société.

Ces jeunes gens qui s'affichent dans le quartier, ou ailleurs, en pilotant des voitures allemandes puissantes (BMW) sont soupçonnés de vivre de l'économie souterraine, et peuvent servir de modèles pour certains, notamment les plus jeunes. Ainsi, la surenchère virile, du fait de posséder des « signes extérieurs de richesse » et donc de pouvoir, s'installe :

Ouais, avoir des belles voitures, bien sapé, des sous, ça c'est clair, c'est, et quand tu vois que il fait rien et qu'il se lève à 11 h du matin et que le mec il roule avec une BMW décapotable, c'est que **quelque part on est tentés, moi franchement, moi il m'est arrivé de, que je revende des affaires, parce que j'ai vu que c'était facile, avoir des habits et revendre pour me faire des sous sans rien faire.** Nabil

En fait dans les quartiers comme ça là, moi j'sais parce que j'y ai habité, tous ils prennent exemple sur les plus grands, les plus grands ils roulent en BM, ils sont toujours bien habillés, alors ils font pareil, ils savent que, que les biz qu'ils font les grands, alors eux ils commencent jeunes pour faire, pour arriver comme eux, et ils veulent une voiture plus belle que l'autre, et comme lui il a acheté une BM noire, moi j'veais acheter une bleue parce que la bleue elle est plus jolie, en fait ils veulent, les grands c'est leur exemple. Benjamin

Séduction et/ou virilisme, un équilibre à trouver pour les garçons ?

Pour nombre d'entre eux, ce sont les apparences qui guident l'existence, l'apparat règne en despote dogmatique. Sans une belle voiture, et de l'argent, c'est leur virilité qui est menacée, comme s'ils ne pouvaient exister au masculin sans une visibilité ostentatoire (c'est un phénomène commun que l'on retrouve dans l'ensemble du bassin méditerranéen et dans d'autres milieux sociaux).

Enfin vers dix-huit ans, y'avait les filles bien et les filles pas bien quoi, y'avait les traînées et puis y'avait les autres quoi. Et par exemple tu vois, quand on voulait se payer du bon temps, on connaissait deux-trois filles qu'étaient un peu matérialistes, tu lui sortais une belle voiture, tu lui payais l'hôtel ensuite dans un truc de fou, une ou deux bouteilles de champagne, on était trois meufs trois mecs, la soirée elle revenait à dix mille par gars et puis voilà quoi. Pascal

Elles sont matérialistes maintenant [les filles] [...] Matérialistes, c'est-à-dire elles pensent à la voiture... T'as une belle voiture, t'es bien habillé. T'as des sous [...] Elles veulent se montrer, ouais moi j'sors avec lui, il roule avec une belle voiture, en plus il a des liasses dans sa poche, mais elles s'en foutent que tu travailles ou pas... par exemple, j'sais pas j'préfère me calmer parce que avant je volais, comme tout le monde, j'préfère me calmer avant de trouver la fille sérieuse, alors que je sais bien que si je dois trouver la fille sérieuse pendant que j'avais des sous, que je faisais des francs à gauche, une fois que j'aurais arrêté pour travailler, j'aurais eu moins de sous que quand j'faisais ce que je... mes trucs. Au moins je sais que là la femme que j'ai elle m'a comme je suis, avec mon salaire, c'est tout, parce que je sais qu'elle est pas à moi rien que pour, rien que pour être avec moi, pour mon argent, alors c'est pour ça. Benjamin

Moi en tout cas, moi demain j'ai rendez-vous avec une fille, j'ai même pas un franc pour lui offrir un café, comment je vais faire ? [...] Mais si tu veux faire quelque chose, il faut des sous tout le temps, tout le temps il faut des sous, tu veux passer, tu veux passer trois heures avec ta copine... Il va falloir que tu l'amènes au café, va falloir que tu... Kamel

Les questions que cela soulève concernent en premier lieu le financement de ce virilisme :

On a beaucoup flambé avec les filles, vas-y je te paye le resto... Pascal

Mais, il est également nécessaire de réfléchir à l'« implication » des jeunes femmes qui acceptent, entretiennent, ou même valorisent cet état de fait.

Mon copain, il habite à la Reynerie à côté de chez moi, il a vingt et un ans, il est pas à l'école, il fait rien. Il vit chez ses parents. Mais il vit de quoi ? C'est, j'sais pas, il se débrouille... Mais il fait quoi ? Est-ce qu'il deale ? Ouais j'crois, c'est ça. Ça ne te gêne pas ? Non. Sonia

Virilité et virilisme

Grâce au concept de la « maison-des-hommes » (Welzer-Lang, 1994), nous avons montré que la socialisation masculine comportait un certain nombre de règles et de savoir-faire, tout un capital d'attitudes qui serviront à être un homme : « Pour les hommes, comme pour les femmes, l'éducation se fait par mimétisme. Or le mimétisme des hommes est un mimétisme de violences. De violence d'abord envers soi, contre soi. La guerre qu'apprennent les hommes dans leurs corps est d'abord une guerre contre eux-mêmes. Puis, dans une seconde étape, c'est une guerre avec les autres... Conjurant la peur en agressant l'autre, et jouir alors des bénéfices du pouvoir sur l'autre, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces. »

Dans le *Dictionnaire critique du féminisme*, avec Pascale Molinier, nous avons ainsi défini la virilité : « La virilité revêt un double sens :

1) les attributs sociaux associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le « droit » à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas être virils : femmes, enfants...

2) la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine.

La virilité, dans les deux acceptions du terme, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. »

Par ailleurs, nous l'avons dit, le modèle viril pour les garçons est largement valorisé, il est renforcé par l'occupation de l'espace public du quartier.

Juin 2003 : La loi du quartier, quand on creuse, et je parle pour les « jeunes » d'aujourd'hui (15-27 ans), n'est basée sur rien d'autre que la crainte. Si tu n'as pas de grand frère pour te protéger, si tu ne « traînes » pas dans leur bande, si tu n'as pas fait de bêtises, juridiquement condamnables, si tu te « saoules pas la gueule » ou si tu te « défonces pas au shit », si c'est pas autre chose, si t'as pas une réputation de « caïd » parce que tu as fait de la « taule », si tu t'en sors tout simplement, ou si tu essaies avec toutes les « gamelles » que la réussite suppose, eh ben dans le quartier, il ne te reste qu'une chose : la religion. N'est-ce pas une des grandes valeurs des quartiers ? Cela ne signifie-t-il pas que t'es bien un enfant des quartiers mais que t'as sauté un coche, celui de la déviance ?

H.M

C'est ce que nous avons déjà écrit : « Les jeunes hommes des quartiers populaires et les crispations virilistes qu'ils donnent à voir ne sont pas un phénomène exceptionnel, mais au contraire une forme exacerbée de virilité, liée au destin post-colonial de ces jeunes » (Welzer-Lang, 2002).

Autrement dit, plus leur fragilité, leur vulnérabilité, construites sur la base de précarité socio-économique et d'illégitimité culturelle (Sayad, 1979) au regard de la « société d'accueil » s'accroissent, et plus le virilisme des garçons apparaît excessif. Ce phénomène peut certes s'apparenter à une indécision caractéristique de l'adolescence, ou à un repli de type identitaire que l'on relie trop rapidement à l'Islam. Mais ce faisant, on se prive de l'examen des effets produits par une certaine mémoire sociale rattachée au processus migratoire issu de la période post-coloniale (*i.e.* celle de leurs parents) sur toute une génération de jeunes « beurs ». Héritiers de la situation d'incertitude face à l'avenir qui était celle de leurs parents, les jeunes ne se reconnaissent par contre plus aujourd'hui dans la tradition familiale et ouvrière qui pouvait être structurante alors²¹.

Beaucoup d'entretiens avec les jeunes nous ont montré à quel point cette injonction à la virilité obligatoire était efficiente :

*J'étais pas un meneur, j'étais pas un caïd dans mon quartier. Je suivais, plutôt. J'étais dans une bande de copains, oui. Une bande, mais j'avais mes limites moi. J'étais pas quelqu'un qui avait grandit avec eux, tu vois ? Je suis venu à 16 ans et demi, il faut faire ses marques quoi. Y'a eu des hauts et des bas. **Il fallait prendre des coups et mettre des coups au début.** Après voilà, **une fois que t'as pris et donné des coups, c'est bon, tu peux... Oui. Il fallait marquer le territoire, voilà.** Farid*

***Tout ce qu'ils font eux, il faut le faire c'est ça...** Même si un type il veut faire quelque chose... Et beh **ce type, il est comme prisonnier, il est obligé comme les autres, j'sais pas c'est comme si il était prisonnier... Il a pas le choix**, c'est soit il a le choix, il dit non et il a pas de copains, il va se faire tailler toute la journée pendant des mois on va dire ouais, il va se faire tailler pendant des mois et tout, soit il y va, il joue le jeu du type fort et tout et c'est comme un genre de respect, vous voyez ce que je veux dire ? Kamel*

*Ouais, **la peur...** C'est une preuve, il grandit, il donne une preuve, euh, une preuve par exemple c'est se battre avec deux, trois types, les déclencher tous les trois, il est tout seul, il est vu par les autres. En fait je pense pas qu'on devient caïd comme ça, faut d'abord prouver des choses avant d'être, il peut en assommer quelques uns, après là on est caïd tu vois. Brahim*

Mais postuler que ce modèle fasse quasiment l'unanimité auprès des jeunes ne signifie pas pour autant qu'il soit pleinement épanouissant pour eux, ni qu'il ne soit pas également porteur de certaines souffrances.

²¹ Nombreux sont les travaux montrant l'effondrement de la socialisation ouvrière dans les anciennes « banlieues rouges » notamment Dubet, Lapeyronnie, etc.

*En plus, je suis impulsif tu vois, c'est vraiment un gros défaut... **Il faut pas tomber la face... J'ai passé l'âge de ces conneries et je n'ai pas envie de me retrouver en prison ou à la morgue pour une histoire aussi banale...***

Hichem

A l'intérieur de ce groupe, les pairs adoptent des pratiques sociales qui leur deviennent familières. Les garçons existent par les défis qu'ils se lancent et doivent relever, la frime (notamment dans les relations avec les filles), les conduites sexistes et homophobes, expressions d'une volonté de réaffirmer une identité masculine menacée (Lepoutre, 1997 ; Duret, 1996, 1999).

*Le problème c'est qu'il faut communiquer, il faut pas avoir peur des mots quoi en fait, **l'orgueil, la fierté un peu, des cons qui pensent qu'un homme ça ne pleure pas quoi. Faut pas qu'on pleure, faut pas ci, faut pas dire à une femme je t'aime, même si t'aimes une femme [...] Oui, c'est ça, romantique, mais il fallait le cacher ça... ah bien sûr, romantique, si tu le caches pas t'es mal, tu passes pour un bœuf quoi [...] ouais, pour une tartouse, il faut être un homme, on nous a inculqué depuis tout petit, l'homme c'est l'homme, il ne pleure pas, il se bat, c'est le plus fort, c'est le plus costaud.***

Hichem

Pour les garçons, la virilité implique de ne pas perdre la « face » dans son groupe de pairs :

Quand on est adolescents, on est très sensibles aussi aux groupes d'amis, de copains avec qui l'on évolue, on est tous, un peu, on va dire influencés, par le groupe de copains, on essaie de faire les beaux, là où... pas où l'on a pas forcément envie d'aller quoi, mais on va faire des choses parce que ça fait bien de les faire quoi... où tu montres une image. Brahim

La révolte ou la « rage » qu'ils manifestent (Dubet, 1987) peut être perçue dès ce moment comme un sursaut de virilité au sein de leur groupe d'appartenance ; les lois de la bande venant se substituer ou se superposer à celles du groupe d'origine :

*Surtout quand on n'est pas maghrébin ou black, **celui qui s'impose il est fort, y'en a, y'en a, hein parmi les français qui se sont imposés, mais en fin de compte, ils s'imposent, on a l'impression que ce sont des maghrébins comme ils parlent, ils sont imprégnés totalement de la culture, c'est, ils parlent comme eux, langage quartiers quoi, mais après voilà quoi, c'est vrai qu'il faut s'imposer, c'est vrai que y'a des souffre-douleur, ça c'est sûr [...]** Beh ils emploient des mots en arabe, tout le temps, c'est incroyable, cette langue, l'arabe, même moi j'vois des français ils habitent même pas dans des quartiers, ils me sortent des mots en arabe tout le temps, on dirait c'est pour nous faire plaisir ou, j'comprends pas, ça c'est un truc que j'ai jamais compris. Nabil*

Lapeyronnie (1999) met en évidence deux explications des conduites violentes : celle du vide social, la « désaffiliation » (Castel, 1995) qui se transforme en révolte chez les jeunes ; elle révèle les limites du processus d'intégration sociale. Mais il s'interroge également sur la dimension collective des violences qui structure la vie de ces groupes (en effet, ce sont rarement des actes isolés) : « c'est le groupe en tant que tel qui est vecteur de la violence... La violence s'inscrit dans un ensemble de conduites du groupe et n'est pas séparable du sexisme, du racisme et de l'homophobie... Dans un espace public qu'il perçoit comme étranger ou hostile, l'individu se fond au groupe. C'est donc collectivement qu'il existe et qu'il peut s'imposer dans l'espace public, au nom de la cité, alors qu'il a le sentiment d'être méprisé individuellement ».

De plus, homophobie et hétérosexisme ne font que renforcer le repli viriliste des garçons en excluant de ces lieux les lesbiennes et les gays qui, stigmatisé-e-s ici comme ailleurs, soit quittent le quartier, soit restent invisibles. Ceci a donc pour effet de réduire les interactions à un face à face entre filles et garçons hétérosexuel-le-s.

*Mais sinon, ils s'en foutent les gens, il est bi en fait, **il aime les femmes, mais il a des tendances homo, et j'en suis sûr qu'il a dû se taper des mecs [...]** moi je trouve que **les familles le feraient déménager quoi... le sortir de la ville ... bon, le mec, il est affiché, aux yeux de tout le monde, et même de sa famille, l'amour rend aveugle hein... On ne choisit pas, ça nous tombe comme ça sur le coin du nez, à mon avis le mec pour qu'il soit heureux, il faut qu'il quitte la ville, qu'il mette une croix sur toute sa famille, tu imagines ce que cela représente pour un père de famille de soixante-dix ans... avec l'éducation qu'ils avaient et ce que l'on leur a inculqué... c'est la crise cardiaque.** Hichem*

Enfin, la forte homosocialité fait passer les copains avant la petite amie, comme si cette dernière avait le pouvoir de remettre en cause l'appartenance au groupe et au-delà l'existence même de la « bande ». Elle contribue donc à renforcer l'enfermement dans le groupe et la limitation des interactions, notamment avec les filles :

C'était un peu le QG donc là c'était le soir de temps en temps, quand on avait fait des conneries, qu'on était en train de partager notre butin on va dire, on se faisait une grosse plâtrée de frites à cinq ou six, pis on se collait une cassette de cul, puis on discutait et on la matait quoi. Pascal

Moi t'sais quoi, c'est que je fais passer les amis avant tout t'sais. Parce que je préfère rester avec eux, j' préfère cent fois plus rester avec mes copains, que ma copine j'peux rester avec elle deux heures maximum. Frédéric

En conclusion de ce chapitre sur les regroupements de jeunes, nous pouvons relever l'émergence de formes du « nous » en opposition à des « eux » (hors quartier) qui illustre des sociabilités fortes, des manières « d'être ensemble » chez les filles et garçons des quartiers.

Bon ça fait des années qu'on habite ici, qu'on a créé des liens avec nos voisins qui maintenant, franchement, sont pratiquement la famille. On est comme des frères et sœurs, dès qu'il y a un besoin, tu sais où aller, pareil pour eux, tu sais qu'il y a vraiment... c'est un amour, ce qu'il y a entre nous, tu vois, c'est pas que du voisinage, c'est plus que ça. Et ça, si j'habiterais ailleurs, je l'aurais jamais ressenti. Je le sais, je l'aurais jamais ressenti. Et voilà, quoi, comme quand je te disais, quand on allait à l'école de la maternelle jusqu'au collège, au lycée, à la fac ensemble, automatiquement, au bout d'un moment, il se crée des liens et, et... t'es pas indifférente quoi. Nadia

Ce collectif est vécu comme un espace sécurisant, rassurant, face à un ailleurs ressenti comme hostile et inhospitalier. L'appartenance au groupe permet un ancrage local où « tout le monde se connaît », fournit des repères qui permettent de réduire l'anonymat et de renoncer aux relations froides et impersonnelles en usage dans les espaces publics des grandes villes. C'est un véritable réseau qui se crée, empreint de solidarité communautaire :

Ils sont là, on est comme des frères quoi, ça c'est clair. Même si on a des problèmes entre nous de temps en temps de bandes, dans le quartier, mais ça c'est comme, c'est comme des frères et sœurs qui se disputent chez eux à la maison, c'est pareil, c'est exactement pareil, c'est une vie familiale dans le quartier, nous sommes tous de la famille et de temps en temps on se dispute. Nabil

Fonction de lien et donc probablement de circulation de l'information au sein des quartiers, le groupe permet alors de dominer sa crainte et d'affronter l'extérieur. Il permet aussi, en se désresponsabilisant, d'adopter certaines pratiques, parfois délictueuses, perçues comme inciviles voire dangereuses.

Ça fait plaisir, ça veut dire qu'on est pas seuls quoi, mais d'un côté bon, par rapport aux gens c'est mal vu quoi, on est des délinquants, on est des voleurs, on est des voyous quoi. Brahim

Ces formes de sociabilités juvéniles concernent pourtant l'ensemble des jeunes des classes populaires (mais pas seulement) dans notre société. La période de l'adolescence s'allonge, le passage à la vie adulte constitué par la fondation d'une famille et l'entrée dans la vie professionnelle est de plus en plus retardé (Galland, 1991). Cette étape de la vie est souvent marquée par une période d'identification

sociale forte, avec l'appartenance à un groupe au sein duquel s'opère une opposition au reste de la société, le marquage d'une frontière plus ou moins symbolique.

Ça c'est ma philosophie, j'ai honte et j'suis fier de mon quartier... J'suis fier parce que j'suis fier, parce que c'est des quartiers, attention, y'a un bon côté aussi de vivre dans un quartier, ça nous apprend tellement de choses, ça nous apprend à vivre durement, il peut nous arriver quoi que ce soit à l'extérieur, on est rôdés, parce qu'on sait c'est quoi la galère. Moi franchement, ça serait à refaire, je préfère, avec tous les problèmes qui y'a, on dit ouais on habite là, on est les uns sur les autres mais, c'est pas qu'on est contents hein mais y'a beaucoup d'avantages, j'préfère sortir de mon quartier que de sortir de, j'sais pas, des trucs rupins à côté. Brahim

On pourrait multiplier les exemples de groupes marginaux tels les « loubards » des années soixante, les « rockers » ou les « hippies » des années soixante-dix, etc.

Pourtant, cette force du groupe comporte un versant négatif : le risque permanent d'être sous contrôle et l'injonction à être, paraître, ou agir selon les règles du groupe. Le problème du fonctionnement d'un groupe reste la possibilité d'attribuer une marge de manœuvre à ses membres, une possible interaction entre le « je » et le « nous », entre l'individu et la communauté, autrement dit un rapport harmonieux, harmonisé entre les deux pôles qui définissent les interactions entre les personnes : proximité et distance.

Je préférerais en sortir [du quartier] parce que d'un côté ça nous apprend un peu à être solidaires et tout ça parce que le quartier c'est, c'est vraiment solidaire, tous soudés et tout ça, de l'autre c'est nocif, ça t'enferme, tu t'enfermes dans un groupe et t'es obligée de suivre d'un côté. Nawal

La question en termes de rapports sociaux de sexe qui se pose à nous est de savoir s'il existe pour les jeunes filles la possibilité de s'affranchir du groupe, de la communauté du quartier, d'acquérir une certaine « mobilité mentale » qui permettrait un va et vient entre une possible identification au groupe – mais de manière périodique, temporaire, et donc choisie – et une autonomisation, sans avoir à subir de contraintes, de contrôles, voire de violences pour manquement ou rejet des normes et principes auxquels elles sont tenues d'adhérer.

Il semble aujourd'hui que cette circulation, cet équilibre, est difficile à trouver ; l'assignation à la communauté (qu'elle apparaisse dans les discours comme choisie ou subie) s'avère être un processus quasi-incontournable.

D'autant plus incontournable que cette assignation « mentale » à la communauté du quartier se double d'une assignation à résidence (largement décrite par les travaux concernant la mobilité résidentielle des habitant-e-s des quartiers populaires), qui se conjugue avec les difficultés pour accéder à une mobilité sociale ascendante.

Le dilemme auquel les filles sont confrontées, entre d'une part l'acceptation d'une *nature féminine* et les rigidités liées à ce statut, et d'autre part la prise de conscience de l'inégalité des rapports entre les sexes et leurs possibles évolutions, les amène à se construire une personnalité paradoxale ou contradictoire. Cette notion de socialisation hétérogène est utile pour montrer comment les filles se construisent comme sujets. Gaspard et Khosrokhavar (1994) parlent « d'actrices latérales », prisonnières d'une « néo-communauté », caractérisée par son « rigorisme répressif », que constitue la population des quartiers d'habitat social, communauté mythique « conséquence de l'interaction entre les valeurs et les modes d'intervention de la société d'accueil sur la société d'origine ».

Les rapports filles-garçons : socialisations différenciées, espaces différenciés, sociabilités différenciées ?

Les rapports filles-garçons et, par extension, les relations amoureuses dans les quartiers sont surdéterminés par deux types de contextes.

On qualifiera le premier « d'effet village », une sorte de dictature du regard de l'autre, que l'on intègre dans les décisions les plus intimes de son existence. Le second réside dans une sorte de conservatisme, qui prend fortement en compte l'avis de la « néo-communauté » dans un « dictat de l'étiquetage » que l'on retrouve en jeu de miroir dans les discours produits par les garçons et les filles rencontré-e-s.

Comment fonctionne le calcul entre les privilèges acquis et les efforts à produire pour être « autre » et peut-être à ce moment-là être soi ?

L'analyse des propos recueillis et les diverses observations sur le terrain convergent pour montrer que nous sommes face à une logique de territoire avec ses normes et ses règles propres. Les rapports entre filles et garçons ne sont pas le produit d'un héritage religieux ou culturel, mais plutôt la conséquence d'une organisation sociale dans les quartiers populaires :

Dans le quartier, le problème entre filles et garçons, c'est la conséquence d'un autre problème... le problème vient de l'enfermement. Les types n'ont pas de but dans la vie, ils se lèvent le matin, ils vont rencontrer des types comme eux, y'a pas d'échanges, ils vivent tous dans la cité, tous de la même origine. C'est impossible de changer dans ces cas-là... Puis il arrête l'école, il va rien foutre ou aller dealer et ce qu'il a à faire, c'est se caler en bas d'un bloc et mater. Rachid

« Sérieuses, crapuleuses, salopes » : une catégorisation

Une fille sérieuse, pour moi, elle peut s'habiller sexy, sans trop de tape à l'œil... sans trop montrer de chair [...] sinon il y a différentes façons de pas être sérieuse. Sur le plan « racaille », la fille qui aime se la jouer garçon, voler, faire de la moto, voyou comme un garçon. Il y a les filles « chiennes » qui se laissent aller dans un certain plaisir, se laissent emballer trop facilement par d'autres hommes qui leur font croire beaucoup de choses et la fille bien, qui a du respect pour elle-même, ne pas donner son corps... Mohamed

Dans les cités d'habitat social, les relations filles-garçons s'expriment selon la « classification » des filles par les garçons, classification bien souvent reprise par l'ensemble de la population du quartier, filles comprises :

Mais en fait, c'était quand j'étais en BEP en fait, j'avais tendance à rigoler avec tout le monde et tout, et je fréquentais une fille qui était dans ma classe et qui

vivait dans mon quartier aussi. **Et c'était pas une fille fréquentable en fait. Et tout le monde me disait qu'est-ce que tu fais avec elle, attends, franchement, c'est pas une fille bien et tout... Bon, non cette fille tous les mecs ils se la sont tapée là, c'est une pute quoi, c'est une pute. Donc, là, j'la défendais, j'la défendais, j'ai traîné je crois un an ou deux ans avec elle quand même, même mes parents ils me disaient traîne pas avec elle, c'est une fille, elle est pas bien... c'est pas une bonne amie quoi.** Nadia

Pour Christelle Hamel (2002), « ces garçons partagent l'idée, d'ailleurs assez largement répandue dans tous les milieux sociaux, d'une "masculinité" définie par un rapport de sujétion des femmes vis-à-vis des hommes. Alors celles qui échappent à ce rapport de sujétion en ayant une sexualité libre sont sanctionnées par l'étiquette de " salope " ». Et elle poursuit : « Comme il y a deux catégories de filles, il y a deux types de sexualité : on "nique une meuf" et on "fait l'amour" à sa femme ».

Au quotidien, les jeunes filles qui se risquent dans les lieux publics du quartier sont exposées à l'agressivité masculine, considérées comme indignes de respect, et sommées de prouver « leurs bonnes intentions » :

Eux ils ont une image des filles, ouais les filles, c'est toutes des chaudes [...]. Et ensuite, et beh, pour moi, si tu sors avec un mec dès le premier soir, franchement, j'dis pas que t'es une fille facile, peut-être qu'il te plaît, qu'il y a quelque chose, mais j'trouve que c'est un petit peu trop facile pour le mec. Et que autant nous on a à montrer des preuves, mais eux, ils ont plus de preuves à montrer. Nadia

Les filles se divisent en trois catégories :

Les filles « sérieuses », censées préserver leur virginité intacte jusqu'au mariage, qui acceptent de se soumettre à la domination masculine dictant les règles suivantes :

Une fille sérieuse, c'est une fille qui ne fait pas de choses sexuelles, c'est les étiquettes qu'on donne. Yassin

Les garçons, on a grandi avec eux, ils savent quelles sont les filles qui font plus ou moins les salopes, les petites dévergondées, ils les connaissent, et ils connaissent très bien les filles qui sont sérieuses. Samia

Les « crapuleuses », jeunes filles qui portent un jogging informe, couvert d'un long pull, ou d'un blouson qui cache les fesses, afin de rendre invisibles les attributs de leur féminité :

Ça c'est d'autres garçons qui me le disent [...] ouais c'est une crapuleuse, elle est toujours en survêtement, normalement, une fille elle devrait s'habiller un peu plus et tout ça, X il prend ma défense et tout ça, ils me disent que il est toujours en train de dire ouais mais c'est parce qu'elle aime bien être en survêt,

elle aime bien être en survêt. Et puis de toute façon, si j'étais en habit de fille, avec pantalon serré et petit haut et tout ça quoi, ils m'appelleraient la pute donc... A choisir, je préfère la crapuleuse. Nawal

Quant à celles qui affichent une liberté sexuelle, qui osent transgresser l'interdit, elles apparaissent comme abordables et accessibles, donc « salopes » et potentiellement assujetties à la sexualité masculine, sous des formes plus ou moins violentes.

Ce sont elles que les garçons appellent les « putes », celles qui se mettent en jupe courte ou en pantalon sexy, portent un décolleté échancré ou moulant... Celles qui répondent quand on les interpelle ou bien qui ne répondent pas, celles qui sourient, parlent aux garçons, celles qui font semblant d'être sérieuses mais ont un copain ailleurs. Bref, toutes les filles ou presque...

Voici comment en parlent les garçons que nous avons interrogés :

***Une fille pas bien déjà, c'est une fille qui fume, une fille qui sort le soir, ça ne veut pas dire que c'est une pute, d'accord bien sûr, mais je parle de la mentalité des parents... dans leurs catégories, une fille qui fume, c'est une pute, une fille qui sort à 22H00 le soir c'est une pute, et pour nous plus tard on ne peut pas se caser avec ce genre de fille...** et t'as la mère qui dit au fils, cette fille elle est pas faite pour toi, elle fume, elle sort à 22h00... Mais peut-être que ce sera une bonne mère de famille... qui sait ? Hichem*

Déjà la petite pute elle s'habille comme une pute. C'est-à-dire que j'arrive pas à comprendre moi comment une fille, elle est chez elle dans un quartier, elle met des talons de dix centimètres, un décolleté où on voit tous les seins, elle met un string, elle met un string avec un pantalon serré qui va éclater le cul, excusez moi ... et elle va marcher avec sa mère qu'a le voile quoi à côté, donc tu vois un peu le paradoxe, tu vas t'habiller comme ça, tu sors en boîte, je vais pas faire le macho, tu peux sortir en boîte comme ça parce que tu te fais belle c'est tout à fait normal. Mais dans un quartier, un peu de tenue quoi, c'est tout, parce que les garçons, même pour moi hein, même pour moi, pour moi c'est des putes, moi c'est une pute, elle a pas à s'habiller comme ça dans le quartier avec sa mère, pour moi c'est une pute. Nabil

Et les filles :

*Non, ça c'est clair qu'ils, ouais siffler, ils vont l'appeler, ils vont, surtout **si elle est habillée comme une pute quoi.** Et c'est quoi être habillée comme une pute ? **Mini-jupe, grosses bottes éclatées, maquillage à fond, trucs moulants grave et tout, pour qu'on voie ses formes, grave et tout, donc voilà.** Fatih*

Moi, ce qui me gêne, c'est leurs regards. [...] Non, il va te dire ouais elle, je me la suis tapée hier, ah elle, c'est une pute. Même pas, il détaille, c'est

une pute. Voilà. T'sais, plein de trucs comme ça qui te font même pas envie de parler avec eux. Nadia

Après, j'trainais avec une fille qui habitait en face de chez moi, on disait que je fumais avec elle, on disait que je faisais la pute avec elle et tout ça, puis mon père, un jour, il m'a attrapée dans l'escalier, il m'a tué la tête contre les marches. Rachida

On retrouve la dichotomie classique en termes de rapports sociaux de sexe entre un « homme public » et une « femme publique » et les représentations qui leur sont attachées : évoluer dans l'espace public est valorisé pour les hommes et dégradant pour les femmes, comme si l'espace public était interdit aux femmes et aux filles, celles qui s'y risquent acceptent tous les risques et « méritent » ce qui leur arrive.

Ouais, alors que elle sait que c'est des dealers et tout, tatata, c'est que quelque part elle recherche quelque chose, quoi je sais pas, peut-être elle veut, ouais, pour moi c'est des putes pour moi, franchement c'est des putes. Alors que tu vois t'as d'autres filles, franchement tu les remarques même pas, tu vois, tu sais même pas qu'elle habite à Bagatelle, moi y'a des filles que j'ai rencontrées à Bagatelle, que je n'ai jamais vu, et pourtant, bon je sais ce qu'elle fait après mais, mais elle se fait pas remarquer dans le quartier, elle sait que voilà y'a des jeunes, et qui sont là, qui peuvent les accoster, donc elles se font pas remarquer quoi. Brahim

Des espaces sexués

Les conséquences directes de cette pression exercée sur les filles se retrouvent dans la division sexuée des espaces. Les relations entre filles et garçons restent cachées, secrètes ; ou bien elles sont limitées au minimum. Le rapport à l'autre sexe semble être à la fois très codifié et empreint de précautions :

J'ai pas beaucoup de copains dans le quartier. J'en ai quelques-uns mais bon, c'est pas, c'est pas mes meilleurs amis. Linda

Des copines. Des copains, non, pas trop. J'ai des voisins, mais j'ai pas de copains, c'est des voisins mais c'est pas mes copains. Y'a une différence. C'est comme ça plus dans le quartier en fait. Entre voisins, on reste... Une distance que il faut... Leïla

Non, enfin, au quartier non, j'ai jamais eu d'ami, d'ami garçon, mais j'ai déjà eu quoi, des amis qui... avec qui je parlais de tout et de rien quoi. Mais voilà quoi... pas dans le quartier parce que la plupart du temps, c'était plus des amis parce qu'ils étaient dans ma classe, en fait. Non, non, c'est « bonjour ça va ? », c'est tout. Y a pas plus de... même pas forcément sortir avec... mais

non. **En fait, c'est juste que... que chacun fait sa route, en fait, moi je suis de mon côté et eux sont de l'autre côté quoi.** Hakima

Garçons et filles se retrouvent piégé-e-s par le système :

La mentalité ne change pas, je veux dire, moi, aujourd'hui, c'est vrai que ça favorise la ghettoïsation, ces immeubles de quinze étages... Mais quand tu as des immeubles de quatre ou cinq étages, les filles, elles ne seraient pas en bas quand même, ça c'est d'office... Ici, on ne voit pas plus loin que le bout de nos chaussures, tu parles avec une fille, automatiquement tu sors avec ici... c'est clair, tu sors avec automatiquement, pour peu que tu ailles boire un café avec elle à Mirail Université, ben t'as couché avec [rires] C'est clair. Je ne t'explique pas si tu vas au cinéma avec, et c'est une amie, là t'es marié et t'as deux enfants, juste parce que tu es parti au cinéma, c'est clair, il n'y a pas d'amie fille. Hichem

Et garçons et filles jouent avec les frontières de territoire pour pouvoir se rencontrer :

Et bien on les prenait autre part, que dans le quartier... systématiquement, mais en fait c'était d'un quartier à l'autre, par exemple, la Faourette, la Reynerie, Bagatelle, Bellefontaine. Les filles de la Reynerie, elle sortaient avec les mecs de Bagatelle, et les filles de Bagatelle elles sortaient avec les mecs de la Reynerie. Mais jamais une fille de la Reynerie ne sortira avec un mec de la Reynerie, si ... ou en cachette, par derrière, en disant oui, on est des copains, copines... Jamais, en fait on préfère sortir avec les autres, jamais on sortirait avec une fille de son quartier quoi... Hichem

C'est dur, surtout que moi je sors avec un gars de la Reynerie, alors qu'à Bagatelle, on déteste les gars de la Reynerie. Eux, ils détestent la Reynerie, et la Reynerie, ils détestent Bagatelle. Comme moi je sors avec un gars de la Reynerie et ai jeté tous les gars de Bagatelle, ça passe encore trop mal. Rachida

[Les copains mecs] Ouais, au lycée, après le lycée quoi, au quartier non. Même, je pourrais pas, c'est question de respect, c'est j'sais pas, je pourrais pas, tant que mes parents ils le connaîtront pas, je peux pas. Donc tu les retrouves où ? Au lycée, après en ville, donc voilà quoi, beh dans leurs quartiers à eux. Fatiha

Modalités du contrôle exercé sur les filles

Dans cette structuration des espaces et des déplacements, l'activité de chacun-e se trouve sous le contrôle d'autrui. Bien entendu, là encore les filles se retrouvent soumises à des procédés autoritaires et dominateurs :

Les types, quand ils nous voient, ils ont l'impression qu'on doit leur rendre des comptes, comme si on était leur petite sœur ou je sais pas qui, « t'étais

où ? Et t'as vu l'heure qu'il est ? faudrait rentrer », je sais pas moi, ça me choque ça, y'a des personnes je les connais, c'est des copains à moi, bon on rigole, puis j'sais très bien qu'ils le diront pas sérieux du style vas-y rentre maintenant, il est l'heure et tout, quand ils le disent, c'est comme ça, pour rigoler, et moi ça me fait rire, mais y'a des personnes qui font « mais t'étais où ? », ils savent que t'es du quartier et ça suffit à dire pourquoi tu rentres maintenant... mais quand ils se retrouvent en groupe ou j'sais pas quoi, c'est clair qu'ils calculent pas, ils diront ouais salut, salut la bombe ou je sais pas quoi [...] Alors un jour c'est, ils ont envie de rigoler entre eux donc ils disent ça, le lendemain c'est comme si t'étais leur petite sœur, je comprends pas moi, je te jure, ils ont des mentalités, ils ont des mentalités changeantes, un jour c'est ci, un jour c'est ça. Karima

Le lexique employé par les jeunes filles pour parler du contrôle exercé par les garçons est quasiment d'ordre policier ; contrôle rendu possible par la configuration spatiale des cités (certains ont pu comparer cette architecture en tours et barres et leur disposition dans l'espace comme de grandes « prisons panoptiques », telles que définies au XVIII^e siècle) :

*Ce qui m'énerve, c'est que chaque bâtiment, chaque... en fait, chez nous, c'est un grand quartier, mais t'as le Titien, t'as le Goya, t'as le Tintoret, tu vois c'est... **c'est on va dire trois, quatre bâtiments réunis qui ont la même adresse en fait, bah à chaque bloc, t'as un groupe de mecs, là où tu passes t'as un groupe de mecs, que tu passes à pieds, tu les vois, que tu passes en voiture, tu les vois, alors tu passes les douanes, t'as la douane de là-bas, la douane de Goya, la douane de Tintoret.*** Nadia

On constate également une acceptation implicite des filles, quand elles entrent dans les groupes de garçons, de se soumettre en quelque sorte à leur autorité, c'est-à-dire « qu'aller vers eux pour discuter, c'est accepter leur contrôle... ». Elles ne peuvent ensuite plus revenir en arrière et s'exposent donc à accepter certaines *familiarités* de leur part :

*T'as de tout, t'as... **mais souvent, les filles que tu trouves bien ancrées dans le quartier que tu sais qu'elles en font partie, tout le monde est capable de te dire qui c'est, son prénom et tout ça, c'est souvent des filles qui traînent beaucoup avec les mecs du quartier quoi, donc.*** Voilà, c'est pas des filles qui restent ensemble, quoi c'est toujours des filles qui sont beaucoup avec les garçons... Fatima

Franchir cet interdit équivaldrait à une adhésion implicite à l'appropriation des femmes par les hommes :

*Non, en fait, non, **j'suis une fille qui parle pas aux types. C'est clair simple et précis. Pourquoi, c'est parce que... j'sais même pas, c'est ce qu'on m'a***

appris chez moi, d'ailleurs, mon père, il me voit parler avec un type, il me déboîte déjà, non je m'entends quand je dis ça mais bon, c'est pas avec n'importe qui, quoi. ... C'est pas que je me prends pour je sais pas qui ou quoi, mais c'est que ici, faut pas parler avec n'importe qui. Parce que dès que tu parles avec eux, ils vont aller voir un type, ils vont dire ah putain, elle a craqué sur moi. Et en fait, d'un p'tit truc, juste le fait que t'ailles leur parler, ils vont te faire une histoire de Steven Spielberg [...] Moi je te parle de chez nous parce que... du Mirail entier, du Mirail entier, parce que c'est pareil partout dans les quartiers. Nadia

Alors on garde ses distances et on tente de composer avec les frustrations :

Dans le quartier, quand je parle à un mec, c'est foutu pour ta gueule quoi, tu sais t'aimerais délirer normal et tout, c'est clair et tout, des trucs... des gestes amicaux, tu le tiens par l'épaule et tout, tu peux pas, tu as une distance et pis, pas de sourires, t'es frustrée, frustrée. Et les rumeurs, non, les rumeurs toutes les filles du quartier, on a envie d'être tranquilles, de passer inaperçues. Rachida

Certaines jeunes femmes résistent pourtant à ces tentatives d'appropriation :

Même entre eux, même le p'tit métis là, tu vois, on est souvent avec lui, et eux ils le supportent pas. Ils sont, ils sont jaloux, mais pourtant c'est leurs copains à eux aussi quand même, mais non... Faut pas qu'on soit avec eux. Non, ça pose pas de problème, mais bon t'as tout le temps des réflexions quoi, alors à force c'est lassant tu vois ce que j'veux dire : « Qu'est-ce que tu fous avec lui, t'as pas à être avec lui ». Ou alors, ouais, quand on est juste en bas sur un banc, qu'on n'est pas avec des, qu'on est que toutes les deux : « Tu peux pas rentrer chez toi, pourquoi t'es en bas sur un banc, pourquoi tu zones » [...] Des fois ça prend la tête, parce que eux d'un côté ils ont le droit de faire ce qu'on veut, ce qu'ils veulent quoi, mais nous non, t'es une fille, tu fais pas ça. Alors que moi, si je lui fais la réflexion, il te dit oui moi j'suis un garçon, c'est pas pareil. C'est, t'es une fille, c'est mal vu, mais attends, toi c'est pareil. Et beh nous, pour leur prouver que voilà que c'est pareil, nous on fait pas ce qu'ils nous disent. Carole et Louisa

Pour les garçons, l'importance de la socialisation au sein du groupe des pairs n'est plus à démontrer (Duret, 1996,1999, Lepoutre, 1997, Welzer-Lang, 1994, 2000). Elle occasionne dans les relations avec les filles des comportements contradictoires et ambivalents, résultat des interactions au sein et hors du groupe, mais aussi un mode de démonstration des identités sexuelles :

Oui, ça c'est tout à fait normal, ça, c'est, t'es obligé de le faire, ça c'est un cycle normal, celui qui fait pas ça, il est pas normal, franchement c'est vrai, tu sais, celui qui a pas eu sa première branlette, celui qui a pas, qui a pas eu son

premier plan, vas-y, qui c'est qui fait la chose le premier, le plus rapide, ça c'est tout à fait normal. Mehdi

Tu sais, le défi en fait, vis-à-vis des gars du quartier tu vois j'veux dire, j'avais rien à prouver, vis-à-vis d'eux le mec il me disait ça, moi je venais pas trop du même milieu, de temps en temps ils me le faisaient un petit peu savoir, donc tu vois j'avais à cœur de montrer ma virilité, ma vaillance quoi, donc vas-y quoi, non mais c'était par esprit de compétition quoi, c'était le mâle quoi, c'est qui qui va, qui va assurer plus que l'autre, qui va surenchérir sur les histoires, sur la branlette, voilà quoi. Pascal

*Je veux dire quand tu es amoureux d'une fille aujourd'hui... et **devant les copains : Oh ! Elle me fait chier celle-là, c'est bon, qu'elle me laisse tranquille et ça je le comprends, y'a la peur, la pression sociale, la pression du groupe aussi, et bien la peur du qu'en-dira-t'on voilà.** Hichem*

En conformité avec notre approche théorique exposée en introduction, nous pouvons affirmer que les rapports filles-garçons sont davantage marqués par une « culture quartier », que par la dimension ethnique ou culturelle (arabo-musulmane, compte-tenu de notre échantillon composé pour la quasi-majorité de jeunes femmes et hommes d'origine maghrébine) ; et ce afin de sortir des « ritournelles » de l'ethnicité et des explications culturalistes et *naturalisantes* des phénomènes.

Olivier Schwartz (1990) remarquait que : « Les formes organisées, qu'elles soient d'échelle micro ou macrosociale, piègent le regard de l'observateur par leur puissance d'englobement, de régulation, d'assujettissement de leurs membres : elles incitent à conférer au système – ou à la “communauté” – une logique totalement endogène. » Bien entendu, cette « culture quartier » aurait une dimension proprement négative si on la considérait simplement de manière intrinsèque, comme un effet de la concentration spatiale de populations fortement précarisées. Cette micro-culture s'affirme bien comme le produit d'un cloisonnement spatial, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, comme l'effet d'une ségrégation sociale, dont les rapports sociaux de sexe sont devenus un enjeu central, et tout particulièrement la question de l'insécurité.

Dans l'organisation sociale des cités d'habitat social émergent constamment des potentialités d'évolution, l'apparition de nouvelles dynamiques et l'utilisation de ressources inédites. Mais, elles ont tendance à être couvertes par les signes les plus apparents de la « crise des quartiers ».

Dans ce contexte, l'analyse du rapport entre filles et garçons dans le « monde des cités », devient incontournable pour comprendre la reproduction de ce système. L'ensemble des dispositifs publics pour sortir les quartiers de l'impasse s'est heurté à cette problématique. Aussi, la prise en considération des besoins des filles, et la

redéfinition simultanée des besoins des garçons deviennent aujourd'hui un enjeu majeur dans l'élaboration des politiques publiques.

L'insécurité du côté des filles

L'insécurité est un thème redondant dans les médias, dans certains discours politiques, voire dans certains écrits scientifiques. Elle n'est que rarement abordée du point de vue de ceux, celles, qui en sont désigné-e-s comme les responsables : les jeunes, les pauvres, les habitant-e-s des quartiers populaires lié-e-s aux migrations. Derrière cette énième apparition du stigmate de la « figure de l'étranger », nous avons voulu changer l'optique de l'observation et de l'analyse, nous centrer sur ceux, celles, trublion-ne-s de toutes sortes désigné-e-s à la vindicte publique, et en particulier les filles...

Nous souhaitons prendre en compte l'insécurité des femmes confrontées à des hommes qui considèrent comme normal le fait d'utiliser la force et la violence pour affirmer leur virilité.

L'un de nos objectifs consistait donc à mettre à jour le sentiment d'insécurité pouvant être ressenti par les filles dans les quartiers populaires, autrement dit, faire un état des lieux des pratiques qui existent aussi au cœur de ces quartiers, dont certaines sont liées à la domination masculine.

De fait, les entretiens révèlent un certain nombre de situations de violences subies par les femmes dans les quartiers d'habitat social ; ils nous montrent des situations de violences morales, physiques, sexuelles et verbales, emblématiques des processus de domination masculine bien connus grâce à l'ensemble des recherches qui concernent ce champ. Nous savons aujourd'hui que les violences masculines faites aux femmes sont une conséquence de la socialisation des garçons. Dans l'espace privé, les violences (exercées en grande partie par les hommes) sont un mode de régulation central des rapports sociaux de sexe (Welzer-Lang, 1991) ; et ce phénomène est loin d'être l'apanage des milieux populaires. Il concerne en effet l'ensemble des catégories socio-professionnelles et une plus grande fréquence des violences dans les milieux les plus défavorisés n'est pas attestée (Jaspard et l'équipe Enveff, 2001).

Dans le cercle du privé, certaines violences intra-familiales concernent celles exercées par les pères sur les enfants, que ces derniers soient filles ou garçons :

*Y'en a eu... je souris parce que... c'était euh... y'en a eu au moment où c'était, avec ma sœur, à un moment donné, **on était sorties voir un concert de raï ou j'sais pas quoi et au retour, là mon père nous attendait, c'est vrai qu'il nous avait filé une tannée, ça a dû arriver j'sais pas... trois, quatre fois.***

Alors quand j'étais, c'était toujours quand on... admettons, moi je partais avec ma sœur aînée, c'était l'aînée qui prenait. J'partais avec la plus jeune, forcément. Voilà. Malika

*Non, j'dirais pas que j'étais une enfant battue parce que c'est vrai qu'avant je me disais mais maintenant non, je me dis parce que j'ai pris conscience de ce que c'était qu'une gosse battue, **je prenais pas des gifles tous les jours, mais si j'en prenais une fois par mois, ça suffisait pour tous les autres du mois quoi, donc voilà, c'était la vraie de vraie, donc ça suffisait, y'avait pas besoin de mettre une claque tous les jours [...]** Mon père il m'a cassé l'os lacrymal, forcément y'avait personne chez moi alors j'sais pas si t'as déjà vu quelqu'un avec l'os lacrymal pété, mais t'as la moitié de la face qu'est en sang et toute bleue, et t'y vois plus rien, et... Comme il m'avait **cramé aussi les cheveux en même temps**, donc du coup, la femme elle a appelé le Juge et elle lui a dit voilà, je l'embarque avec moi... Fatima*

***Mon père il nous foutait la honte dans le quartier. Il nous tapait devant tout le monde, ma mère, il disait « sale pute, salope, t'es qu'une garce », devant tout le monde, moi c'est pareil, j'ai toujours été traitée de pute avec ma sœur. Mon père il frappait mon frère, mais quand il a grandi, c'était à coups de couteau et bombe lacrymogène. La première fois il a ouvert une trachée, par la jambe... Il lui a troué et il l'a laissé dehors.** Mon frère, à force, à force d'avoir eu des moments comme ça, il détestait mon père. Et mon père, le voyant grandir, il avait peur qu'il prenne sa place. Après c'était donnant donnant : tu m'insultais je t'insultais, tu me tapais, je te tapais, la misère. Je te rabaisse, tu me rabaises, tu arriveras à rien, tu es un raté, je te souhaite ça, je te souhaite ça, tu deviendras un clochard, je te ferai la peau, je vais te tuer, un jour, tu y passeras. Il le rabaissait constamment. Rachida*

Les jeunes filles interrogées (ce sont d'ailleurs les mêmes que les précédentes) racontent la situation de leurs mères, confrontées elles aussi à des violences conjugales. On retrouve là encore des processus largement étudiés qui montrent que lorsque la violence de la domination apparaît dans ses formes physiques, psychologiques et sexuelles, les femmes, de par leur propre socialisation, ne peuvent bien souvent y réagir que par la honte et la culpabilité, l'intériorisation de leur prétendue *nature* différente venant ajouter au mépris qu'elles peuvent avoir d'elles-mêmes :

Ma mère s'est mise à travailler parce qu'elle voulait en fait le prouver à elle-même et à son mari, à mon père, qu'elle pouvait arriver à quelque chose. Elle en pouvait plus de rester à la maison à rien faire quoi. Mon père l'a toujours rabaissée, maltraitée, il la harcelait moralement. Tous les matins, « tu es sale, tu es une merde, t'es pas une femme », voilà, « t'es une pute, j'sais

pas ce que tu fais derrière mon dos ». Elle se laissait pas faire par rapport aux coups. Sinon il la battrait tous les jours, elle a pas peur de lui, mais des fois, elle en pouvait plus moralement, elle avait des crises de larmes. Elle voulait des fois se jeter par le balcon et puis, à force, avec l'habitude, elle laissait couler, elle le calculait plus, c'est là où elle s'est réveillée, elle a commencé à travailler, mais elle l'a très très mal vécu. Elle s'est toujours trouvée inférieure aux autres femmes à cause de mon père. Elle se considère toujours comme de la merde. Il lui a enlevé le peu de confiance qu'elle avait en elle. Rachida

Ma mère ouais, elle est partie beaucoup trop de fois à l'hôpital à cause de mon père quoi, donc du coup, j'ai pas envie de vivre la même chose quoi. Fatima

Quant aux situations de violences ou d'insécurité vécues par les filles dans les autres espaces que celui du cercle familial, elles sont multiples. Elles concernent les relations avec des hommes proches (souvent leur petit ami) :

Y'a pas longtemps tu vois, j'connais une fille, elle est enceinte... son type est rentré il a failli la tuer devant nous quoi, et il s'est cassé un verre dans la main tellement il avait la haine quoi. Comme ça, j'sais pas pourquoi, j'sais pas, j'connais pas leur histoire moi... mais comment tes parents ils peuvent te marier à ce genre de types ? Il va venir te défoncer alors que t'es enceinte, ou même sans être enceinte. Tu vois, ça veut dire que ton père, il est prêt à te vendre, pourquoi toi tu... pourquoi toi tu irais bien ? Fatima

Il m'a menti. Il m'a trompée 2 fois. C'était bidon mais il a trahi ma confiance. Il me respecte pas souvent, il m'insulte assez souvent. Il me dit « nique ta mère », « va te faire enculer », « ta gueule », c'est vraiment très très courant. Il devient l'homme idéal surtout quand il voit qu'il me perd. Rachida

Il réclamait quelques gâteries, il demandait des trucs, j'sais pas moi... Je sais même pas comment ça s'appelle mais j'sais pas, il demandait, enfin j'sais pas, c'était bizarre [...] Ouais. Mais j'ai arrêté net quoi, j'lui ai fait non non. Même j'ai arrêté net avec lui... il a crié, il a vraiment crié, il a vraiment haussé la voix. Ouais. Au début, c'était un regard plutôt méchant, et il parlait... c'était assez sec, quoi. Bon... Mais après il s'est mis à crier. Mais parce que j'ai crié aussi. Leïla

Et plus souvent encore des rencontres dans l'espace public :

T'es encore qu'une gamine, et pis quand tu te retrouves dans un monde et, en plus là c'est un monde où t'as rien et où tu sais pas où tu vas ce soir et que tu erres, j'veux dire, tu t'imagines pas tout ce qui peut t'arriver et puis quand

ça arrive, t'as l'impression que c'est déjà beaucoup, et en fait, y'a pire, et puis j'sais pas, t'es pas prête à affronter, c'est tout, t'es encore qu'une gamine hein [...] La rue, chez les gens, me débrouiller à trouver des petits... j'avais bossé dans un bar comme serveuse. Ouais, à cet âge-là, mais c'était le genre de bar où on t'embauche parce que t'as un cul, plus que pour autre chose quoi, et, donc j'avais bossé là [...] parce qu'après, des gros bâtards, j'en ai vu, mais graves, des maquereaux, des... Fatima

Les violences dans l'espace public s'apparentent à différents types de comportement. Au sein des groupes de garçons, la vision des filles qui transgressent les frontières de genre, c'est-à-dire qui adoptent des pratiques jugées inacceptables pour une femme – fumer, sortir tard le soir, aguicher les hommes, avoir une sexualité (choisie ou subie) – ne fait qu'accentuer le malaise entre filles et garçons.

Le rapport de sujétion étant en quelque sorte contesté, les garçons se « doivent » de réaffirmer leur virilité et les privilèges du masculin, y compris par l'utilisation de la force et des abus. Filles et garçons en témoignent :

En troisième, à quatorze, quinze ans, j'avais vraiment envie de femme quoi... on tapait sur tout ce qui bouge, on était des « snipers » hein... et je me souviens moi du collègue, c'est malheureux à dire, on étiquetait les filles comme ça, on les traitait de chiennes et de salopes et tout, elles étaient dans le quartier pour ça, et à partir du moment où elle couchait avec un ou deux mecs elle était cuite... Hichem

Ouais, y'a pas besoin d'aller plus loin, à Toulouse, t'as des filles quoi, ils les mettent dans des caves et elles te sucent vingt bites dans la soirée et elles sortent de là, on leur fait la pire des sales réputations, et après et ben, voilà quoi, la fille elle vit sa vie de chez sa vie. Fatima

Y'a une famille qui est arrivée ici, et là la nana c'est vrai que y'avait un gars qui lui plaisait, elle s'en foutait, elle ! Bon après voilà la réputation, alors à un moment donné, ils lui ont carrément mis des photos de femmes à poil sur sa voiture. Dans le parking, ouais, à cette nana, le parking qu'est juste en face de la tour, bon là où tu passes, tu peux voir que ça. Et donc bon ils l'ont insultée, ils lui ont fait une sale réputation, elle a fait ci, elle a fait ça, elle est allée dans les caves, elle a fait ci, elle a fait ça, c'est peut-être vrai, c'est peut-être pas vrai. Dalila

Dans le quartier, où tout le monde connaît tout le monde, où chacun-e connaît plus ou moins le tempérament, le caractère de l'autre, l'aménagement des personnalités et des humeurs n'est pas toujours chose aisée.

Cela se traduit par des conflits dont l'intensité varie et sur lesquels se greffent un nombre plus ou moins important d'acteurs. Les filles, dont certains agissements les

amènent à avoir une position de sujets, et non plus d'objets, doivent coexister avec les garçons qui rejettent ce qu'ils jugent comme une remise en question de leur virilité. Cette recrudescence de comportements virilistes s'impose pour eux dans la mesure où il n'y a pas – ou très peu – de communication, et où tout ce qui n'est pas compréhensible est source d'instabilité. La violence est considérée dès lors comme la seule alternative à ce qui est vécu comme une atteinte à leur pouvoir de mâle.

Notre hypothèse concernant le poids du « devoir de virilité » (Welzer-Lang, 2000) chez les garçons est qu'il se transforme en **injonction à la virilité obligatoire**, exerçant de ce fait une contrainte renforcée sur les filles dans les espaces publics. Pierre Bourdieu (1990) a montré comment ce que l'on peut aussi appeler le sens de l'honneur, la notion de « nif » pouvait structurer, non seulement l'espace, mais aussi les postures et les manières d'être des hommes. Avoir du « nif » pour les garçons peut être le fait d'avoir une belle femme, de la « contrôler » – ou se montrer à ses côtés –, cela fait partie des privilèges masculins. Mais les lois, les règles du groupe, peuvent aussi signifier le partage de la « copine », l'échange des femmes étant une caractéristique de l'imaginaire sexuel masculin comme l'ont montré les études sur l'échangisme (Welzer-Lang, 2001).

Garçons et filles en parlent ainsi, ce qui vient confirmer la présence de violences, réelles ou supposées, et de la peur qui accompagne les déplacements des jeunes filles dans les espaces publics de leurs quartiers. Mais surtout, le silence des jeunes filles face à ces agressions devient « assourdissant ». Une jeune femme raconte comment un jeune homme du quartier la harcèle :

*A un moment j'avais peur, j'avais trop peur d'un type donc, il m'avait fait peur ce type d'une force.[...] il me fait « ouais t'es trop mignonne » et tout, il s'approche de moi, il me touche comme ça, il me touche la joue, je lui fais mais me touche pas, il m'a regardée, il m'a fait « mais si t'es trop belle, franchement », nanana, dès que j'arrive à l'étage où je voulais aller, il me tire, mais violemment, il me tire comme un malade comme ça, il me fait « non tu restes là », j'fais « mais ça va pas ou quoi », j'voulais crier, il me dit mais « tu cries, je te tue ». Oh j'ai eu trop peur [...] Après je le voyais de temps en temps, il me regardait trop, trop mal. Et t'as jamais parlé justement aux yeux et à la vue de tous ? **Non non. Ouais, à un moment j'ai voulu faire ça, quand j'en ai parlé à des copains, j'en ai parlé à des copains de ça. Ils m'ont tous dit « oh mais t'es malade, fais comme si il s'était rien passé, tu continues ta vie, si jamais il revient te voir, ça craint pour toi ».** J'avais trop peur, et après à chaque fois il me voyait il me regardait mais bizarre, et un jour il était revenu me voir, il m'a dit « ouais moi je veux être avec toi » [...] moi je suis partie en courant, il a couru derrière moi, il m'a pris la jambe. J'ai crié comme une malade, et depuis ce jour-là en fait, où j'ai crié comme une malade, et après je suis monté chez mon frère, je pleurais je me souviens. Franchement ce jour-là je pleurais, et après tout le temps j'avais peur,*

je pouvais pas sortir et des fois il me suivait en fait, il me suivait mais...[...] Je fais comme si je l'avais pas vu, donc ça va mieux, je sais pas si un jour y'aura un problème ou pas [...] Moi c'est par rapport à ce que j'entends, je sais très bien qu'il a des histoires avec des filles, de mineures presque, de viol et tout.
Karima

Le phénomène des viols collectifs

On observe, de façon plus virulente encore, les brutalités des viols collectifs, banalisés sous l'appellation « tournantes ».

Une tournante c'est plutôt quand y'a, enfin les mecs du quartier quoi, ils font tourner la fille, c'est ça la définition quand on dit tournante, quand tu fais tourner la fille, le cul de la fille quoi. Nabil

Deux cas de figure ont été recensés dans cette recherche. Le premier nous a été relaté par une fille et concernait une de ses amies. Il s'agissait d'un scénario « classique » :

En fait elle était chez sa tante, et elle rentrait chez elle, c'était vers dix heures trente, il faisait nuit, et elle m'a dit que y avait personne, d'habitude elle passe, ils savent que elle est souvent chez sa tante, ils savent qui c'est, elle passe souvent le soir donc elle a pas peur, et ce soir-là ils l'ont choppée par derrière, il lui ont mis une cagoule sur la tête et ils l'ont ramenée dans une cave. Elle sait pas du tout qui c'est, elle était tellement choquée que elle a vraiment rien reconnu, la voix ni... Nawal

Le deuxième cas de figure est raconté par un garçon agresseur dont le témoignage met à jour le guet-apens dans lequel tombe les filles, qui peuvent parfois y rester enfermées des années durant. Il témoigne auprès d'un chercheur²². Son propos est recueilli au moment où, en France, les « tournantes » sont largement présentées et dénoncées dans la presse ; un livre consacré à cette question étant d'ailleurs très médiatisé (Bellil, 2002).

Il raconte les « viols collectifs », du moins il décrit comment plusieurs années de suite, il a participé à des « tournantes », et surtout comment lui et ses amis se sont arrangés pour mettre des jeunes femmes à leur disposition sexuelle sans qu'elles osent se plaindre.

Ce jeune homme raconte le piège tendu à ces jeunes filles par lui-même et sa « bande ». Celle-ci, informée du lieu où il allait retrouver sa nouvelle amante avec qui il avait déjà eu un rapport sexuel, les a « surpris » pendant leurs ébats. Il leur fut alors facile d'obtenir plusieurs mois durant des relations sexuelles sous la menace de

²² Le fait que le chercheur soit un homme connaissant lui-même ces quartiers correspond à une stratégie de recherche volontaire. Nous pensons qu'ainsi les hommes dévoilent plus facilement les secrets du masculin, les savoirs et savoir-faire appris dans ce que – suite aux travaux de Maurice Godelier (1982) – Daniel Welzer-Lang a qualifié de Maison-des-hommes (Welzer-Lang, 1994, 2000).

révéler au quartier son statut de « salope ».

Un moment c'est un jeune qui dit : « voilà je sors avec telle fille depuis deux ou trois mois, voilà j'ai réussi à la baiser, Ben en fait vous allez venir, je vais vous dire à quelle heure je vais la baiser ». Et donc il nous donne l'heure, l'endroit et tout et donc, on l'attrapait en flagrant délit en train de faire telle ou telle chose, et lui faisait semblant en fait de ne pas nous avoir vu... de n'avoir rien dit quoi, et donc en fait on leur disait « ouh la la, quelle honte, on va le dire à tes frères, à ton père si tu nous sucés pas, on va t'étiqueter, cataloguer », et de toute façon quoiqu'elle fasse la meuf, elle est étiquetée, cataloguée... Qu'elle réponde ou pas, si elle répond c'est une salope, si elle ne répond pas c'est une prétentieuse... [...]

En fait on allait au dernier étage, et personne ne nous faisait chier... Et donc elle sortait avec un jeune... elle avait, heu, quinze ou seize ans, elle sortait avec un jeune et ce jeune nous a dit, « je vais la baiser, je vais coucher avec elle en fait, je vais coucher avec elle et donc venez m'attraper en flagrant délit... en pensant que vous alliez faire du business et tout ça et mais sans savoir que l'on allait être là »... Donc on les a attrapés en flagrant délit, on criait, on rigolait... ouais, c'est des délires de fou quoi... c'est des délires... ben quand tu y repenses... mais bon, je la revois la fille, hein, et jusqu'à présent, et peut être qu'un jour je lui parlerai et lui dirai que ce que l'on a fait à l'époque c'était pas bien quoi [...]

*Elle était grillée, elle était étiquetée, cataloguée, elle passait à la casserole hein, je me souviens d'une fois où l'on était dix, à patienter à tour de rôle hein, pour se faire sucer, pour la baiser, pour la taper... ouais une gonzesse. Je ne sais pas, **elle acceptait, bien sûr que c'était de la peur**, je crois à mon avis, mais tu imagines si heu, et c'est une femme, et **c'est une fille qui n'a pas voulu parler**... Et c'est vrai qu'on pensait qu'elle était consentante, maintenant, entendre dire les jeunes elle était consentante, maintenant hein, je trouve ça tout de même honteux de leur part... **Elle est peut-être consentante parce qu'elle est amoureuse d'un, mais les huit ou neuf autres qu'il y a, peut être qu'elle est contre... Mais peut-être que, par amour, elle le fait, ou peut-être que les trois-quarts elles le font par peur... ouais, une bonne dizaine de fois**. Mais c'était pas les mêmes filles ? Par contre il y en avait **deux ou trois, elles étaient cuites quoi... ces deux ou trois elles ont du faire ça sur 5 ou six ans**. Hichem*

Si ces cas de violence, sexuelle et physique, restent minoritaires en nombre dans les expériences de vie des personnes que nous avons interrogées, il n'en reste pas moins une donnée que l'on ne peut occulter : la peur, et la honte d'être jugée. Même si les conditions d'entretien peuvent être perçues comme propices à la confiance, l'interviewé-e se sent-elle/il suffisamment en confiance pour raconter ce qui d'ordinaire n'est pas « racontable » ?

Les dominants connaissent, mieux que les dominés, les mécanismes de la domination.

Nicole-Claude Mathieu est sans doute la chercheuse féministe qui la première en France a explicité le mieux l'intérêt épistémologique de travailler sur, ou avec les hommes, pris comme catégorie de dominants. Elle écrit : « Dominants et dominés – ici hommes et femmes – ne reçoivent en partage, comme on dit, *ni la même quantité, ni la même qualité* d'informations sur les connaissances, les représentations et les valeurs » (1985).

L'exemple de la « tournante » est on ne peut plus explicite. Les hommes, ici jeunes des quartiers populaires, appartenant au même groupe (ou classe sociale) partagent, dans le secret, les stratagèmes pour avoir accès sexuellement à une femme, et la mettre en dépendance vis-à-vis de leur groupe. Là où les récits des « tournantes » écrits par les victimes ou publiés par la presse sont souvent difficilement compréhensibles (pourquoi a-t-elle supporté cela ? et si longtemps ?), les paroles des jeunes hommes contextualisent, décrivent la situation de manière compréhensive.

Ils ne décrivent pas un mécanisme d'appropriation, d'oppression qui se limiterait à un viol, une fois, mais la **mise en place d'un véritable dispositif pour mettre des femmes à leur disposition sexuelle**. Et quand le chercheur évoque un acte collectif :

On était gêné, la meuf en fait était dans un coin, et les autres étaient en bas des escaliers, un étage en dessous... et on montait, c'était à tour de rôle, c'est clair qu'on n'allait pas monter nos fesses à tous nos copains, je veux dire on avait honte quoi, et même la meuf elle disait oui, j'ai pas envie que... Il fallait qu'on soit seul. Hichem

Bien sûr, comme les violeurs (Welzer-Lang, 1998), eux aussi parlent de « rigolade », de « délire » sans avoir clairement conscience des effets de leurs actes sur le moment, mais ce jeune homme évoque aussi sa culpabilité, non exempte d'un certain déni quant à la gravité d'un tel acte :

Mais c'est vrai qu'après tu es écoeuré, moi j'ai du en rêver, j'en ai rêvé, de cette fille et des copains avec qui j'étais, de cette nuit là quoi. Ça ne m'a pas empêché de le refaire, bien sur, pire, trois ou quatre fois... j'en ai rêvé en fantasme et en mal s'il le faut, j'ai rêvé qu'on avait eu des problèmes, parce que j'y pensais, c'est le subconscient en fait. À force d'y penser la journée, ben le soir tu dois en rêver... je pensais qu'on venait nous chercher, que la fille pleurait, nous montrait du doigt un par un, qu'elle nous disait que c'était nous, putain, là t'es mal hein... Mais bon bien sûr qu'on se rend compte que ce qu'on fait c'est très grave quoi, que c'est inadmissible. Qu'est ce qui est grave ? Qu'est ce qui est inadmissible ? Qu'est ce qui est admissible aujourd'hui ? Qu'est ce qui ne l'est pas ? Mais c'est clair qu'une chose pareille c'est honteux. Surtout qu'aujourd'hui, la meuf, elle a des enfants et elle est mariée [...] Ouais, mais bon, des regrets, des regrets, bien sur, il y a des figures qui ne cicatriseront jamais, c'est clair. Hichem

Dans ce dispositif de menace, les récits courants sur les tournantes sont nombreux, ils viennent ainsi participer à cette machinerie à la fois réelle mais aussi symbolique qu'est devenu aujourd'hui le phénomène des viols collectifs.

Comme l'histoire, j'sais pas si vous avez entendu l'histoire de, y'a une histoire qui s'est passée je sais pas où, y'avait une histoire qui s'était passée dans une cave, vous avez dû en entendre parler, c'est, c'est 2 meufs qu'étaient dans une cave, il faisait tout noir [...] Non, c'était pas à Toulouse, où exactement, je me rappelle pas, je sais pas, et y'avait 2 meufs dans la cave et tout, et y'avait 10 mecs, et voilà ils se sont fait tourner les meufs dans le noir et tout et tatata, et les mecs ils voulaient pas qu'on allume la lumière pour pas qu'ils sachent qui c'était, je crois que elle était seule la meuf, je m'en rappelle plus, et quand ils ont, bon ils étaient en train de se la ? la meuf et tout, tatata, et parmi les 10, y'a un mec il dit voilà, j'ai envie de voir qui c'est tu vois la meuf, il allume la lumière, et quand il allume la lumière, il voit que parmi le groupe y'en a un qui y'avait c'était sa sœur, voilà il a, en fait il avait tourné avec sa sœur et lui aussi il était passé. Brahim

C'est pire que ça, j'te raconte pas l'histoire, je l'ai lu moi l'article, le truc c'est qu'ils étaient 10, ils étaient 10, et son frère il l'a baisée [...] Il a tourné avec eux, ouais, il a tourné, il l'a niquée... ?? lui c'était sa sœur, et il s'est tiré une balle, ça je l'ai lu dans le journal, je l'ai lu dans la Dépêche, c'était, on était, c'était en été 97 ou, ouais en été 97 ou 98, juste avant la coupe du monde ça s'est passé ça, c'était aux alentours de Toulouse, j'sais pas où. Nabil

Qui est responsable ?

Le discours rapporté veut également que les filles victimes de viols portent leur part de responsabilité. Deux extraits, l'un d'une fille, l'autre d'un garçon, révèlent que la difficulté de parler qui est celle des victimes est liée à la peur du jugement dont elles feraient alors l'objet.

Quant à la responsabilité, les propos féminins apparaissent moins brutaux que ceux des garçons, mais ils n'en restent pas moins difficiles :

*C'est mon collègue qui me le raconte. **En fait, c'est elles qui les allument la plupart du temps, faut savoir aussi que les tournantes, ça se fait pas toujours avec des victimes, la fille qui veut bien tout ça, la victime ils la prennent quand ils trouvent pas la fille qu'ils veulent. Ça dépend des filles. Et en fait, y en a souvent qui tournent, des filles qui veulent, qui sont d'accord... le plus pire des cas que j'ai entendu, c'est une fille qui voulait en fait un des garçons qu'était dans le groupe, et le garçon lui a fait si tu me veux à moi tu nous prends tous. Et elle l'a fait. J'sais pas comment elle a pu faire ça mais chacun sa merde.** Nawal*

L'éducation masculine et ses corollaires (l'exacerbation de la dureté, de la virilité et des formes de violences qui s'y rattachent), induisent chez les hommes une tendance à minimiser ces actes – y compris cette forme extrême de violence qu'est le viol collectif –, à les relativiser, pour eux-mêmes et pour les autres. C'est ce que remarque Véronique Nahoum-Grappe (1999) à propos des viols en ex-Yougoslavie : « La performance du stéréotype, c'est le négationnisme, car le stéréotype du ça a toujours été comme ça » amène à une futilisation du problème et une invisibilisation de son existence véritable. « La meilleure façon de nier le présent, c'est de le renvoyer à l'éternité des répétitions fatales » :

Une tournante y en a pas tant qu'on voudrait le faire croire ça c'est la vérité qu'on veut nous faire... les filles qui le font souvent elles sont limites elles aiment bien jouer de leur cul et les gamins sont frustrés tu joues pas devant eux. La nana va me dire qu'elle était pas consentante mais elle a joué dans un monde où il y a une grande frustration et eux savent que elle... boum ça bascule. C'est ça une tournante c'est une salope qui a trop joué ça devrait être une salope à la limite la nana ne sait pas où elle a remué du cul : voila l'humanité. Je ne cautionne ni l'un ni l'autre voilà ce qui se passe c'est pas une tournante c'est pas vrai y a personne qui décide dans la banlieue celle-là on la baise. Ici on est en famille tu peux pas faire ça c'est pas vrai c'est un truc des médias ça. C'est arrivé une fois ou deux avec deux chiennes et c'est normal à la limite. C'est beaucoup plus compliqué que ça. C'est pas vrai ce qu'elles disent les femmes, elles jouent et elles perdent, les hommes ils jouent et ils perdent non ? Le monde est comme ça depuis 6000 ans avant JC y a des gens ils jouent et ils perdent et après c'est très très rare t'es mal vu si tu fais ça. Souvent dans les banlieues ce genre d'histoires c'est faux. Malik

Le discours sur la pulsion irrépressible et licite des hommes (Héritier, 2002) est également convoqué pour expliquer, si ce n'est légitimer le viol. En effet, ces derniers ne pouvant pas contrôler leurs pulsions ne sont pas *vraiment* responsables. La victime devient évidemment fautive, mais c'est aussi la conséquence d'une organisation sociale qui génère d'énormes frustrations sexuelles en ne permettant pas à la pulsion de s'exprimer librement. Dès lors, tout corps de femme appartient potentiellement à un homme dont la pulsion sexuelle est à assouvir :

Tout le monde est responsable de trucs comme ça, les types dans leur quartier, c'est souvent dans le quartier qu'ils font ça, dans leur quartier à eux, ils font tourner des filles, je sais pas moi euh... D'abord ils arrivent pas à sortir en boîte, ils vont en boîte, ils se font jeter, quand on va en boîte, je vais pas dire c'est toutes des putes en boîte, mais en boîte on peut se choper une et la baiser ça m'est arrivé X fois le soir tu vois, et, eux ces sorties ils en ont pas, toujours dans le quartier, toujours dans le quartier, ils cherchent une meuf. Bah, c'est une des causes, pour moi ça serait une des causes, les autorités sont aussi... c'est de la complicité pour moi de la part des autorités, pour moi y'a une grosse complicité

à ce niveau-là, laisse les mecs sortir un peu, laisse les mecs sortir un peu, euh, faire la fête comme tout le monde, rencontrer des filles, voir du monde, ils ne voient personne, ils restent seulement dans leur quartier. Je sais pas, faut que les gens comprennent ça un peu un jour, ils faut qu'ils comprennent que à un moment donné c'est comme si je t'enfermais dans un appart et ... T'es pas sorti au bout d'un mois tu vas, tu vas péter les plombs, tu vas péter les plombs c'est ce qu'ils font, ils pètent les plombs et ils en peuvent plus, donc. Brahim

Des explications sociales sont aussi avancées pour expliquer cette violence des garçons. Le *backlash* actuel (le retour de bâton machiste) est en relation avec l'image dégradante des femmes véhiculée par la publicité, et exaltée par la pornographie que les garçons consomment régulièrement et dans laquelle les viols collectifs ou *gangs bangs* sont les spectacles les plus prisés :

A la télé, ils montrent toujours la mauvaise image des femmes, après ils disent que les filles sont violées, mais y'a leur part de responsabilité... Ils montrent qu'elles sont là pour servir l'homme, que c'est une pute... servir l'homme sexuellement, qu'elle est là pour montrer ses formes, pour faire vendre plein de choses. Yassin

La complicité entre hommes pour « piéger » une femme, comme le fait de se partager une proie, le phénomène des viols collectifs, ne sont pas le seul fait de jeunes hommes habitant les quartiers populaires, il s'en pratique également dans les « beaux quartiers » y compris à Toulouse.

Les études sur l'échangisme (Welzer-Lang, 2001) l'ont maintes fois démontré ; et même si les femmes sont là de manière volontaire²³, du moins la majorité d'entre-elles, il n'est pas absurde de comparer la forme du *gang-bang*, là où (souvent) un homme offre successivement sa compagne à des hommes différents, à celle d'une « tournante ». Il n'y a pas de viol avéré dans le *gang-bang*, mais la nature du pseudo « consentement » y ressemble : céder après un harcèlement moral, par peur de perdre l'autre/par amour/par défi ou par crainte de perdre sa réputation de femme mariable, *i.e.* encore appropriable par un homme.

De plus, ce sont deux exercices de domination similaires qui, outre les plaisirs sexuels, produisent des plaisirs homosociaux, dans la reconnaissance, dans le regard et la considération entre pairs, entre *égaux*.

Nous pourrions épiloguer à l'envi sur ces témoignages. Signalons le peu d'études actuelles qui mettent en lien les phénomènes de viols collectifs qualifiés de « tournantes » et les modes de vie éclairés par une problématique de genre.

²³ D'après nos observations, de plus en plus de femmes seules viennent dans ces soirées. Merci à Géraldine Caubet, coordinatrice de Couples Contre le Sida, Toulouse, étudiante en 3^e cycle à l'Equipe Simone-SAGESSE, pour ces informations.

Seules à notre connaissance deux études en cours l'ont fait, l'une à Marseille, l'autre à Bruxelles (Godfroid, 2003 et Sberna, 2002). Dans les deux cas, et nous partageons cette analyse, les chercheuses expliquent que définir les « tournantes » uniquement comme des viols collectifs est réducteur. Cette analyse aussi juste soit-elle d'un point de vue juridique ou militant cache pourtant l'aspect structurel, matériel et idéal, que prennent ces dispositifs spatio-temporels d'appropriation d'une femme par un groupe d'hommes.

Mais ce qui nous a aussi surpris est la force de la nomination comme viol collectif :

Sollicité par *Lien social*, une revue de travail social, j'avais écrit un article sur le « repli viriliste » des quartiers populaires où – après d'autres – j'écrivais l'horreur du terme *tournante* pour décrire ce que je qualifiais de viol collectif. Lors d'un apéritif inter-associatif, un jeune travailleur social s'approcha de moi pour me remercier de l'avoir écrit.

A sa lecture, dit-il, « j'ai compris pourquoi on pouvait qualifier les *tournantes* de viol collectif ». Le ton est lourd, fait comme une confidence, comme ces milliers de témoignages reçus lors de mes écrits sur le viol ou les hommes violents ; comme si la question dépassait pour lui la simple appréciation professionnelle.

A peine avais-je eu le temps de réaliser le contenu de ses propos qu'il était déjà engagé dans d'autres conversations, loin de moi. L'alcool aidant – peut-être d'ailleurs que l'alcool n'était pas sans rapport avec ses confidences – nous n'avons pas pu en rediscuter ce soir-là. Je l'ai sollicité pour un entretien quelques semaines plus tard lors d'une rencontre professionnelle. Il a tout de suite esquivé : « Moi, m'interviewer ? Non, j'ai pas le temps tu sais. En plus... ». Et il est parti vite, très vite.

Pourquoi pas une campagne de prévention : les tournantes, c'est un viol. Point barre.

D.W.L

Les rapports filles-garçons dans les quartiers : un paradigme de la domination masculine ?

Nous nous retrouvons, en définitive, face à une dimension propre à ce que les analyses féministes ont toujours mis en avant dans les rapports hommes-femmes, c'est-à-dire l'asymétrie que provoque la domination des hommes sur les femmes dans l'ensemble des sociétés.

Non seulement hommes et femmes ne perçoivent pas de la même manière les phénomènes, mais surtout l'ensemble du social est divisé selon une symbolique qui attribue au masculin les fonctions nobles, au féminin les tâches et fonctions affectées d'une valeur moindre. Cette division du monde, basée sur le genre, est maintenue en état et régulée par les violences, elle tend à préserver les pouvoirs que s'attribuent collectivement et individuellement les hommes aux dépens des femmes.

Un mec qui voilà, qui se tape quinze meufs et qui a dévié quinze meufs, c'est un homme et une femme qui va niquer au moins dix ou quinze fois, ou même une fois, c'est une pute. Nabil

De nombreuses jeunes filles en ont conscience :

*Je pense que **pourquoi y'a cette différence filles et garçons, c'est que ça résonne jamais pareil le mot salaud et salope, donc... Tu dis d'un mec qu'il est salaud, tout le monde plaisante, tu dis d'une meuf qu'elle est salope, tout le monde la regarde de travers, et ça, ça y fait beaucoup dans les quartiers quoi.** Fatima*

La question du **seuil de tolérance à la violence** émerge au détour d'un entretien, ou quand « la sexualité n'apparaît pas comme un échange réciproque entre hommes et femmes, *un échange du même avec du même*, mais comme *un échange asymétrique* » (Tabet, 2002) :

Moi j'ai pas envie, il a envie, et bah voilà... il en a rien à foutre, il fait son truc.
Rachida

Jusqu'où ces jeunes femmes sont-elles prêtes à aller ? Que peuvent-elles accepter qui à nos yeux paraît inacceptable ? Les travaux et analyses concernant la notion de « double standard asymétrique » doivent être réactivés pour comprendre ces phénomènes de violence et cet apparent et pseudo « consentement²⁴ » des filles à subir des situations qui leur permettent de garder ouvertes les possibilités de rencontres amoureuses. Cette question du « consentement » est récurrente lorsqu'il

²⁴ Nous parlons de « consentement », en référence aux travaux de Nicole Claude-Mathieu, puisque nous dit-elle, lorsqu'il est appliqué aux dominé-e-s, ce mot « annule quasiment toute responsabilité de la part de l'opprimeur. Puisque l'opprimé-e consent, il n'y a rien de véritablement immoral dans le comportement du dominant. » Mais c'est pour mieux l'invalider tant il est vrai que « céder n'est pas consentir ».

s'agit de viols, collectifs ou non ; la victime était « consentante » nous dit-on, ou alors « elle l'a cherché ».

C'est oublier que cette éventuelle et souvent improbable acceptation n'explique pas la domination, au contraire elle en est le résultat, et dans ce cas, ce n'est pas le consentement qui explique l'apparente soumission, c'est la violence.

Pour Geneviève Fraisse (1995), « le terme d'opinion, comme la notion de consentement, se lit dans un double sens, l'un actif, l'autre passif, pourrait-on dire, l'un désignant l'autonomie et la subjectivité, et l'autre la dépendance et l'objectivation. Les femmes, contrairement aux hommes, sont prises dans ce double sens. » A la lumière de cette analyse, les jeunes femmes habitant les quartiers seraient-elles davantage que les autres prisonnières d'une « conscience dominée des femmes, une conscience contrainte et médiatisée » (Claude-Mathieu, 1985) qui les maintient dans l'ignorance de leur domination ? Puisque ce sont les consciences de dominée et dominant, comme les deux facettes d'un même ensemble, qui permettent de comprendre les processus de domination, notamment dans l'étude des représentations et pratiques des rapports sociaux de sexe.

Les quartiers, lieu de plus grande insécurité pour les femmes ?

Abandonnant les signes les plus visibles de la virilité, les hommes en général développent une nouvelle forme de domination, aux apparences plus *soft*, en revêtant des « habits neufs » (De Singly, 1993). Alors que les hommes appartenant aux classes populaires revendiquant leur virilité, rejettent du même coup l'idée d'égalité des sexes ; cette opposition prendrait-elle une forme dérivée de la lutte des classes ?

Ce n'est pas l'environnement du quartier à lui seul qui produit la domination, puisqu'elle est transversale à l'ensemble du corps social. Si la domination masculine est remise en cause, rejetée, ou refoulée face aux avancées, acquises de haute lutte, dans les rapports hommes-femmes, force est de constater que la plupart des jeunes hommes des quartiers sont hermétiques à ces évolutions.

Cet environnement particulier permet donc aujourd'hui à la domination de s'exprimer librement, celle-ci trouvant dans les quartiers des possibilités d'épanouissement qu'elle ne trouve pas ailleurs.

L'expression « libérée » de la domination masculine dans les quartiers d'habitat social n'est-elle au fond que du « spectacle », que les hommes donnent à voir en arborant des signes outranciers de virilité et de machisme ? Dans ce cas, les passages à l'acte de violences physiques et sexuelles ne seraient pas plus importants qu'ailleurs (les violences verbales et la pression psychologique ne font, quant à elles, pas de doute). Ou bien les quartiers sont-ils devenus des lieux publics plus dangereux que les autres, pour les femmes ?

Cette question nous a accompagné tout au long de notre travail, et ne trouvera de réponse que par une mesure comparative du niveau de réalité de cette domination,

par un inventaire détaillé des actes de violence dont sont victimes les femmes, dans l'ensemble des lieux publics.

Nous avons constaté que les jeunes filles « contribuent » parfois à leur domination en souscrivant aux rôles de sexes. Dans les moments où elles font « comme si », les femmes ont une marge de liberté et d'autonomie, mais en ne contestant pas les signes du pouvoir masculin, elles contribuent aussi à le préserver.

Mais si l'on ne peut totalement écarter cette explication, doit-on pour autant considérer les dominé-e-s comme exclusivement victimes ou complices d'un rapport social de domination ? N'existe-t-il pas des formes de résistances au système ? C'est ce que nous allons tenter d'explorer.

Troisième partie

**Résister à la domination...
et aux injonctions :
stratégies au féminin et au masculin**

Nous venons de voir à quel point la division des sexes est une caractéristique importante de la vie des jeunes filles et garçons des cités d'habitat social. Cette forte sexualisation des modèles masculins et féminins est directement liée à la domination masculine.

Notre posture a été dès le départ de nous distinguer d'une analyse traditionnelle androcentrée pour privilégier l'expression des dominé-e-s, et tenter de comprendre comment elles/ils rusent avec la domination, la transgressent.

Comment est-ce que, loin de l'intérioriser (la domination symbolique selon Pierre Bourdieu), ou même de la légitimer (la domination légitime selon le modèle de Max Weber), elles/ils tentent d'occuper d'autres espaces ? Il s'agit pour nous de voir de l'intérieur comment la domination est d'une part vécue, et d'autre part contournée.

Nous avons également posé comme enjeu théorique essentiel le fait de pouvoir combiner plusieurs lectures de la domination : domination de genre, de classe, ethnique.

Croiser la question du post-colonialisme et celle du genre signifie qu'il faut s'attaquer à l'idée post-coloniale de l'image de jeunes femmes uniquement dominées et soumises.

Au-delà d'un travail de mise à plat de la domination, de repérage de ses modalités, nous souhaitons regarder, observer comment les femmes contournent la domination, la tournent parfois en dérision ; ce qui peut être perçu comme un moment décisif de la résistance.

En termes méthodologiques, le/la savant-e, le/la sociologue se situe souvent du côté des dominants, occultant d'autres postures. Notre travail s'apparente à celui d'un passeur, qui inverse le sens du va-et-vient entre dominé-e-s et dominants, qui visibilise aussi les réflexions des dominé-e-s, au-delà des travaux et réflexions produits par les dominants.

En observant, « la scène des dominé-e-s », il s'agit de découvrir ce qui se cache derrière « l'histoire officielle » (Scott, 1990) et de distinguer :

- ce qui se dit devant le dominant (y compris le/la sociologue comme étant porteur/se des signes de la domination)
- et ce qui se dit à l'abri des détenteurs du pouvoir, le discours « off » que l'on observe dans les déclarations, les gestes, les micro-pratiques, etc. et qui peuvent venir confirmer ou contredire ce qui se dit publiquement.

Ces coulisses peuvent être analysées comme un lieu, un espace où se prépare ce qui va se passer sur l'avant-scène, l'apparition du soi selon Erving Goffman (1974).

En tout état de cause, il existe des espaces où apparaît une autre parole, loin des détenteurs/trices du pouvoir, d'où l'importance de donner du sens aux rires, aux plaisanteries, aux fêtes, etc.

[...] enfin moi personnellement je me dis j'ai la journée pour rigoler, quand je rentre chez moi après le soir, c'est comme si j'étais triste, alors quitte à rigoler, quitte à me foutre la honte dans toute la ville aujourd'hui, toute la rue Saint-Rome, je le fais tu vois, donc non, je profite bien de ma journée parce que je sais après que le soir c'est plus la même, ma journée, mon délire il est terminé à partir de 6 heures, ça y est, donc. [...] j'crois que c'est le seul moment où j'me sens bien, je me sens envie de rire tu vois, envie de péter un câble un peu, de dire n'importe quoi, de délirer. Sophia

Le moment des noces est exemplaire de ce point de vue, les hommes présents ne prennent pas part à l'ensemble des cérémonies. Ils ne participent pas au côté festif, le lieu des réjouissances est souvent l'espace réservé aux femmes (la maison ou une salle louée pour la circonstance). Le temps de la fête, les femmes oublient que le mariage est une décision masculine, elles se le réapproprient par des rituels qui leur octroient un certain pouvoir (Boukhobza, 1997) et profitent d'être à l'abri du regard des hommes pour « s'éclater ».

Les stratégies de résistance

On pourrait à ce stade de la recherche développer l'idée de « perceptions croisées » dans les relations entre filles et garçons. En effet, les garçons ont une image bien précise des jeunes filles qu'ils côtoient dans les quartiers (représentation jugeant de leur degré de sérieux : les filles sérieuses et les chiennes, les pétasses...), alors que ces mêmes jeunes filles, malgré l'intériorisation de ces images idéal-typiques incluant un certain niveau de conformité, tentent de leur échapper, de s'en affranchir pour accéder au « respect » et à un statut « normal ».

25 juin 2003, projection du film « Filles et garçons, paroles d'ados » à la maison de quartier de Bagatelle :

Suite à la projection, une discussion s'engage entre deux jeunes filles et les garçons. Face à face dans la salle, elles ne se démontent jamais durant la discussion, elles répondent du tac au tac et font front... Je suis admirative... Où sont les victimes et les « largué-e-s » dans cet échange ?

Sûrement pas les filles... Elles sont déterminées face à des garçons qui se taisent pour la plupart sauf l'un d'entre eux, K., jeune homme de 17 ans. Il surjoue le rôle du garçon macho qui trouve normal que les filles restent entre elles, ne fréquentent pas les garçons et se fassent parfois traiter de « chiennes ». Il affirme sans se démonter, très sûr de lui : « *les filles se font une image négative des bars, des garçons..* » à quoi Salima lui répond : « *Il dit ça parce que c'est un garçon, j'aimerais te voir en fille...* » et son amie de poursuivre : « *les filles elles préfèrent aller ailleurs de toutes façons...* » que dans un lieu investi par les garçons du quartier.

Brahim, lui prend le risque d'être différent, d'avoir des positions plus « progressistes »... joue-t-il lui aussi un rôle, celui que les adultes attendent de lui ? Certes il est différent au bas des immeubles dans son groupe de copains, mais que pense-t-il réellement ? Où est le vrai dans tout ça ?

Probablement dans les deux rôles, cette schizophrénie toujours...

Et puis ce jeune garçon, musulman, portant le collier de barbe réglementaire, qui prend la parole pour dénoncer les étiquettes qu'on met sur les filles ou pour annoncer : « *pourquoi voulez-vous que les filles aillent s'asseoir avec les groupes de garçons « apprentis dealers » ?* »

H.K

Par ailleurs, nous faisons l'hypothèse que l'invisibilité des filles, que l'on continue à percevoir comme cantonnées dans l'espace privé et domestique, espace de discrétion, accentue leur difficulté à exister dans la sphère publique de manière autonome.

Or, n'y a-t-il pas évolution dans l'occupation de l'espace public par les filles ? Aujourd'hui leur visibilité croissante pose la question de la mixité de manière cruciale. Dans le même temps, l'environnement du quartier se durcit, les conditions socio-

économiques, le cadre de vie, ne cessent de se dégrader, engendrant plus de violences. C'est pourquoi nous souhaitons observer les stratégies de résistances qu'elles mettent en place.

Visibilité/invisibilité

La problématique « invisibilité/visibilité » des filles dans les espaces publics est une piste intéressante à observer dans la mesure où elle peut constituer une stratégie de leur part. En effet, il semble qu'elles jouent sur les deux registres afin de contourner les contraintes.

Les filles ont une tradition d'invisibilité sociale dans les espaces publics, invisibilité qui apparaît de manière flagrante au premier abord.

Très rapidement pourtant, au cours des entretiens, nous avons constaté un renversement des rôles à leur profit. En effet, elles jouent de cette invisibilité en fonction des lieux et des espaces :

A l'entourage, composé du quartier, de la famille, elles donnent l'illusion de cautionner celle-ci. Cela se traduit par un conformisme apparent car elles adoptent des attitudes qui correspondent aux attentes placées en elles, attitudes attribuées aux femmes et inspirées du modèle « traditionnel ». De ce fait, la norme est respectée, l'entourage est satisfait.

Moi déjà, moi ma sœur, quatre vingt dix pour cent du quartier, ils la connaissent pas, ils ont jamais vu son visage, les dix pour cent, c'est ceux qui viennent chez moi, c'est des copains à moi ou à mon frère qui savent qui c'est, mais j'te jure quand elle va, même acheter le pain, ils savent pas que c'est ma sœur... Nabil

A un deuxième niveau, le discours recueilli auprès des jeunes filles interrogées nous montre qu'elles en retirent des « bénéfiques » (secondaires). Là où elles pourraient nous apparaître comme dominées ou passives, elles parviennent à « contrôler et maîtriser » la situation, malgré les règles qui s'imposent à elles et qu'elles détournent et/ou aménagent. Illustrant ce désir d'être invisible, Samira, 21 ans, nous raconte : *Je ne veux pas qu'on sache que je suis la fille de ma mère.*

Afin de se rendre invisibles, car l'invisibilité c'est pouvoir exister en dehors du regard de l'autre, on peut relever de la part des filles plusieurs stratégies en termes de mobilité et de circulations :

- l'éloignement géographique
- l'évitement et la non-mixité
- la découverte du hors-quartier, le centre-ville
- la mobilité.

L'éloignement géographique définitif permet de s'affranchir de toutes les contraintes :

*Au début, je voulais quitter Toulouse. **J'me suis dit j'vais me trouver un boulot hors de Toulouse et tout, si j'pouvais tomber avec un mec qui soit hors de Toulouse, ça m'arrangerait. C'est pour ça que j'ai toujours cherché des mecs d'ailleurs et pas de Toulouse.** Et ensuite, quand je suis, j'ai passé le concours de la police et tout qu'on m'a dit ouais bah tu pars trois mois et tout, bon j'ai dit bon, c'est pas grave, moi ça m'arrange et tout, **je prends un petit peu l'air, j'vais éviter de voir les sales têtes du quartier...***
Nadia

Ma soeur, elle pourrait pas revenir à Toulouse, elle se ferait trop juger, du genre en boîte c'est une danseuse, c'est une gogo girl, elle fume, ici c'est pas la peine, quoi, tu fumes devant les gens du quartier, elle boit quand elle sort, elle s'habille assez tranquille, donc elle supporterait pas, elle serait trop mal vue ici, elle le sait, et elle est très bien là où elle est, à Marseille, elle est plus anonyme. Si elle est partie à Marseille, c'était aussi pour quitter le quartier et sa famille surtout. Rachida

L'évitement, nous l'avons évoqué par ailleurs, est au fondement des relations filles-garçons des quartiers, la prise de distance publique est la règle. Mais un « ailleurs » est toujours possible :

Mon père, il veut pas que je parle à des types, mais c'est pas pour autant que je le faisais pas quoi.** Je parlais à des types que j'aimais bien. **Mais j'vais pas parler à tous les mecs de Bellefontaine. Non, mais là j'en ai pas envie quoi, ils ne sont pas intéressants, j'ai pas envie de m'intéresser à eux. Ils le méritent pas. Nadia

*S'ils étaient tous du quartier ? **Non, aucun d'ici. Ils étaient tous de l'extérieur. Mais vraiment tous. Paris, Lille. Partout où j'allais mais jamais à Toulouse. Parce que je connaissais trop de monde, je connais trop de monde ici...***
*Ah non. Jamais de la vie... **trop surveillée à Toulouse.** Ouais, j'connais trop de monde et, non. Ça aurait pas été possible quoi. Hors quartier. **Hors quartier de préférence parce que j'avais vu ce que quartier ça donnait donc, fallait vraiment hors quartier.*** Leïla

Quant à la non-mixité, elle nous montre l'importance de réfléchir à des espaces d'où les jeunes filles ne se sentent pas exclues de fait, par une présence masculine :

Franchement, je peux passer une soirée avec des copines, amies ou des voisines et tout en train de rigoler, de délirer et tout, que aller en boîte, les mecs ils te regardent comme ça, ils te regardent même pas toi, ils te regardent tes fesses déjà de un. Tu sais, tu vas te prendre la tête pour rien, en fait. Parce que moi, j'aime pas qu'on m'regarde ni les fesses ni autre chose. Et

j'ai tendance à... Non, je... j'leur ai pas demandé de me regarder. C'est un truc que je ne supporte pas. Et des fois je me suis embrouillée, pas qu'une fois, avec des types à cause de ça. Nadia

Les expériences des travailleurs/ses sociaux/les convergent dans le même sens, les garçons, en investissant fortement certains lieux, certains équipements ou dispositifs, écartent toute possibilité de présence féminine. En parallèle d'une réflexion sur la mixité, des espaces non-mixtes ne sont-ils pas à inventer afin de permettre aux filles la découverte de l'altérité, et par conséquent l'accession à une autonomie plus grande ?

Car en effet, l'expérience, le vécu « hors quartier » leur apparaît comme la porte de sortie la plus probable, celle qui ouvre d'autres horizons, qui permet d'échapper aux conditions d'existence dans les quartiers. En bousculant les représentations, l'altérité permet de dissocier *le quartier* et *l'ailleurs* :

Par la coupure, cité U/chez moi. J'ai vu que y avait autre chose dans la vie, autre chose que le quartier. Ça m'a encouragée, je me suis dit, si tu calcules pas, tu laisses couler, tu sais qu'un jour tu te casseras, donc c'est bon, ça m'a rassurée. Rachida

J'm'aperçois qu'y a autre chose que le quartier, qu'y a une vie aussi autour, tu vois, qu'y a des gens, qu'y a j'sais pas, tout un autre milieu quoi, des étudiants, j'sais pas, d'autres milieux tu vois, et que j'ai besoin de tout ça pour ensuite pour me dire que je suis une adulte tu vois, si c'est ça être adulte, et c'est vrai que j'sais pas, comment tu peux demander à des gens qui ont déjà tout ça de différent entre eux, en eux, d'être comme tant de personnes. Fatima

Une hiérarchisation des lieux, des espaces est mise en œuvre, selon des logiques qui peuvent parfois se superposer. Celle-ci devient même une ressource, dès lors que l'on s'éloigne de l'espace privé, c'est-à-dire que l'on passe d'un environnement connu, clairement identifié, à des espaces inconnus, neutres ou anonymes.

Les jeunes filles et garçons des quartiers populaires vont ainsi miser sur le centre-ville contre le quartier, pour l'anonymat, et la liberté qu'il procure.

Loin du quartier, c'est toute une partie de sa vie que l'on peut vivre, loin des regards, du contrôle, à l'écart du respect des convenances et des injonctions de toutes sortes :

Quand tu sors du quartier, quand tu es avec une fille, tu es plus libre, quand tu es dans le quartier, on commence à sortir les discours... tu peux pas [...] Hors du quartier, elles seront pas considérées comme des putes. Yassin

Ensemble, on prend des cafés, on squatte les cafés de Toulouse, tous les cafés on les a tous faits [...] c'était un délire quand j'avais vingt ans, c'est vrai qu'on se retrouvait avec les filles à cinq heures du matin dehors quoi, en train de glander, parce que les boîtes elles avaient fermé et parce qu'on a dit qu'on dormait chez

telle ou telle copine, et parce qu'on pouvait pas rentrer y'avait pas de bus, y'avait pas de métro, donc on cherchait partout un café ouvert à cinq heures du matin, c'est vrai qu'on a fumé, on a bu, on s'est tapé des délires, mais ça c'était une période entre vingt et vingt-trois ans. Ouais ouais, on se défonçait, on était contentes. Dalila

Quand je sors, je sors complètement du quartier, je peux pas rester dans le quartier parce que dès que y en a un qui te voit, direct il te balance. Surtout une fille. Si t'es une fille, il va voir le frère ouais j'ai vu ta sœur elle faisait ça, ta sœur elle est passée à l'heure là... [...] Moi, personnellement, je sors pas du tout dans le quartier, tout le temps à l'extérieur, faut pas que je sois dans le quartier, faut plutôt que je sois dans le centre, [avec] mon frère qui traîne dans le quartier, c'est pas du tout possible. Nawal

Le centre-ville, c'est complètement l'opposé, ça n'a rien à voir avec la cité, c'est comme si la plupart des gens avaient une double personnalité [...] d'un côté c'est hypocrite, parce qu'ils les emmerdent dans la cité, et en ville il fait celui qui a des sentiments. Rachid

Une mobilité qui prend des formes diverses, en fonction des possibilités et des réseaux relationnels :

Et après c'était l'extérieur qui pouvait moi me permettre de vivre ce que j'avais à vivre [...] Ça ça a duré un temps, après jusqu'à j'sais pas... j'crois qu'à partir du moment où j'ai eu la voiture, à dix-huit ans, le fait d'avoir la voiture aussi m'a permis de sortir, j'avais plus vraiment besoin d'inventer, d'inventer, ou en tout cas si j'inventais, ils étaient pas dupes, et puis après, ils me posaient plus de question et voilà. Mais tu sentais quand même des points d'interrogation. Malika

J'suis partie le matin à Paris, j'suis revenue le soir. J'ai dit que j'avais une sortie pour pas avoir à mentir et j'ai pas menti. Mais disons que j'ai pas épilogué, c'est un mensonge par omission quoi. Leïla

Viens chez moi, on va bouger ce soir et tout, ok, je vais chez elle, on a fait le mur. Alors que moi dans mon esprit t'sais, bon ses parents la laissaient bouger, si elle m'avait dit viens après on va faire le mur, j'ai dit écoute j'sais pas, on s'retrouve quelque part, tu fais le mur et on se retrouve quelque part, je sais pas moi, je suis allée chez elle et ça va, ça m'a choquée parce que j'ai jamais fait le mur avant. Dalila

La stratégie des filles consiste à acquérir une certaine mobilité, donc se rendre invisibles, c'est-à-dire éviter le quartier dont elles sont issues pour fréquenter le

centre-ville ou d'autres lieux. Ces déplacements supposent une flexibilité des rapports avec les parents, rapports établis autour de quatre grands axes, comme nous l'avons vu précédemment (la confiance et le respect, une relative soumission, des compromis et de la négociation, du mensonge parfois).

Se rendre visible en dépassant les frontières de genre

L'affirmation de soi permet en quelque sorte de transgresser le genre. Cette attitude implique d'assumer le fait de n'être plus perçue, considérée comme la « femme idéale » dans l'environnement dans lequel on vit. Et peut-être de renverser l'étiquette due à une « mauvaise réputation » pour se créer ainsi des marges de manœuvre et des espaces de liberté supplémentaire. Autrement dit, leur stratégie serait de se dire : je suis une fille « réputée », pourquoi ne pas en profiter pour vivre la vie que j'ai envie de vivre, sans me préoccuper du regard des autres :

*Je suis fière d'avoir vécu dans mon quartier, **c'est clair que ça m'a appris beaucoup de choses, ça m'a renforcée, je sais comment c'est, habiter dans les quartiers, dans quels pièges il faut pas tomber. [...] Oser, oser. Le mot, c'est oser. Là maintenant, j'y arrive, mais avant. [...] Avant j'osais pas que mon copain me dépose devant chez moi, maintenant, y a tout le monde, j'en ai rien à foutre. Il me dépose devant chez moi en voiture et il part. Donc quelque part j'avance et j'suis fière de moi.** Rachida*

Parce que moi, le quartier, j'ai toujours voulu en sortir quoi, j'ai... je peux pas être de ces femmes qui vivent au quartier, elles vont se marier avec quelqu'un qui fera ses dépenses, comme j'en connais, tu vois, j'en connais à la toque, quoi, des filles qui sont sorties du quartier parce qu'elles sont tombées en cloque, des conneries comme ça, j'veux pas être de celles-ci tu vois. Fatima

Dans les rapports de séduction

En ce qui concerne les filles qui jouent la séduction en exacerbant certains attributs de leur féminité à travers la mode, le maquillage, en soulignant leurs formes, etc., deux interprétations peuvent être faites :

- à un premier niveau, il s'agit de donner une image de soi pour soi, en affichant sa féminité, parfois menacée dans le quartier ; c'est une manière de réhabiliter une image de soi dégradée.
- à un second niveau, c'est une affirmation de soi par rapport aux autres et notamment aux hommes. Il s'agit là de « faire craquer » les garçons en jouant de son apparence physique.

Dans cette hypothèse, ce sont les filles qui choisissent, c'est une manière de ne plus accepter la loi masculine qui énonce que seuls les garçons peuvent choisir, et peuvent « se faire » des filles. Une fille qui choisit de « se faire un mec » ne casse-t-

elle pas la domination masculine en réintroduisant de l'égalité dans les rapports de drague et de séduction, même si le prix à payer s'avère parfois élevé ?

*Tu vois des petites de vingt ans, ce qu'elles vont faire maintenant, bon **dès qu'elles ont envie de coucher avec quelqu'un, elles vont le faire, elles veulent aller dans les caves, elles vont le faire, tu vois des nanas elles disent pas non, elles vont suivre, elles se font une réputation toute seule, mais ça ça a toujours existé depuis la nuit des temps, ne serait-ce que pour les français aussi, pour tout le monde ça a existé, maintenant c'est à toi de voir si t'as envie qu'on te respecte ou si t'as pas envie qu'on te respecte.*** Dalila

S'affirmer en transgressant les limites imposées aux sexes, c'est aussi refuser une quelconque victimisation :

Moi je... je regrette pas de... j'veux dire, d'avoir fait les choix que j'ai fait, enfin d'être ce que je suis aujourd'hui dans... dans mes désirs de vie, dans ce que je pense, ça a jamais été à un moment donné remis en cause, ça aurait pu se faire autrement, à un moment donné je l'ai pensé, mais finalement je me dis non. Malika

Voilà, elle est capable de se défendre, elle est capable de se défendre autant dans le travail que dans la vie privée, hein. Elle est capable de se défendre. Linda

J'aime pas... j'aime pas être... comment on dit ça ? Dans la plainte, tout ça. Ouais, ouais, tu vois, c'est pas, c'est pas mon trip ça... les gens qui te regardent, oh la pauvre petite fille, qu'est-ce qui t'est arrivé et tout... Fatima

Cette attitude renforce même pour certaines l'envie de lutter :

*J'étais j'allais dire en rébellion par rapport à mes sorties, à vouloir sortir seule, à ne pas être accompagnée, **ça c'était du quotidien, j'veux dire, j'étais tout le temps en train de me battre par rapport à ça.** Et à discuter longtemps avec mes cousins, enfin, pour pouvoir en parler, de parler simplement de... parce que eux, dès qu'on sortait, c'était synonyme de garçons, tout ça, alors moi je partais là-dedans, que peut-être c'était ça mais que peut-être c'était pas ça.* Malika

*Bon, faut pas s'étonner, à douze ans dans la rue, tu comprends bien que j'ai appris à ne pas accepter les remarques gratuites des autres hein, j'avais pas d'autre solution hein, si je voulais pas me faire bouffer, il fallait que je sois comme ça [...] **maintenant la haine que j'ai, c'est tout ce que je veux mettre dans mon travail, c'est tout ce que je veux mettre à passer mon permis, c'est tout ce que je veux mettre à chercher mon appart, c'est ça. [...]** Dans le but de me construire en fait, le but de devenir un jour quelqu'un quoi.* Fatima

Pour les **jeunes filles adoptant des conduites agressives**, ou qui se cachent derrière des allures masculines pour évoluer au sein de l'environnement qui est le leur, une analyse en termes d'asymétrie des rapports sociaux de sexe (Welzer-Lang, 1991, 1992, 1998) – c'est-à-dire la double définition des faits sociaux, les hommes et les femmes n'ayant pas forcément la même définition de certaines pratiques ou représentations sociales – peut être éclairante. Si l'on admet que la virilité est conforme aux conduites requises pour les hommes, la notion de « **muliérité** » (Molinier, 2000) a été ainsi créée afin de désigner « l'aliénation de la subjectivité féminine dans le statut de soumission. Cette notion recouvre ce que Nicole Claude-Mathieu (1991) désigne sous l'expression de "conscience dominée", en lui donnant le contenu psychologique d'une défense contre le "déficit chronique de reconnaissance du travail féminin" ».

Virilité et muliérité sont loin d'être symétriques : alors que la virilité renvoie à une promesse de valorisation, la muliérité n'est synonyme de valorisation que dans une position féminine, donc en définitive de dépréciation et d'effacement de soi au regard de l'autonomie des femmes et des valeurs individuelles qui sont les nôtres.

Le comportement décrit plus haut n'est-il pas pour ces jeunes filles une manière de (se) jouer de cette virilité dont les hommes retirent les bénéfices ? De renverser la logique de la muliérité ?

Pour ces jeunes filles, la possibilité d'être « visibles » donc dans une certaine mesure la possibilité d'exister au sein du quartier, d'être « reconnues », se traduit par l'adoption de certains comportements supposés typiquement masculins, voire parfois par une perte – plus ou moins complète, plus ou moins décidée, plus ou moins réelle – de leur féminité avec des vêtements longs et larges, avec un langage agressif emprunté à leurs homologues masculins. Elles deviennent ainsi des « ferrailleuses », ou des « crapuleuses ».

Les crapuleuses, c'est les filles qui aiment faire comme les garçons, qui parlent mal, qui s'habillent en survêtement, les racailleuses qui restent dans les blocs... surtout qui parlent mal, en disant « pute »... Salima

Se soumettre à « la loi » correspond, dans les faits, à une certaine captivité. Libres de sortir, elles doivent composer avec une contrainte extérieure. Cela se concrétise dans le respect des règles masculines établies et intériorisées. Or, l'intériorisation n'implique pas *ipso facto* l'acceptation. Aussi, ces filles s'installent dans un rapport de force avec les garçons en vue de se retrouver sur un pied d'égalité avec eux.

*Ouais, t'as des filles qui restent entre elles, qui préfèrent pas parler aux types, t'as des filles qui vont aller plutôt très loin avec les types. Alors elles, généralement, **elles ont la pure mentalité quartier, c'est presque des hommes. Ouais, c'est quasiment des hommes, sauf que y'a l'apparence qui fait que c'est pas des hommes, mais après c'est des hommes, dans leurs façons de voir et tout ça quoi...** A une époque j'ai été comme ça, donc j'étais de celles qui... Ouais, qui traînaient avec les mecs, **j'faisais partie de***

celles aussi qu'avaient la mentalité d'un type, qui se battaient comme un type, qui faisaient tout comme un type d'ailleurs. Fatima

Outre l'adoption de certains comportements masculins, elles utilisent aussi leur vocabulaire et leur vision du monde, notamment l'homophobie. Ainsi, elles espèrent échapper aux représentations stéréotypées qu'on attribue aux femmes :

Je m'accommode... Pourtant, Dieu sait que je les évitais quoi, parce que mon chemin du métro jusqu'à chez moi, c'est leur chemin à eux, c'est là où ils traînaient [...] j'peux pas me battre contre lui, parce que lui c'est un mec, moi j'suis une fille. A l'époque, j'en étais capable. De me battre avec un mec. Mais je l'ai attrapé et je lui ai mis les points sur les I, j'ai pas pris des gants pour parler avec lui, quoi. J'ai été sec, méchante, et pourtant franchement, face à moi, il savait plus quoi dire. Pour te dire qu'ils ont qu'une grande gueule entre eux, mais quand tu les prends tous seuls, c'est des pédés. C'est des vrais pédés... Nadia

Pour les filles, ce qui se dégage c'est un déplacement du curseur sur un axe visibilité/invisibilité en fonction des effets de la perception et de la désignation sociale dont elles sont l'objet. Dans le quartier, le déplacement est, comme nous l'avons décrit, à relier au poids de la rumeur, des réputations qui se font et se défont (de la fille sérieuse à la « chienne »).

Vient s'y ajouter le fait que le risque de désignation s'inverse en fonction des environnements et des lieux : se promener en jogging dans le quartier signifie une relative quiétude, mais comporte la difficulté d'être perçue comme une « racaille » à l'extérieur. Porter le *hijab* dans le quartier est gage de tranquillité, mais devient source de stigmatisme et de rejet ailleurs (d'ailleurs, certaines jeunes femmes ne vont plus au centre-ville, dans les boutiques car le racisme y est omniprésent...). Se déplacer en groupe à l'extérieur de son quartier revient aussi à s'exposer aux regards lourds du stigmatisme accolé aux « filles des quartiers » aujourd'hui :

On va en ville, j'sais pas, on sort si on a quelque chose à faire. Si on est plusieurs ouais, les gens ils regardent... Ouais, à trois, quatre, cinq, ils regardent, parce qu'on rigole et tout. Sonia

Bien entendu, les stratégies s'effectuent de manière différenciée. Les filles parient sur la visibilité et l'invisibilité, les garçons, quant à eux (les filles ne se sont pas exprimées spontanément là-dessus) opèrent leur sortie du quartier grâce à la rencontre amoureuse. Les « filles des quartiers », étant également désignées, les garçons ne vont-ils pas chercher une fille hors du quartier, afin de se dégager de leur propre stigmatisme, de se libérer du sentiment tenace d'un destin tout tracé ?

Loin d'une analyse totalisante, les garçons montrent le trouble que provoque l'accès à l'affectif. Ils dévoilent ainsi l'envie d'échapper aux injonctions de virilité, pour retrouver la dimension et le rôle potentiellement « resocialisateur » associé aux relations entre garçons et filles.

C'était une Italienne, ça s'est passé chez elle. On est sortis ensemble pendant assez longtemps, un mois ou deux, j'allais la voir et j'étais amoureux. J'allais la voir tous les jours. Elle était au collège et moi au lycée. On se voyait dès qu'elle sortait, on allait chez elle, je squattais là-bas, je ne squattais plus au quartier c'était fini. Farid

C'est grâce à la meuf avec qui je suis que j'ai bien décroché, mais après t'sais quand t'es dedans, t'sais tu calcules pas, tu fais pas attention, tu penses comme eux, tu vois pas, tu, t'as la même mentalité quoi. bon à part que j'avais le boulot moi, j'avais un avantage, je taffais, j'avais une copine, que j'avais un appart et le permis, ce que d'autres n'avaient pas, les autres ils avaient rien t'sais, ils avaient leurs scooters volés, leurs joints et puis voilà, mais bon j'pensais comme eux, t'sais, dès que je finissais le boulot, j'allais voir ma copine un peu, je rentrais à l'appart dix minutes, je lui disais bon je vais au quartier, et je partais pour aller fumer un joint ou deux, boire un pack et je revenais. Ça, ça vaut rien, ça je l'aurais enlevé beaucoup plus tôt si je pouvais. Mehdi

La rencontre amoureuse et la vie en couple introduit pour certains, une rupture dans l'immobilisme de leurs trajectoires de vie. De là à supposer que la mobilité sociale, et résidentielle, d'un certain nombre d'entre eux serait subordonné à la dimension affective, il n'y a qu'un pas. Difficile à franchir certes, mais l'on peut néanmoins imaginer que des relations filles-garçons « pacifiés » permettraient des mises en mouvement, des mobilités facilitées. Une piste particulièrement intéressante consiste à explorer le poids des contraintes qui pèsent sur un jeune couple qui décide ou pas de vivre au quartier.

Quels sont les coûts et profits de ces choix ? Quels en sont les bénéfices symboliques ? L'extrait qui suit illustre de manière singulière ces différentes dimensions, aux prises avec leurs propres contradictions :

Il y a deux ans, j'ai pris un appart, top, magnifique, je suis content, je suis sorti du quartier... cela ne veut pas dire que j'oublierai d'où je viens quand même, ni ce que j'ai vécu... Mais quand même, un moment donné, il faut se ressaisir ...Ouais. Déjà j'aurai pu prendre un appart au Mirail pour pas grand-chose, j'ai rajouté six cent balles de plus sur un loyer, juste pour que ma femme, elle soit tranquille...je n'ai pas envie que l'on drague ma femme, qu'on lui jette des cailloux, parce qu'elle ne répond pas, qu'on la traite de salope, qu'on lui dise t'es bonne. Tu comprends, parce que même s'il te connaissent, il y aura toujours un petit merdeux qui dira « ah t'es bonne

*toi »... et moi je n'ai pas envie de tout ça, j'ai vécu ça, je connais des filles qui l'ont vécu [...] Donc, je me suis écarté. Parking surveillé, télécommande, caméra à l'entrée, c'est une résidence avec piscine. Tranquille quoi, royal... **C'est une renaissance en fait.** C'est vrai que quand je suis entré là-bas, j'ai cru que j'étais en vacances. Et quand je suis parti à la piscine la première fois au mois d'août, « je me disais, c'est pas possible, je suis chez moi là... ». Je croyais vraiment que j'étais dans un camp de vacances à port Barcarès, t'imagines ! Mais je crois qu'il faut aussi **se donner les moyens de s'en sortir.***
Hichem

L'idée de comportements (re)socialisateurs peut également être convoquée pour expliquer l'envie exprimée par les jeunes d'accroître leur promotion sociale ? Sortir du quartier quelle qu'en soit la raison, nécessite certainement de se donner les moyens de le faire, pour résister à la stigmatisation, etc., mais aussi pour occuper un autre statut dans le quartier. Car, comme le souligne Azouz Begag (2002) « les jeunes des quartiers ne s'en sortiront pas tout simplement en sortant de leur quartier. Tout d'abord parce qu'il n'y a aucune raison de les amalgamer, ensuite parce qu'il n'y a pas d'automatisme entre mobilité et réussite sociale. »

L'investissement dans la scolarisation et le rapport à l'emploi

Travailler sur les quartiers populaires à forte proportion d'immigrés, c'est remettre à l'ordre du jour les rapports sociaux de classes. C'est revisiter l'histoire post-coloniale, les trajectoires des premiers venus et leurs parcours vers l'invisible²⁵. C'est aussi mieux appréhender la diversité des situations sociales rencontrées, et comprendre les processus de reproduction ou de résistance aux différentes dispositions de l'existence ordinaire de la vie d'un quartier populaire.

Qu'en est-il de la réussite sociale ? Comment fonctionne-t-elle dans ces lieux où l'ascenseur social est en panne depuis fort longtemps ? Qu'elles sont les projections faites par ces jeunes ? Et quels sont les moyens qu'ils s'octroient pour atteindre leur objectif ?

L'investissement scolaire des jeunes filles a souvent été décrit, mais qu'en est-il des jeunes garçons ? Leur assure-t-il une fonction d'ascenseur social et de « réussite » sociale ? Cela leur permet-il d'occuper une place différente dans la famille, et/ou dans le quartier ?

Les stratégies scolaires permettent de retourner les interdits liés aux rapports sociaux de sexe au sein du cercle familial, pour en faire un tremplin vers une forme de réussite individuelle :

Mon frère, il s'en foutait, il voyait plus l'utilité des études, ma mère elle lui faisait pas comprendre comme à nous, elle nous l'a fait comprendre, donc ça fait qu'il a rien foutu, il a repiqué et chez nous, c'est pas normal, quoi. On va pas dire qu'on est des tronches ou des super intelligents mais on a toujours eu l'habitude de se battre et d'arriver à ce qu'on voulait quoi, surtout au niveau études. Rachida

Ouais ils ont participé vraiment, depuis le début, depuis le début, on nous suit. Ouais tous. De la première à la dernière. Surtout que ils sont cultivés donc... l'école dans la famille... Ouais, évidemment. C'était ça, avant tout. (...) C'est bien pour établir mon avenir que je fais des études, et même si a priori je reste au foyer, ça se peut, que je reste sans travail, mais j'aurais quand même dans ma tête quelque chose. Leïla

Quand on m'a dit fais des études et tout, c'est pas pour moi, c'est pour toi, donc après plus tu... plus tu grandis, plus tu le comprends. Et tu te dis mais attends, moi si je fais pas des études, je vais avoir un boulot de merde. Faire des ménages toute ma vie, non. Donc eux, ils essaient de t'expliquer ça. Moi, personnellement, j'ai pas parlé par rapport à mes frères ou quoi, le métier là que

²⁵ Notamment les travaux de A. Sayad, Y. Benguigui, et tant d'autres.

je vais faire, c'est déjà une envie personnelle, c'est ce que j'ai envie de faire toute ma vie... Nadia

Et même si les représentations négatives concernant les garçons entravent parfois leur parcours scolaire, on rencontre des jeunes qui grâce à un entourage favorable, vont poursuivre des études :

*Je n'arrive pas à comprendre pourquoi certains rentrent en prison, certains qui s'en sortent quoi, enfin je m'en sors comme je peux, je veux dire j'ai vingt et un ans je repasse mon bac, je suis pas non plus un ministre, mais **j'essaie au moins de m'en sortir** quoi, j'ai pas eu mon bac, je vais l'avoir cette année j'espère, et voilà quoi, mais l'éducation, **moi ça a été surtout études et, études**, et même que mon père il m'a même, il m'a faussé, il m'a annulé des rêves que j'avais, parce que c'était pas du tout des études.* Nabil

Y a des gars qui sont, qui sont professeurs, ou qui sont bac + 6, moi j'en connais aussi, donc moi pour moi ça serait un bon modèle, un bon modèle mais pas que pour moi, pour tout le monde, ça serait un modèle comme quoi on peut vivre dans un quartier en étant illettré (dans la famille) et réussir dans la vie. Brahim

L'accès à l'emploi, même s'il reste difficile et souvent précaire, joue un rôle non négligeable dans les itinéraires. L'ensemble des situations décrites, des petits boulots effectués, est l'indicateur d'une difficile insertion sur le marché du travail.

J'ai goûté un peu à tout**, la restauration rapide, l'animation commerciale, télé-marketing, caissière, danseuse, mannequin, vendeuse, agent de propreté dans un hôtel, c'était la misère... **Je veux être ou une commerciale, ou quelqu'un de responsable d'un service, dans une banque, dans un magasin, quelqu'un de haut placé, avec de fortes responsabilités et un bon salaire... Rachida

Le problème c'est que moi j'suis prête à trimer, j'suis prête à suer, gagner de l'argent même si c'est une petite misère. Quand je travaillais au Mac Do, j'te jure, j'étais prête à tout faire, et c'est bon, t'as tout vu. Nadia

Filles et garçons, mais la tendance est nettement plus affirmée du côté féminin, adoptent dans leurs discours une logique individuelle, inspirée de l'idéologie libérale, qui leur fait penser que : « si l'on veut s'en sortir, on peut ! ».

Parce que t'as le choix, t'as toujours le choix, t'as toujours le choix dans la vie. T'as le choix de progresser, de régresser, y en a, ils ont pris le chemin de la progression, et y en a ils sont toujours au même niveau. C'est même pas ils régressent, c'est qu'ils sont tellement bas qu'ils peuvent même plus baisser, c'est ça. Nadia

Comme s'ils/elles mettaient de côté, l'espace d'un instant, les difficultés, les discriminations qui pèsent sur leurs perspectives d'avenir. Ce qui fait dire à Samia :

Quand je vais dans une embauche, je me dis pas ouais c'est bon le mec il va pas me prendre parce que je suis une arabe, il faut justement dire j'suis une arabe, j'ai fait des études, je vau pas plus ou pas moins qu'une autre fille, c'est à moi à prouver à l'interlocuteur que j'ai en face de moi que je suis capable de.

En dépit de tous les efforts pour faire reculer les discriminations dans leurs différentes manifestations, un détour par la colonisation nous permet de montrer que les perceptions actuelles des Maghrébins en France sont l'une des conséquences d'une histoire, sur laquelle toute la lumière n'a toujours pas été faite, et dont les plaies sont toujours vivaces, de part et d'autre. Eric Savarèse (2000)²⁶ montre avec beaucoup de finesse comment les perceptions actuelles des « immigrés » sont nourries de stéréotypes coloniaux mobilisés et transformés au contact des maghrébins de France.

Les paroles suivantes témoignent de la rémanence du fait discriminatoire et stigmatisant qui touche les quartiers, il reste difficile d'échapper à « l'effet code postal ».

*Déjà le truc de base, se faire refouler en boîte, des trucs comme ça, **pour des emplois, au téléphone, tu peux parler comme eux, un PDG tu sais, ça passe impeccable au téléphone, mais dès qu'il te voit en face quoi, maintenant j'ai pris l'habitude au téléphone de préciser monsieur, je sais pas si vous l'avez vu par rapport à mon nom je suis maghrébin, et je suis mat de peau, donc j' préfère vous le dire maintenant avant que vous ayez une surprise**, donc c'est malheureux dans les mêmes boulots et dire qu'on est maghrébins avant de s'y présenter quoi, non j'me sens pas français, on s'fait contrôler toutes les 2 minutes, on est mal regardés dès qu'il y a un problème, ils fichent pour quoi que ce soit, ils mettent tous dans le même paquet, ceux qui font les cons, les maghrébins, les musulmans, bref, ils font plus de différence maintenant.*

*[...] C'est une entrave, mais je veux pas dire, je, c'est pas que j'en souffre, tu peux plus en souffrir de toute façon, maintenant c'est devenu presque routinier, c'est routinier maintenant, c'est rentré dans mes habitudes, aller en boîte et me faire refouler t'sais, avant j'avais la haine, j'avais tout ce que tu voulais, maintenant quand on me dit c'est pas la peine, je, je tourne les talons et je m'en vais, je rentre chez moi, **qu'est-ce que tu veux que je fasse, je suis pas chez moi, et pareil pour le boulot t'sais, on me dit ah désolé, voilà, pis j'dis t'es***

²⁶ Eric Savarèse, 2000, *Histoire coloniale et immigration, une invention de l'étranger*, Les colonnes d'Hercule, Séguier.

désolé, rien que quand tu dis 31100 (code postal de la zone du Mirail), déjà rien que le 31100, il annonce la couleur pour moi. Mehdi

Pour d'autres, et nous l'avons davantage constaté pour les garçons, l'absence de projection dans l'avenir est assez marquée. Les stéréotypes produits par l'environnement du quartier, et les représentations négatives qui s'y rattachent ne permettent guère que s'installe une confiance en soi dynamisante :

En ce moment, tu sais quoi, en ce moment, je vis mais au jour le jour quoi, en ce moment j'ai envie de rien, de rien faire. Me projeter tu vois, tu sais quand je veux me projeter dans l'avenir, comme, tu vois dans ma tête c'est comme du rêve. Tu sais, quand tu rêves, quand tu te projettes un rêve pour aboutir à rien du tout, tu sais à force, ça passe sous l'oreille et tu t'en fous hein tu sais, moi franchement je m'en bats les couilles complet, j'ai envie de rien tu sais c'est, j'sais pas, mais en même temps je suis que dehors avec des collègues pépère. Kamel

Tu sais comment tu vois, c'est que ça c'est organisé jusqu'à dix sept ans et tout. Puis après y'a plus rien. Et après, d'un coup, tu vois, ils te laissent à la cité ferrailer, plus rien. Frédéric

Et quitter le quartier devient un rêve, un idéal à atteindre pour pouvoir échapper à la stigmatisation et se sentir enfin « comme tout le monde » :

Travailler dans le social ouais si c'est possible [...] donc j'espère faire ma carrière là-dedans, si Dieu le veut. Et après appartement, et tous les trucs normaux, tout ce que souhaite une personne normale, une voiture, une petite maison, une petite femme, des petits enfants [...] Moi c'est clair et net, le cadre, ça va être maison de campagne, si j'en ai les moyens « Inch Allah » ah ouais, maison de campagne, petite villa, tranquille, je vis loin de Toulouse, une autre ville s'il le faut, au moins pour changer t'as vu, parce que le Mirail c'est bon, la banlieue ça sort... ça sort par les oreilles, par le nez, partout, c'est un truc que tu auras toujours collé l'étiquette. Mehdi

Les stratégies développées de part et d'autre prennent des formes diverses. Il en est une, le rapport au religieux, qui s'est imposé à nous comme une « évidence » sociologique sur la seule modalité de l'observation.

Le rapport au religieux est différent selon que l'on soit un garçon ou une fille. Il se décline, tantôt sous les contours d'une identité religieuse déclarée, tantôt comme l'affirmation d'un fait culturel. Ce processus « d'islamisation », pas forcément antinomique avec les valeurs républicaines, laisse entrevoir les stratégies, des un-e-s et des autres, dans leur volonté d'être en adhésion ou en différenciation. Mais quelle que soit sa forme, le fait religieux est une sorte de « lettre ouverte » à l'attention de la république.

La question du *hijab* comme mode de distinction égalitaire pour les filles ?

Se positionnant du point de vue des jeunes filles voilées, certains auteurs ont démontré qu'il y a bien des raisons et des manières de porter le *hijab*.

Khosrokhavar et Gaspard (1995) ont mis en évidence plusieurs significations du voile porté par les jeunes femmes musulmanes en France. Ils en existent au moins trois : le foulard traditionnel, le foulard des adolescentes et le voile revendiqué.

Pour beaucoup de primo-migrantes, le foulard est une marque de continuité avec la tradition et les coutumes de leur village natal.

Le voile revêt une autre signification pour les adolescentes, il devient un symbole d'affirmation. Parfois imposé par les parents, il est souvent librement choisi par les jeunes filles qui s'attachent à une foi et à des valeurs, et qui tiennent à les afficher. Mais le voile peut aussi être pour certaines d'entre elles une voie vers davantage de liberté de mouvement. Il leur permet de mener une vie sociale plus riche, sans susciter les soupçons du milieu familial. C'est aussi une façon d'éviter des ruptures douloureuses et traumatisantes entre le milieu d'origine et un monde aux valeurs différentes ; c'est en quelque sorte un compromis avec la famille.

Les jeunes filles qui se tournent vers l'Islam, en affirmant leur sens moral, peuvent se trouver valorisées par leur entourage. Cela peut être un moyen de lutter contre cette « schizophrénie » qui oblige les filles à mener une double vie entre le chez-soi ou le quartier, et l'extérieur. Cette attitude leur permet sans doute de réduire les contradictions et de trouver une espèce de cohérence interne.

Le voile, une voie pour l'émancipation ?

Le voile revendiqué, enfin, est différent du foulard porté par les mères et par les jeunes adolescentes. Il relève d'un choix personnel, il est lié à la prise de conscience d'une identité. Aussi, il est un moyen de prendre des distances par rapport au milieu familial et à la tradition. L'acquisition d'une légitimité incontestable au sein de la famille et de la communauté permet d'affermir son identité et de renforcer son autonomie.

C'est en cela qu'il peut être considéré comme porteur d'émancipation car : « Contrairement à ce qui a pu être dit parfois ; le voile ne constitue pas en lui-même un moyen d'émancipation de par la liberté d'espace auquel il donne droit. **C'est l'entrée dans l'Islam, en ouvrant un débat sur leurs conditions de vie, qui favorise l'émancipation familiale et par conséquent sociale** » (Bouzar, 2001).

Alors que Khosrokhavar et Gaspard défendent l'idée que l'affirmation du voile des jeunes musulmanes s'est faite par rapport à leurs parents et à l'éducation reçue, Nancy Venel (1999) apporte des éléments de compréhension supplémentaires

concernant le voile revendiqué. Elle avance l'hypothèse, complémentaire, selon laquelle cette affirmation musulmane s'est faite en réaction à la société d'accueil. Selon elle, l'un des facteurs les plus pertinents pour comprendre le choix des filles de porter le *hijab* est la réaction à la stigmatisation générée par la société : « Le voile constitue d'une certaine manière un processus d'inversion du stigmate, d'intériorisation du discriminant, de prise de conscience de l'identité discriminée. Puisqu'on les traite différemment, elles vont afficher volontairement leur différence en revendiquant l'identité musulmane » (Venel, 1999).

Les femmes immigrées, ou issues de l'immigration sont perçues comme le pivot central du processus d'intégration des nouvelles générations. Le port du *hijab* vient entraver cette logique et réactive ainsi la « mission civilisatrice » de la société française.

Fabienne Brion ajoute que ce paternalisme trouve son origine dans « l'islamophobie » ambiante, dans les préjugés à l'égard de l'Islam qui se manifestent sous une forme « protectrice » à l'égard des femmes maghrébines. Compte tenu de leur sexe et de leur religion ces jeunes femmes seraient en danger, et l'ensemble des instances de socialisation (école, travail social, administration, etc.) se donnerait pour mission de les « sauver » : « *With regard to girls, Islamophobia seems at first to take the form of a special kindness that is rooted in the conviction that, **because of their gender and religion, these girls are in danger.** Actually, everything happens as if the agents of secondary socialisation (school teachers and officials, youth assistance administration officers, etc.) assigned themselves **the mission of saving them, that is to say, of extracting from the darkness of their homes to the light of the outdoors...*** » (Brion et Manço, 1998).

Conclusion

Dans l'observation des quartiers populaires, le sens commun a tendance à expliquer un certain nombre de phénomènes par la différence culturelle. Or, force est de constater au contraire une homogénéité culturelle croissante, le problème essentiel restant celui de l'intégration sociale d'un certain nombre de jeunes (Lapeyronnie, 1998).

Loin d'être enfermé-e-s dans les normes culturelles de leurs parents, contre lesquelles les filles résistent souvent, les jeunes les réinterprètent, les contournent, et parfois s'en accommodent. Assiste-t-on pour autant à une inversion des rôles féminins et masculins ?

Les jeunes filles, par la négociation, le compromis et diverses autres stratégies modifient la donne et bouleversent deux systèmes : la sphère privée familiale, qu'elles parviennent plus ou moins à maîtriser et la sphère publique du quartier, où leur visibilité croissante pose la question de l'appropriation de ce même espace et devient un enjeu dans les rapports entre filles et garçons.

De ce fait, cela suscite des règles plus strictes pour les filles qui se risquent dans cet espace public considéré comme une sphère masculine, et que les garçons se sont appropriée. Pénétrer et circuler dans ces espaces suppose une « soumission », une acceptation de ces lois, qui se traduisent, notamment du fait de l'injonction à la virilité et au virilisme exacerbé, par un contrôle et une appropriation des filles, parce que la rue appartient dans les représentations collectives aux garçons.

Le modèle traditionnel de la famille est remis en cause par les filles, elles occupent davantage l'espace public. Aussi les garçons, les hommes, tentent de trouver une alternative où ils pourront conserver malgré tout un statut de dominant (à corréliser avec la perte de statut social, l'absence de travail, le blocage résidentiel et le manque de perspectives, de mobilité sociale, le fait qu'ils ne représentent plus un idéal en termes de relations affectives, etc.).

Bref, ce sont des hommes, c'est ce qu'on leur a toujours dit ! Et dans le même temps, ils ont perdu tous les privilèges du masculin... C'est donc dans la réaffirmation de leur virilité, voire du virilisme, qu'ils vont trouver une échappatoire à leur déficit d'intégration sociale et économique. Les femmes en sont les premières victimes par le biais de violences multiples, un des obstacles essentiels à l'égalité des sexes.

Dans les affrontements de virilité, les jeunes des quartiers, en particulier ceux liés à l'histoire coloniale, se raccrochent aujourd'hui à des valeurs, des rapports sociaux de sexe, des formes de dominations masculines mises à mal par plus de trois décennies

de luttes féministes et gays, d'évolutions du rapport au travail, bref d'évolutions de nos sociétés.

Aujourd'hui, la figure de la putain est parfois remplacée par celle de la « salope », une femme que l'on ne paie plus, une femme qui aime le sexe dans les termes où le définissent les hommes, ou une femme que l'on force, seul ou en groupe. Mais l'effet est le même, il serait légitime d'imposer sa sexualité par la force et/ou l'argent.

Dans notre étude, quelles sont les jeunes femmes supposées être des « putes » ? Celles qui, originaires des milieux populaires et souvent d'origine maghrébine, fréquentent les bars, celles qui s'habillent court (*i.e.* qui montrent une partie de leur anatomie), celles qui se maquillent et veulent séduire les garçons. Sans compter bien sûr, celles qui ont plusieurs partenaires de manière successive ou simultanée.

Par le milieu d'origine qui répand ces rumeurs, les femmes qui n'adhèrent pas aux injonctions de féminité traditionnelles sont soupçonnées d'être des « salopes », « des putes », par les garçons (les tournantes étant la forme extrême du prix qu'on leur fait payer...), mais aussi par les autres femmes.

En fait, le truc c'est que dans le Mirail, le quartier du Mirail, en fait si une « gadji », elle sort avec un « gadjo » de Bellefontaine, c'est vraiment que, y a vraiment quelque chose entre eux, c'est pas pour s'amuser, parce que sinon c'est mal vu, parce que sinon ça devient la pute de service quoi. C'est comme ça. Nawal

Pas pour avoir une liberté, pour aller faire la salope dans le coin, non, c'était pas ça, c'était voilà, je l'ai [permis de conduire], je voulais prouver à mes parents que j'étais capable de pouvoir me démerder toute seule. Non pas pour pouvoir faire je te dis la traînée dans un coin ou dans un bar, non, pas pour ça. Samia

Des injonctions de genre de part et d'autres

Pour les garçons, on observe une injonction à la virilité obligatoire de la part du groupe des pairs, mais aussi de la part des filles qui exercent une pression afin que ceux qu'elles rencontrent se conforment au modèle de l'homme idéal : un « macho » possédant les attributs de la virilité.

Les filles des quartiers subissent quant à elles une double contrainte : comme toutes les femmes, elles ont la contrainte du féminin – la tendance générale de notre société étant de considérer les hommes et les femmes de manière différente en fonction de certains stéréotypes sociaux –, mais en plus, dans les quartiers, il faut être une femme sérieuse, différente d'une « salope », ou d'une fille « réputée », donc ne pas apparaître, ne pas donner l'image d'une fille facile, ou facilement appropriable par les garçons. De là découlent les différentes stratégies mises en œuvre, comme le fait de masquer sa féminité pour ne pas être traitée de salope, quitte à la survaloriser à l'extérieur du quartier pour récupérer son statut de femme.

La conséquence directe, au-delà du découpage « sérieuse/salope », c'est une division interne au groupe des filles (stratégie classique du dominant qui divise pour mieux régner) qui s'excluent entre elles.

La spécificité de notre approche réside dans le croisement entre une « culture quartier » et les rapports sociaux de sexe. Ce croisement des deux dimensions permet de voir comment ce que nous avons observé dans les quartiers populaires joue comme un miroir grossissant de ce qui se passe dans la société globale.

L'approche de genre vient confirmer que ce qui se joue dans les quartiers n'est qu'une forme exacerbée des rapports sociaux que l'on peut observer dans la société dans son ensemble. Les rapports sociaux de sexe dans les quartiers populaires s'inscrivent donc dans ce continuum, où, dans un contexte de « déstandardisation collective des rôles de sexes » (Lipovetsky, 1991), l'autonomie individuelle devient synonyme de liberté.

Le mouvement actuel, qu'on soit homme ou femme, nous pousse à devenir des « individus individualisés » (De Singly, 2001), victimes de la « tyrannie de l'intimité » (Sennett, 1995). L'impossibilité de mener sa vie privée comme on le souhaite paraît en effet d'autant plus insupportable dans une période où la tendance est de séparer toujours davantage la vie privée de la vie de famille et de ses contraintes.

Un espace public à inventer ?

La logique de formation des groupes semble s'imposer prioritairement par sa dimension protectrice, d'assurance, face à un « hors-quartier » vécu comme hostile. Le simple fait « d'être ensemble » dans le quartier donne accès à une reconnaissance, qui est déniée par ailleurs, par le biais de cette « chaleur du proche » (Collin, 1996), caractéristique de l'espace privé qui permet de résister à la « trivialité du social », par « la richesse de l'intime où chacun peut au moins trouver une certaine chaleur [...] qui secrète une douceur irremplaçable, une proximité qui n'est pas un monde au sens politique, des valeurs que seuls les opprimés connaissent et peuvent partager ».

Rappelons ici l'idée que les espaces publics des quartiers se transforment pour évoluer vers des résidus d'espaces privés. Conséquence de la mono-fonctionnalité des quartiers d'habitat social, ceux-ci n'offrent pas la pluralité d'usage d'espaces réellement publics ouvrant la perspective à des rapports interpersonnels anonymes, sinon apaisés.

Enfin, faut-il le rappeler, le slogan féministe : « le privé est politique », qui a permis entre autres que les législations en matière de mariage, divorce, filiation, contraception, etc. évoluent dans un sens plus égalitaire, peut fournir un point d'appui à toute réflexion concernant l'articulation des sphères privées et publiques.

Entre un centre-ville peu accessible et des espaces de proximité structurés par le contrôle social et la connaissance mutuelle, quels espaces intermédiaires existent

pour les jeunes habitant-e-s des cités ? Au-delà d'espaces interstitiels que les jeunes filles et garçons se créent, s'aménagent, d'autres lieux « intervalles » ne sont-ils pas à inventer ?

Les cités sont des territoires que chacun-e s'approprie différemment en fonction de son âge, de son sexe, de son itinéraire. Et l'appartenance au quartier apparaît comme une ressource identitaire pour répondre aux déficits de toutes sortes auxquels les habitant-e-s sont confronté-e-s. Image idéalisée d'une communauté créatrice de liens, de solidarités, pour répondre et renverser le stigmate en capital positif. Image plus ou moins éloignée de la réalité, car chacun-e garde en soi l'envie de se démarquer, de se défaire de cette logique d'attachement, de mettre en place des stratégies individuelles pour « s'en sortir », ce qui signifie bien souvent « sortir » du quartier, quitter la cité. Le modèle de vie espéré se traduit dès lors par des aspirations tout à fait conformes aux valeurs de la culture individualiste dominante : un emploi, une maison, une famille. Que faire alors de l'hypothèse d'une « culture des jeunes de quartiers » avec ses normes et ses valeurs propres ? Simple avatar d'une forme de communauté constituée sur des principes profondément individualistes ou émergence d'une socialisation de classes que nous avons du mal à percevoir ?

L'accès au politique : des « motivé-e-s » à la marche des filles des quartiers

Reste une question qui s'inscrit dans le futur agenda de nos recherches sur les quartiers : l'accès au politique. Le besoin premier d'état des lieux, la (lente mais vivifiante) constitution d'un observatoire dynamique articulant le fait associatif avec les jeunes elles-mêmes, eux-mêmes, la fine observation des trajectoires de ces jeunes, ne nous a pas permis de la traiter pour l'instant dans toute sa globalité.

On peut faire l'hypothèse que la marche des quartiers au niveau national, comme l'expérience *Motivé-e-s* à Toulouse exprime le refus de centrer tout le regard critique du système social sur les hommes et le masculin (ce qui est souvent le cas dès que l'on parle d'immigration). La tentative d'imposer au mouvement social d'intégrer les femmes - les filles et les mères - dans l'analyse politique, bref l'expression de la révolte publique, politique, féministe (au sens noble et premier du terme) de certaines femmes liées à l'histoire post-coloniale de la France, correspond à un essai de faire sauter le verrou actuel bloquant une meilleure relation entre filles et garçons sur les quartiers. Notamment, et sans jamais vouloir généraliser le propos, en dénonçant les violences, extrêmes ou non, subies par *des* femmes, et exercées par *des* hommes.

Ça devrait même pas être une marche des femmes des quartiers, ça devrait être une marche des femmes tout court, c'est vrai que malheureusement vu ce qu'ils font dans les quartiers, elles, elles mangent un peu plus cher mais bon. Mehdi

Souvent incapables d'imposer un rapport de force dans les lieux de discrimination, où il est bien difficile de défilé, certaines filles prennent le risque de défier la famille, les frères, le quartier :

Ça changera pour certains garçons mais pas pour tout le monde hein. Pour ceux qui sont, ceux qui sont motivés, ceux qui sont vraiment motivés, j'pense que y'aura pas tout le monde qui sera motivé, par crainte, par leurs frères, leurs amis, la réputation, j'pense pas qu'ils voudront faire cette marche. Parce que moi, moi si je vois des gens comme ça qui défilent, j'pense que les gens penseront que ce sont des putes, si ils défilent c'est que ils se sentent comme des putes, alors ce sont des putes, c'est clair, alors que si ils ont rien à se reprocher, ils feront pas, ils feront pas cette marche. Nabil

Conscientes des limites de l'euphémisation, de l'évitement, du contournement de la domination masculine, des femmes, des filles, rejointes par quelques garçons, endossent les drapeaux universalistes pour demander qu'un front commun, une alliance avec d'autres groupes sociaux, imposent une renégociation des rapports de genre sur les quartiers populaires et ailleurs.

C'est pas les filles de quartier qui bougent... La preuve j'y suis pas allée (à la marche)... Donc peut-être que la société croit que tout va bien dans les quartiers. Non ils savent que ça va pas, mais comme les filles ne bougent pas, ils vont pas bouger à notre place. Salima

Moi je pense que c'est bien, c'est réfléchi, faut pas qu'elles se laissent faire, et voilà quoi, moi j'pense que c'est bien, il faut qu'elles continuent comme ça, dans cette voie, à essayer de se battre un minimum, même si je crois pas que ça va aboutir à, à grand-chose parce que c'est dans nos mœurs à nous j'pense, donc, c'est dans notre culture justement, on est comme ça. Nabil

Là où un regard « ethniciste » ne voit que la lutte des « beurettes » et dénonce les violences effectuées par des populations assimilées à des « sauvages » qu'il suffirait de mettre sous contrôle policier, les expressions actuelles des femmes et filles des quartiers redynamisent un débat national sur les rapports entre hommes et femmes, souvent embourbé dans les arcanes de la légitimation et des débats académiques.

La figure de l'étranger civilisateur de Simmel a accompagné les analyses des sociologues de l'urbain tout au long du XX^e siècle. Celle de *l'étrangère civilisatrice* ouvre le troisième millénaire. Savoir comment la sociologie, comme la politique de la ville, les mouvements sociaux et plus loin les collectivités nationales et européennes, intégreront cette question est sans doute un enjeu qui dépasse, et de loin, le sort des quartiers populaires.

Bibliographie

Annales de la recherche urbaine, Espaces publics, n°57-58, déc.1992.

Annales de la recherche urbaine, Mobilités, n°59-60, juin - sept. 1993.

Badinter Elisabeth, 2003, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob.

Bawin-Legros Bernadette, 1988, *Familles, mariage, divorce*, Bruxelles, Mardaga.

Begag Azouz, 1988, « Les jeunes filles d'origine maghrébine et les symboliques de la mobilité », in *Hommes et migrations*, n°115.

Begag Azouz, 2002, *Les dérouilleurs*, Paris, Mille et une Nuits.

Bellil Samira, 2002, *Dans l'enfer des tournantes*, Paris, Denoël.

Bertaux Daniel, 1980, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », in *Cahiers internationaux de sociologie*, n°69, pp. 197-226.

Bertaux Daniel, 1997, *Les récits de vie*, Paris, Nathan.

Bordet Joëlle, 1998, *Les jeunes de la cité*, Paris, PUF.

Bouamama Saïd, Saoud Hadjila, 1996, *Familles maghrébines de France*, Paris, Desclée de Brouwer.

Boukhobza Noria, 1997, « La noce au féminin », in *Migrations sociétés*, vol.9, n°52, pp.53-61.

Bourdieu Pierre (dir.), 1993, *La misère du monde*, Paris, Seuil.

Bourdieu Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Liber ».

Bourdieu Pierre, sept. 1990, « La domination masculine », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°84, pp. 2-31.

Bouzar Dounia, 2001, *L'islam des banlieues*, Paris, Syros.

Bozon Michel, 1999, « Les significations des actes sexuels », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°128, pp. 3-23.

Brion F. et Manço U., 1998, *Exclusion and the job market. An empirical approach to Muslim women's situation in Belgium*, dans le cadre du projet européen « Muslim Voices », commandité par la Commission européenne, Bruxelles.

Camilleri Carmel, 1991, « Evolution des structures familiales en situation de migration », in Actes du colloque, *Familles en situation de migration en Europe*, SSI.

Castel Robert, 1995, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.

Collin Françoise, 1986, « Du privé et du public », in *Les Cahiers du GRIF*, n° 33, pp. 47-67.

Costa-Lascoux Jacqueline, 2000, *Émergence de la question ethnique dans le lien social, tabou et affirmation*, Actes du séminaire et propositions de poursuite, FAS-DIV.

Coutras Jacqueline, 1993, « La mobilité des femmes au quotidien, un enjeu des rapports sociaux de sexes ? » in *Annales de la recherche urbaine*, n°59-60.

Cunha Maria do Céu, juin 1996, « Le surgissement de groupes de jeunes croyants musulmans dans les quartiers », in *Migrants Formations*, n° 105, pp. 79-110

Dagenais H., Devreux A.M., 1999, « Les hommes, les rapports sociaux et le féminisme : des avancées sous le signe de l'ambiguïté », in *Ils changent, disent-ils, Nouvelles Questions Féministes*, vol. 19, n°2-3-4.

Dayan-Herzbrun Sonia, 2000, « Dire, ne pas dire les sexualités », in *Journal des anthropologues*, n°82-83, pp. 179-93

De Singly François, 1987, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF.

De Singly François, 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », in *Esprit*, Masculin/Féminin, novembre 1993, pp.54-64

Deckmyn Chantal, 1999, *Les « actions femmes » dans la politique de la ville en région PACA*, Rapport pour la délégation régionale des Droits des Femmes PACA.

Delphy Christine, 1998, *L'ennemi principal, économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse.

Dubet François, 1987, *La galère, jeunes en survie*, Paris, Fayard.

Duret Pascal, 1996, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF.

Duret Pascal, 1999, *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF.

Durkheim Emile, 1889, « *Communauté et société selon Tönnies* », in *Revue philosophique*, n°27, pp. 416-422.

Esterlé-Hedibel Maryse, 1997, *La bande, le risque et l'accident*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales.

Fonvielle Jean Paul et Simon François, 2000, *La fracture toulousaine*, Garonne eds.

Fraisse Geneviève, 1995, *Muse de la Raison, Démocratie et exclusion des femmes en France*, Paris, Folio, Gallimard.

Galland Olivier, 1991, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin.

Gaspard Françoise et Khosrokhavar Farhad, 1995, *Le foulard et la République*, Paris, La Découverte.

Gaspard, Khosrokhavar, 1994, « La problématique de l'exclusion. De la relation des garçons et des filles de culture musulmane dans les quartiers défavorisés », in *Revue Française des Affaires Sociales*, n°2, pp. 3-25.

Goffman Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.

Goffman Erving, 1976, *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, Paris, Minuit.

Goldberg-Salinas Anette, 1996, « Femmes en migrations, réflexion sur l'état de la question en France », in *Migrants Formation*, n°105, pp. 31-43.

Grafmeyer Yves, Joseph Isaac (présentation), 1979, *L'école de Chicago*, Paris, Aubier.

Guenif-Souilamas Nacira, 2000, *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset.

Guenif-Souilamas Nacira, 2002, « L'enfermement viriliste : des garçons arabes plus vrais que nature », in *Cette violence qui nous tient, Cosmopolitiques*, Paris, éd. de l'Aube.

Guillaumin Colette, 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, éd. Côté-Femmes.

Halbwachs Maurice, 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF [réédition, 1952].

Hamel Christelle, mars-avril 2002, « Construction et pratiques de la sexualité des garçons d'origine maghrébine en quartier populaire », in *Mouvements – Sexe, sous la révolution, les normes*, n° 20, pp. 57-65

Héritier Françoise, 1996, *Masculin, féminin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

Héritier Françoise, 2002, *Masculin, féminin II, Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.

Hirata Hélène et alii, 2000, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF.

Hoggart Richard, 1991, *La culture du pauvre*, Paris, éd. de Minuit.

Jaspard Maryse et l'équipe Enveff, janvier 2001, « Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France », in *Population et Sociétés* n° 364, pp. 2-5.

Kokoreff Michel, 2002, *La force des quartiers*, Paris, Payot.

Laacher Smain, sept. 1994, « La famille immigrée et la construction sociale de la réalité », in *Migrants Formation*, n°98, pp. 21-37

Lacoste-Dujardin Camille, 1989, « De la vocation maternelle au célibat prolongé ; mères et filles dans les familles de l'immigration maghrébines », in *Identité, culture en situation de crise*, Grenoble, éd. La Pensée sauvage.

Lacoste-Dujardin Camille, 1996, *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, La Découverte.

Lapeyronnie Didier (dir.), juillet 2003, *Quartiers en vacances - Des opérations Prévention été à Ville Vie Vacances 1982-2002*, DIV, coll. « Etudes et recherches ».

Lapeyronnie Didier, 1999, « Violence et intégration sociale », in *Hommes et Migrations*, n°1217.

Lepoutre David, 1997, *Cœur de banlieue*, Paris, Odile Jacob.

Lepoutre David, 1999, « Action ou vérité, notes ethnographiques sur la socialisation sexuelle des adolescents dans un collège de banlieue », in *VEI*, n°116.

Les violences exercées sur les jeunes filles d'origine étrangère et de culture musulmane, rapport de recherche, collectif, Paris, ADRI, 2001.

Lipovetsky Gilles, 1991, « Espace privé, espace public à l'âge post-moderne », in Joël Roman (dir.), *Citoyenneté et urbanité*, Paris, éd. Esprit, pp.105-122.

Mathieu Nicole-Claude, 1985, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'arraisonnement des femmes, essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, pp.169-245.

Mathieu Nicole-Claude, 1991, *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-Femmes.

Mauger Gérard, 1993, « Les usages politiques du monde des bandes », in *L'engagement politique, déclin ou mutation*, pré-actes du colloque, Sénat, CEVIPOF, FNSP.

Moqran Hasnia, 2000, *La vision du Mariage chez les marocaines, autochtones et immigrées de la seconde génération*, mémoire maîtrise sociologie, Université Toulouse-Le Mirail.

Nahoum-Grappe Véronique, 1999, « Guerre et différence des sexes : Les viols systématiques (ex-Yougoslavie, 1991-1995) », in *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel.

Noiriel Gérard, 1988, *Le creuset français*, Paris, Seuil.

Pollack Michaël, 1988, *Les homosexuels et le SIDA, Sociologie d'une épidémie*, Paris, Métailié.

Poutignat Philippe, Streiff-Fenart Jocelyne, 1995, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.

Rea, A., Ben Mohammed, N., 2000, *Politique multiculturelle et modes de citoyenneté à Bruxelles*, Recherche effectuée à la demande de la Région de Bruxelles-Capitale, Rapport Final.

Robert P. et Lascoumes P., 1974, *Les bandes d'adolescents*, Paris, éd. ouvrières.

Sainsaulieu Renaud, 1997, « L'engagement du sociologue dans l'invention de la société », in *Bulletin de l'AISF, Evora et après...*, n°13, pp. 33-48.

Santelli Emmanuelle, 2001, *La mobilité sociale dans l'immigration*, Toulouse, PUM.

Sayad Abdelmalek, 1991, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck.

Sayad Abdelmalek, 1999, *La double absence*, Paris, Seuil, coll. « Liber ».

Sayad Abdelmalek, sept 1999, « Immigration et "pensée d'Etat" », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 129, pp. 5-4.

Sberna Béatrice, 2002, *Le phénomène de la tournante : l'exemple marseillais*, Marseille, Collectif 13 Droits des Femmes.

Schwartz Olivier, 1990, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF.

Scott James, 1990, "Behind the Official Story" in *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press.

Simmel Georg, [prem. éd. 1903], « Les grandes villes et la vie de l'esprit », in *Philosophie de la modernité*, Payot, 1989.

Simmel Georg, 1989, *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot.

Simmel Georg, 1999, *Sociologie, Etudes sur les formes de socialisation*, Paris, PUF.

Streiff-Fenart Jocelyne, 1985, « Le mariage, un moment de vérité de l'immigration familiale maghrébine », in *Revue européenne des migrations internationales*, n°2, vol.1.

Tabet Paola, sept. 2001, « La grande arnaque, l'expropriation de la sexualité des femmes », in *Actuel Marx*, n°30, pp. 131-149.

Tarrius Alain, 1997, « Sauve qui peut les filles », in *Informations sociales*, n° 63, pp. 12-18

Tarrius Alain, 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes*, Paris, éd. de l'Aube.

Taylor Charles, 1994, *Multiculturalisme, différence et démocratie*, Paris, Aubier.

Tersigni Simona, 2001, « La virginité des filles et l'honneur maghrébin dans le contexte français », in *Hommes & Migrations*, n°1232, p. 34-40.

Venel Nancy, 1999, *Musulmanes françaises : des pratiquantes voilées à l'université*, Paris, L'Harmattan.

Welzer-Lang Daniel, 1988, *Le viol au masculin*, Paris, L'Harmattan.

Welzer-Lang Daniel, 1991, *Les hommes violents*, Paris, Lierre et Coudrier [réédition en 1996, Paris, éd. Côté femmes].

Welzer-Lang Daniel, 1992, *Arrête, tu me fais mal... la violence domestique 60 questions, 59 réponses*, Montréal, Paris, éd. Le Jour, VLB.

Welzer-Lang Daniel, 1994, « L'homophobie, la face cachée du masculin », in Welzer-Lang D., Dutey P-J., Dorais M., *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB, pp. 13-92.

Welzer-Lang, Daniel (dir.), 2000, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Welzer-Lang Daniel, 2001, « L'échangisme : une multiseexualité commerciale à forte domination masculine », in Bozon Michel (dir.), *Sociétés contemporaines*, n°41/42.

Welzer-lang Daniel, 2002, « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », in *VEI enjeux*, n°128, pp. 10-28

Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean-Paul (dir.), 1992, *Des Hommes et du Masculin*, Aix en Provence - Université de Provence - C.R.E.A., Université Lumière Lyon 2, CEFUP, Presses Universitaires de Lyon, (Bulletin d'informations et d'études féminines, n.s.)

Welzer-Lang Daniel, Mathieu Lilian, Barbosa Odette, 1994, *Prostitution, les uns, les unes et les autres*, Paris, Métailié.

Wieviorka Michel (dir.), 1997, *Une société fragmentée*, Paris, La découverte.

ANNEXES

Brèves présentations des jeunes interviewé-e-s

L'ensemble des noms a été modifié afin, bien entendu, de préserver l'anonymat des personnes.

Assia, 27 ans, a grandi dans une fratrie de sept frères et sœurs, d'abord dans les quartiers nord de Toulouse et aujourd'hui à Bellefontaine. Après plusieurs emplois saisonniers dans la restauration, elle est actuellement au chômage.

Benjamin, 19 ans est fonctionnaire au service municipal des « espaces verts » depuis six mois.

Brahim, a 21 ans, il est en terminale, et habite Bellefontaine.

Carole, 18 ans, a trois frères. Délaissant un bac professionnel en sciences médico-sociales, elle travaille depuis six mois en CDD comme aide éducatrice de jeunes enfants et vit à Bellefontaine.

Dalila, 28 ans, célibataire, est d'origine algérienne. Elle habite un quartier du centre avec ses parents après avoir grandi et vécu à Bellefontaine. Elle occupe un poste de secrétaire en CES dans une administration.

Dounia habite à La Reynerie. D'origine marocaine, elle a 22 ans, est célibataire, et partage son temps entre ses études de sociologie à l'université du Mirail et des heures de « ménage » le soir.

Eshana, algérienne d'origine, a 22 ans. Après un BTS, elle occupe un poste d'assistante de gestion. Elle a toujours habité Bagatelle et vit toujours avec sa famille.

Farid, 36 ans, est célibataire. Il vit à Bagatelle, travaille en intérim dans le bâtiment, malgré un passage à l'université du Mirail où il a suivi un DEUG d'histoire.

Farida, 19 ans est lycéenne en terminale scientifique et habite La Reynerie.

Fatiha, 19 ans, tunisienne d'origine, est en BEP commerce. Elle vit à La Reynerie.

Fatima, 20 ans, est aujourd'hui vendeuse en boulangerie. Elle a grandi dans le quartier de Bellefontaine, dans une famille de 3 enfants dont elle est l'aînée. A l'âge de 12 ans, elle est placée en foyer suite à des violences familiales, et fugue peu de temps après. De retour à Toulouse, elle préfère vivre dans les foyers que retourner vivre avec ses parents. Elle reprend ses études et obtient un CAP restauration-hôtellerie.

Frédéric, 17 ans, est d'origine espagnole, il est lycéen, en CAP maintenance, et vit à Empalot.

Hakima, 21 ans, célibataire, est étudiante en sociologie. De confession musulmane, elle porte le *hijab*. Elle est née et a grandi à Bagatelle, au sein d'une fratrie de 4 frères.

Hichem, 24 ans, travaille comme adulte relais dans une association qui s'occupe d'enfants. Il est le plus jeune d'une fratrie de sept enfants et ne vit plus aujourd'hui au Mirail après y avoir grandi et vécu jusqu'à l'âge de 22 ans.

Kamel, 18 ans, est au lycée et prépare un BEP en comptabilité. Il vit seul avec sa mère et sa petite sœur.

Karima, 19 ans, est d'origine marocaine. Elle a grandi dans une fratrie de dix enfants. Elle est lycéenne, en deuxième année de bac professionnel.

Laura a 20 ans. De nationalité camerounaise, elle est aujourd'hui étudiante en pharmacie et projette de devenir technicienne de laboratoire ou chercheuse. Elle vit dans sa famille, dans une fratrie de cinq enfants, dans le quartier de la Reynerie.

Leïla, 19 ans, est d'origine marocaine et cadette d'une famille de quatre enfants dont un garçon. Aujourd'hui étudiante en sociologie, elle a toujours vécu à Bordelongue. Depuis 6 mois, Leïla porte un regard nouveau sur la religion musulmane, elle a décidé de porter le *hijab*.

Linda, 21 ans, célibataire et de confession musulmane n'habite à la Faourette que depuis une dizaine d'années. D'origine marocaine, elle est vendeuse.

Louisa, 17 ans, fille unique, est d'origine algérienne. Lycéenne en CAP couture, elle veut se réorienter vers un BEP coiffure.

Malik 23 ans, célibataire, est étudiant en langues à l'université du Mirail. C'est le plus jeune d'une fratrie de huit enfants, il est actuellement en liberté surveillée sous contrôle judiciaire en attendant son procès pour une affaire de trafic de stupéfiant.

Malika, célibataire de 34 ans, est d'origine algérienne. Malgré une formation en travail social, elle est actuellement au chômage. Les rapports avec ses parents ayant souvent été conflictuels, elle a rompu avec sa famille à l'âge de 22 ans.

Mehdi, 21 ans est employé dans une chaîne de restauration rapide, mais veut faire une carrière dans le secteur social. Il a grandi et vit toujours au Mirail.

Mohamed, 22 ans, est salarié en CDD et habite Bordelongue.

Nabil, 21 ans, est d'origine algérienne, il passe son bac pour la 2ème fois, et habite à la Reynerie.

Nacera a 21 ans. Sa famille, d'origine algérienne a connu la migration depuis plusieurs générations. La fratrie est composée de 6 filles et un garçon. Elle habite la Reynerie, et après avoir obtenu un BEP comptabilité, Nacera décide de s'engager dans l'armée et travaille depuis 6 mois dans une caserne de la région Midi-Pyrénées.

Nadia, 22 ans est née et vit toujours à la Reynerie dans une famille de sept enfants. Contrainte d'abandonner son rêve de toujours -devenir comédienne- sous la pression familiale, elle décide de préparer un concours dans la fonction publique. En attendant, elle vit aujourd'hui de petits boulots précaires.

Nawal, 18 ans est lycéenne. D'origine marocaine, elle habite le quartier de Bagatelle et poursuit des études de comptabilité (BEP). Elle espère pouvoir être un jour chef-comptable et même expert-comptable.

Pascal, 23 ans est étudiant et vit en concubinage avec son amie depuis 2 ans. Il est le fils unique d'un couple mixte franco-algérien.

Rachid, 18 ans, vit à Bellefontaine. Il vient d'avoir son bac, et va suivre des études d'architecte.

Rachida, à 19 ans est étudiante et célibataire. Elle a toujours vécu à Bellefontaine, sauf une expérience de vie d'une année en cité universitaire, notamment pour échapper à la surveillance et à son histoire familiale.

Sabri, 33 ans, célibataire, est fils de harkis. Il travaille comme plombier en intérim. Après avoir vécu quelques années dans les quartiers nord de Toulouse, il vit dans le même quartier que sa famille à Bellefontaine.

Sabrina a 22 ans, elle est au chômage, après avoir obtenu un BEP secrétariat. Elle habite Bagatelle dans une famille composée de dix enfants.

Salima, 17 ans, est collégienne. Elle habite La Faourette et vit suite au divorce de ses parents avec son frère et sa mère.

Samia a 26 ans, elle a 3 sœurs et 2 frères plus âgés qu'elle. Elle vit à La Faourette et après un cursus scolaire où elle a fait preuve de sa ténacité (BEP-CAP comptabilité, bac professionnel commerce et BTS action commerciale), elle se retrouve aujourd'hui aide-adjointe dans une boutique.

Sonia, 18 ans vit dans sa famille, elle a trois sœurs et un frère. Elle est en BEP dans un lycée agricole et vit à Bagatelle.

Sophia, 18 ans, est marocaine d'origine. Elevée dans une fratrie de trois filles et trois garçons à Empalot, elle est au lycée, en première d'adaptation en gestion.

Yassin, 16 ans, est lycéen et vit à la Faourette.